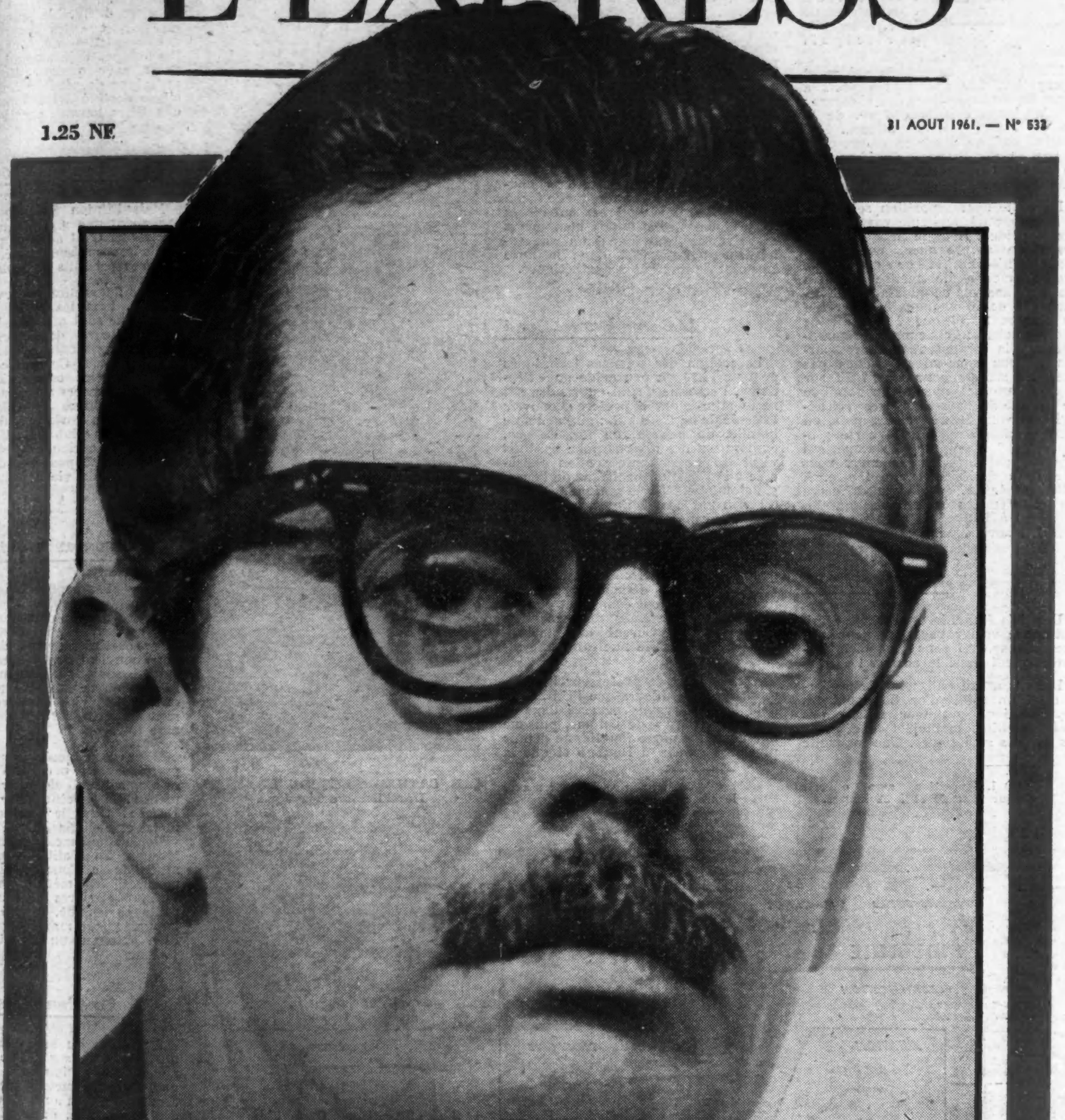
L'ALGERIE DU 40 JUILLET

(pp. 5, 6, 7)

L'EXPRESS

1.25 NF

31 AOUT 1961. — N° 532



L'ARMÉE FRANÇAISE A FAIT SON CHOIX

par JULES ROY

(S.I.B.)

M. JANIO QUADROS, PRESIDENT DEMISSIONNAIRE DU BRESIL

« La plus grande des immoralités est de faire un métier qu'on ne sait pas. »

(Napoléon Ier - 1813.)

B 1- ★ ★ ★ ★ ★

POUR 3 FRANCS VISITEZ

URSS PARIS 1961

DU 4 septembre au 3 octobre se tiendra, à la porte de Versailles, l'Exposition soviétique 1961 (1). C'est la première manifestation de ce genre depuis l'Exposition Universelle de 1937, à laquelle participait l'Union Soviétique.

25.000 mètres carrés, 60 guides et interprètes, 260 spécialistes prêts à répondre aux questions des visiteurs : de l'agriculture à la culture, de la science à la mode, de l'atome... à la cuisine, tout a été mis en œuvre pour permettre aux Français de découvrir, en quelques heures, le vrai visage de l'U.R.S.S.

La visite de l'Exposition se déroulera comme un véritable voyage. Suivez le guide... Dans le hall d'accueil, avant de s'embarquer, une petite leçon d'histoire et de géographie vous permettra de mettre un peu d'ordre dans vos connaissances. Etes-vous sûr de bien connaître le relief de l'Union Soviétique ? Capable de situer exactement chacune des républiques qui la composent ? Les ressources de son sous-sol n'ont-elles pas quelques secrets pour vous ? Et sur la structure politique et économique de l'U.R.S.S., êtes-vous très renseigné ? Si vous êtes avec des amis, un coup d'œil discret sur la carte géologique et tectonique de l'Europe, qui occupe tout un pan de mur, vous permettra de faire bonne figure. A côté, un écran de cinéma diffusera un court métrage de trois minutes consacré à Lénine, le père de la révolution soviétique.

Dans le cosmos

Une fois franchie cette étape d'initiation, le vrai voyage commence. Et quel voyage, qui vous transporte instantanément dans le cosmos !

Dans le grand hall, une flèche d'argent et un soleil d'or dominent les reproductions grandeur nature des trois satellites artificiels lancés par les savants soviétiques. Une maquette du dernier étage de la fusée cosmique des capsules géophysiques, et celle d'un vaisseau cosmique, toutes sortes d'objets évoquant les vols de Youri Gagarine et de Guerman Titov, permettront de mieux toucher du doigt les prodigieux voyages des cosmonautes soviétiques autour de la Terre. Pour la première fois, en France, seront exposées les photos prises par les caméras des *spoutniki* de « l'autre face de la Lune ».

Mais les savants soviétiques ne lèvent pas seulement les yeux aux cieux (2), ils exposeront également pour les spécialistes comme pour les profanes d'autres réalisations : des modèles de compresseurs à gaz et hydrauliques, des dispositifs pour l'alliage électrique des métaux et la spectroscopie nucléaire, qui sont des applications directes de la physique des hautes pressions, de l'ultra-son, etc.

En chimie, des réalisations nouvelles vous montreront de quelle façon les techniciens soviétiques ont résolu les problèmes relatifs aux monomères et polymères, qui jouent un rôle extrêmement important dans la mise au point de matériaux synthétiques.

L'atome domestiqué

La section des sciences techniques peut paraître un peu aride au « Béotien ». Personne ne lui en voudra s'il ne s'y attarde pas, et préfère découvrir la géologie de l'U.R.S.S. : gisements de houille, de pétrole, de fer, de gaz, exploration des régions polaires. Puis vient la passionnante section consacrée à l'utilisation pacifique de l'énergie atomique. Mais le seul mot d'atome est souvent lourd de menaces ; là, au contraire, une place prépondérante a été réservée à son emploi pour le mieux-être de tous les hommes. Parmi les objets exposés figurent des maquettes de cyclotrons, de centrales atomiques, des dispositifs thermonucléaires. On peut également constater que des systèmes de protection perfectionnés assurent aux techniciens de l'industrie nucléaire une sécurité complète.

A ce propos, le professeur Koursanov précise d'ailleurs que l'U.R.S.S. a déjà fait de grands progrès dans la « domestication » de l'atome, puisque une usine atomique fonctionne depuis plusieurs années à Doubno et que la première tranche de la centrale atomique de Voronej est entrée en service.

En quittant « l'atome de la paix », on traverse la section « Optique » : quelques secondes d'attention au microscope électronique, à la cinécaméra ultra-rapide... et nous voici au cœur de l'industrie soviétique. Des centaines de machines, des outillages perfectionnés, toutes les réalisations de la métallurgie, des industries pétrolières, des constructions mécaniques, attendent les industriels français. Un emplacement est réservé aux transports : véritable salon de l'automobile soviétique en miniature, de la grosse Tchaïka 25 CV à la petite Zaporojetc 4 CV. Malheureusement, on ne peut que les regarder. A côté des maquettes de Tupolev ou de Ilyouchine, déjà connus, le visiteur verra avec quelque étonnement un prototype de péniche à ailes submersibles destiné à transporter les marchandises lourdes sur la Volga.

(1) L'Exposition sera ouverte chaque jour de 11 à 22 heures.

(2) Voir ci-contre l'entretien avec le professeur Koursanov.

LES CATHEDRALES DU KREMLIN
L'architecture classique.

Les fruits de la terre

Mais l'Union Soviétique n'est pas seulement une gigantesque nation industrielle. C'est aussi le premier producteur européen de blé, de maïs, et d'autres produits agricoles.

Dans la section réservée à l'agriculture, tous les fruits de la terre soviétique sont offerts à la convoitise des visiteurs dans des corbeilles géantes traditionnelles dans les campagnes russes. Curieux contraste que ces vanneries ancestrales voisinant avec les derniers modèles de tracteurs et de machines agricoles. Les maquettes d'un sovkhoze, d'une maison rurale, d'un club de village, permettront aux agriculteurs français qui visiteront l'Exposition, de comparer leur mode de vie à celui du paysan soviétique.

Des saveurs authentiques

Pour bien profiter d'un voyage, il faut savoir se reposer. Avant de poursuivre, vous pourrez faire une halte au restaurant du premier étage. Seize cuisiniers venus de leur pays, vous convient aux délices de la vraie cuisine soviétique : zakouski, borsch, blinis, kotleta, aux saveurs « authentiques ». Les vins aussi vous apporteront un petit goût de Crimée, du Caucase (3).

Restauré, reposé, vous pourrez reprendre votre périple. Vous irez admirer, au seuil de la section « Bâtiment », la « petite sœur de la Tour Eiffel ». C'est le modèle réduit, en métal et plexiglas, d'une tour de télévision actuellement en construction à Moscou. En réalité, ce sera la sœur aînée de la Tour Eiffel, puisqu'elle mesurera 508 mètres, c'est-à-dire environ 200 mètres de plus que sa parente parisienne. A côté de la tour, l'appartement modèle qui comprend, bien entendu, un récepteur de télévision.

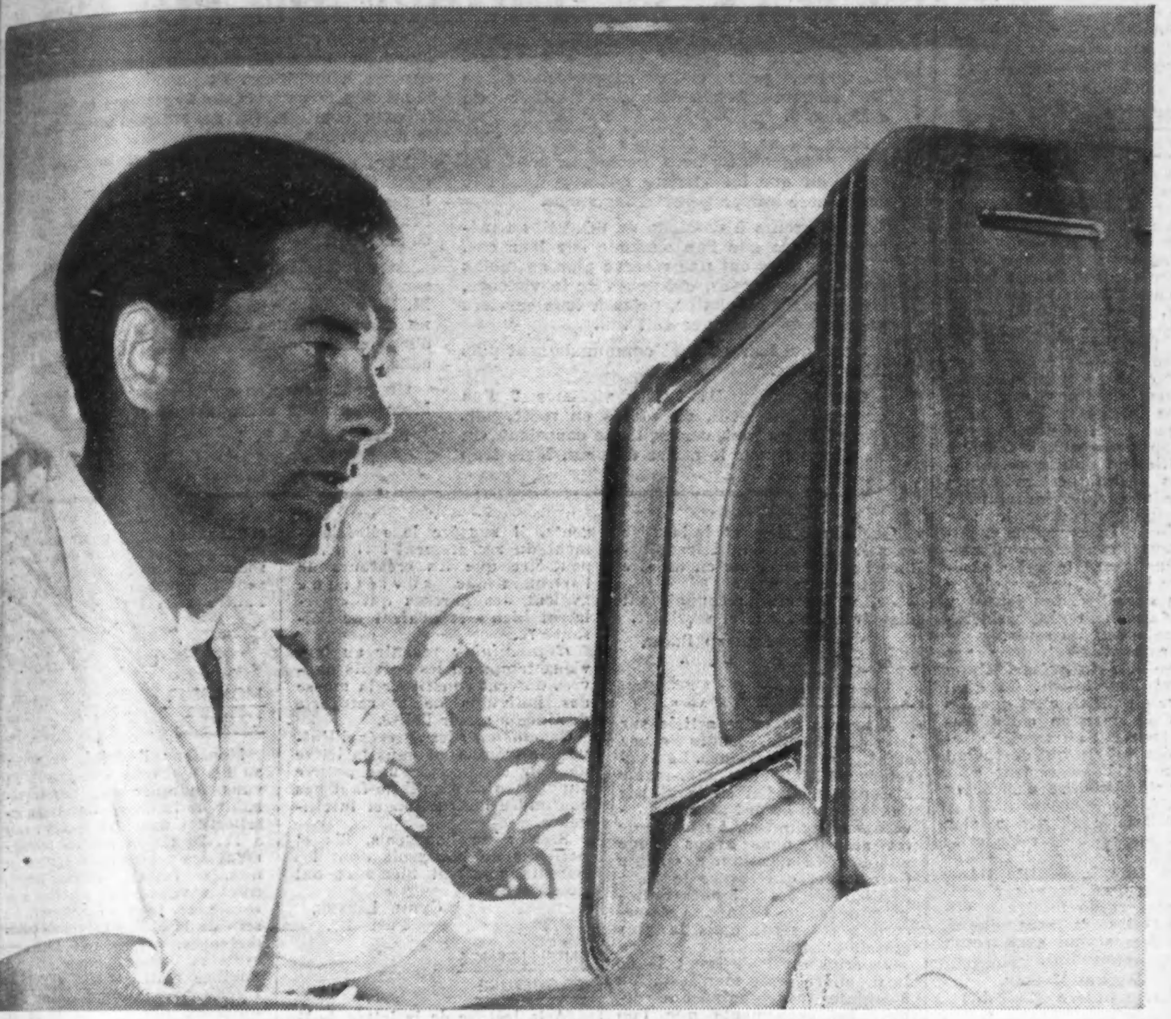
Le bien-être quotidien

Au cours du septennat 1959-1965, un Soviétique sur quatre doit emménager dans un immeuble neuf. La reconstitution exacte d'un de ces logements, avec son ameublement standardisé, marquera, dans l'Exposition, le passage à une partie qui intéressera plus spécialement les femmes : celle réservée au bien-être et à la vie quotidienne. Tissus, tapis, réfrigérateurs, appareils électroménagers, permettront aux ménagères françaises d'entrer dans le cadre intime et familier des mères de famille soviétiques. Sans doute, les Parisiennes regretteront-elles simplement que les merveilleuses fourrures et les ravissantes dentelles des artisans d'Eleska et Vologoda ne soient pas à vendre. On ne pourra pas non plus acheter les tailleurs ou les pantalons de ski que présenteront huit jolis mannequins soviétiques, prouvant ainsi que la mode n'a pas de frontières et la beauté pas de patrie.

Laissant leurs femmes dans le monde de la frivolité, les hommes visiteront sans doute en détail les stands réservés à la médecine et à la santé publique. Tout le monde connaît l'importance des progrès réalisés dans ce domaine par les méde-

(3) Un stand sera consacré à la vente de produits tels que : caviar, vodka, etc.

L'UNION SOVIETIQUE



UN OUVRIER DEVANT SON RECEPTEUR DE TELEVISION.
Une détente bien méritée.

cins et les chercheurs soviétiques : nouvelles techniques opératoires, matériel perfectionné, médicaments extrêmement actifs. Un chirurgien célèbre, le docteur Vinogradov, sera là, prêt à répondre aux questions les plus précises de ses confrères français. Un appareil chirurgical unique au monde sera exposé : il permet de suturer les plaies avec le maximum de rapidité et d'efficacité.

Six questions au professeur Andrei Koursanov

DANS le cadre de l'Exposition Soviétique, l'académicien Andrei Koursanov, président du Conseil scientifique du Pavillon de la Science, a bien voulu nous donner quelques précisions :

— Vous avez, dans cette exposition, accordé une importance toute particulière au pavillon de la Science. Pourquoi ?

— La science doit être étroitement liée à l'économie nationale. Elle doit favoriser le perfectionnement technique de la production, améliorer le bien-être de la société. Nous avons voulu montrer de quelle façon nos savants participent au travail du peuple.

— Comment la recherche scientifique est-elle organisée, en U.R.S.S. ?

— La coordination des recherches est effectuée à l'échelle du pays par un Comité d'Etat du Conseil des ministres. Les centres de recherche se trouvent à l'Académie des Sciences, dans les académies des républiques fédérées, et dans de nombreux instituts de recherches spécialisées. En U.R.S.S., la recherche scientifique occupe plus de 354.000 techniciens.

— Quelles sont les relations des savants soviétiques avec leurs confrères étrangers ?

— Nous avons signé des accords de coopération scientifique et culturelle avec un grand nombre de pays. Non seulement, les pays socialistes, mais aussi l'Angleterre, les Etats-Unis, le Canada, l'Italie, l'Inde, la R.A.U., etc., et, bien entendu, la France !

Les représentants de douze nations travaillent à l'Institut Unifié des Recherches Nucléaires, où l'un des plus puissants accélérateurs du monde a été construit à leur intention.

— En dehors de l'utilisation pacifique de l'atome, quelles autres réalisations scientifiques présentez-vous à l'exposition ?

— La physique, avec les méthodes modernes de spectroscopie nucléaire, la chimie et le domaine de l'infiniment petit, la médecine, la biologie, la géologie, l'électronique. En un mot, nous avons voulu présenter toutes les réalisations de la science qui transforment la nature et facilitent le travail de l'homme.

— La science joue-t-elle un rôle dans la production agricole de votre pays ?

— Certainement. Nos biologistes ont cultivé des dizaines de nouvelles espèces de blé, de maïs, de fruits. Ils ont mis au point des méthodes qui permettent aux cultivateurs de cultiver, dans des terres froides, des espèces qui auraient naturellement besoin d'un climat plus chaud. Une carte de l'érosion a servi de point de départ à l'élaboration de mesures efficaces pour rétablir la fertilité des terres. Nous avons irrigué des déserts ; nous construisons actuellement le plus grand fleuve artificiel du monde, dans les sables de Karakoum.

— Devant quel stand conseillez-vous, aux visiteurs férus de science, un arrêt prolongé ?

— C'est difficile à dire. Le fruit de longues recherches scientifiques ne produit pas toujours une impression spectaculaire. Par exemple, la méthode plasmatique de traitement des métaux. C'est apparemment très modeste, mais un simple jet de plasma peut rompre n'importe quel matériau.

Enfin, je sais bien que, de toute façon, les visiteurs seront surtout attirés par la partie réservée à la conquête de l'espace et, bien sûr, on les comprend.

Arts plastiques et arts décoratifs

Enfin, l'esprit et ses créations termineront ce voyage en Union Soviétique. D'un côté, la section des arts plastiques présentera les œuvres originales des meilleurs peintres et sculpteurs de l'U.R.S.S., trop souvent méconnus en Occident, et qui chantent en images la beauté de leur terre natale.

De l'autre côté, la partie « arts décoratifs » vous montrera des costumes de théâtre, des maquettes de décors et de ballets qui, depuis des siècles, font la gloire de Moscou. Les visiteurs pourront également feuilleter, à ce stand, plus de 2.500 livres édités dans toutes les langues et notamment en français. (A ce propos, il est intéressant de noter que l'U.R.S.S. est le pays du monde où l'on édite le plus.)

Enfin, épuisé, le voyageur se détendra dans l'un des 650 fauteuils de la salle de cinéma, où il assistera, pendant 40 minutes, à la projection de courts métrages, doublés en français et consacrés aux différents aspects de la vie soviétique : l'architecture (« Les cathédrales du Kremlin »), la nature (« Nous vivons au-delà du Baïkal »), la science (« Les atomes sauvent la vie »), la médecine (« Consultation électronique »), etc.

Peut-être, tenté, n'aurez-vous plus qu'un rêve : partir vraiment pour l'Union Soviétique : dans ce cas, un bureau de l'Intourist sera à votre disposition, pour vous remettre toute la documentation qui vous intéresse. Une chose est certaine : si vous réalisez ce souhait, sans doute, grâce à l'Exposition, vous débarquerez dans un pays qui, déjà, vous sera familier.

Une page spéciale
PUBLI-EX

LA NOUVELLE TOUR DE TELEVISION.
200 mètres de plus que la Tour Eiffel.

INDEX

Algérie	5
Art	34
Brésil	12
Cinéma	30
Economie	10
Editorial	36
Etudiants	10
Finances	6
J. Daniel	7
J. Effel	7
Lettres	25
Mme Express-collections	15
Tim	5

Pages 8, 9, 10 :
- L'ARMEE FRANÇAISE A FAIT SON CHOIX, par Jules ROY.

Pages 23, 24 :
- LE COUPABLE DE L'AFFAIRE NOVACK, par Robert BADINTER.

Page 29 :
- UN NOUVEAU CONTE de Jean CAU.

L'O.A.S. SE TROMPE DE PORTES

LES valets du plastic ont pris, cette semaine, pour cible, l'appartement de M. Hubert Beuve-Méry, directeur du « Monde ».

Mais ils se sont trompés de porte, dans tous les sens du terme. Personne ne peut plus sûrement que lui s'irriter qu'on prétende le convaincre par ce genre d'argument.

Les livreurs à domicile de l'O.A.S. ne méritent guère que l'on s'étende sur leur cas. Tous les pays ont une réserve plus ou moins fournie de dévoyés, chômeurs de la violence, besogneux de la haine, prêts à tous services pourvu que le danger soit nul.

Ceux qui leur passent commande sont plus intéressants.

Que cherchent-ils ? Des victimes ? Pas encore, semble-t-il, du moins en métropole. Quand ils en font, certes, ils se consolent. On l'a bien vu pour le maire d'Evian. Mais trop d'actions meurtrières pourraient indigner, émouvoir, mobiliser. Et puis, à Paris, où ils n'ont pas le pouvoir, le terrorisme exige un affreux courage. On ne vit pas vieux dans le métier.

Non, ce qu'ils cherchent dans l'immédiat, c'est à transformer, par la peur, les gaullistes en attentistes. On leur demande un peu brutalement de s'asseoir, comptant qu'ils se coucheront.

Avant M. Beuve-Méry, MM. Pierre Brisson et Louis Gabriel-Robinet (« Le Figaro »), M. Pierre Lazareff (« France-soir ») — pour ne parler que des responsables des organes d'information — ont déjà fait l'objet de leurs soins.

On peut compter qu'ils s'en souviendront. Mais pas pour céder au chantage.

Merci à l'O.A.S. !

F. G.

ADRESSE A DES ANES

Parce qu'il est Français, vous jetez le haro sur le fasciste Salan, mais parce qu'il est Tunisien, vous couvrez de fleurs le non moins fasciste Bourguiba. Apparemment c'est du racisme.

Sans chercher à vous convaincre (les ânes sont toujours entêtés), je vous conseille de lire l'interview de M. Jacques Soustelle dans « Carrefour ». Cela vous fera peut-être comprendre que l'on ne combat pas le communisme dans chaque point isolément, mais suivant une ligne de points d'appui. Le sort de l'Afrique s'est joué à Hanoï, celui d'Alger se joue à Bizerte, celui de Berlin à Alger, celui de Bonn à Berlin, celui de Paris à Bonn, celui de Washington à Paris. L'abandon de chaque point d'appui entraîne l'abandon du suivant.

YVES D'ARRIEUX,
Paris.

LE PARADIS

Je trouve que cette « erreur »... dont a été « victime » M. Jean Daniel ressemble fort, au contraire, à une justice immanente. Et il est tout à fait dommage que ses confrères de «L'Express», avec leur directeur en tête, n'aient pas été, eux aussi, au bout de cette prétendue erreur.

La lecture de votre journal me plonge chaque semaine dans un abîme de honte et d'amertume. Et j'ai parfois la sensation de lire un journal arabe !... sûrement pas fait par des Français.

Vous paye-t-on bien au moins? Un monde sans journalistes politiques serait un vrai paradis. Les « erreurs » sont vraiment trop rares en celui-ci.

Mme HABAULT,
9, Domaine des Hocquettes,
Suresnes.

SOUS PRETEXTE DE LIBERTE

Une société malade sécrète mille toxines : quoi d'étonnant si la fleur en est atteinte ? Aussi bien l'invasion de la technique ne rend pas assez compte de ce phénomène nouveau (du moins par son ampleur) : le désarroi d'une grande partie de la jeunesse, que votre analyse de l'ouvrage cité — « Les jeunes dans la famille et dans la société moderne » — éclaire avec la précision d'un entomologiste.

Comment ne pas souligner avec plus de rigueur les méfaits d'une publicité, d'une propagande tapageuse qui, à des fins mercantiles ou politiques, utilisent les techniques modernes pour maintenir les individus à l'état infantile, comme le note le sociologue Dumazedier, et stimuler leurs impulsions primaires en instituant le culte généralisé de l'argent, de la violence et de la sexualité. Les jeunes y sont certainement plus vulnérables ; mais non les seuls.

L'instrument n'est donc pas en cause par lui-même, sinon ceux qui l'emploient. Ce qu'il faut dire en vérité, c'est que des moyens de pression considérables se trouvent au service d'intérêts bien précis, qui dégradent l'homme ou l'asservissent sous le prétexte dérisoire d'éprouver sa liberté.

En définitive il n'y a rien d'autre, au bout de cette crise qui sollicite à présent tant de docteurs, que la faillite totale de la politique de nos classes dirigeantes et du maître provisoire qu'elles se sont donné. Mais là-dessus vous avez trouvé le ton qui convenait.

JACQUES MALSAN,
Perros-Guirec (C.-du-N.)

DACHAU AUJOURD'HUI

Je vous signale, après l'article de Jean-Luc Dejean (n° du 24 août), que dans le Guide bleu (dernière édition) consacré à l'Allemagne, à la page où figure Dachau, il n'y a pas un mot sur le camp.

R.-V. GUERRAND,
Vernouillet (S.-et-O.)

CES LIEUX SACRES

Le reportage de J.-L. Dejean sur les «Surprises du Tourisme», à Dachau, m'a profondément ému. J'ai lu bien des ouvrages et vu beaucoup de films se rapportant aux camps de la mort, qui m'ont toujours causé une très forte émotion, plusieurs membres de ma famille ayant disparu dans ces camps.

Je n'aurais cependant jamais osé penser que ces lieux sacrés aient pu faire un jour l'objet d'une curiosité touristique.

Que dire également de la mise en scène qui consiste à transformer l'enfer du crime en un site agréable à la vue ?

Je vous suis reconnaissant d'avoir accusé un tel sacrilège.

ARMAND BLUM,
Dijon.

« REGIE GUINEE »

A propos de votre article sur le voyage de MM. Mendès France et Mitterrand en Guinée. Le 8 décembre 1960 j'étais moi-même à Conakry où j'ai eu le plaisir de signer un accord avec le gouvernement guinéen. Au terme de cet accord, nous avons fondé une société dénommée « Régie Guinée » et qui assure la régie publicitaire des antennes radiophoniques de Guinée. Cet accord a été signé dans la plus grande amitié.

Je crois qu'il s'agissait là de la première vraie manifestation d'entente franco-guinéenne depuis les événements que l'on sait. Depuis, nous entretenons avec la Guinée les relations les meilleures et qui débordent souvent le cadre de la collaboration commerciale. Je tenais à vous le faire savoir.

MICHEL RACHLINE,
« Europe N° 1 ».

EUX NE SAVAIENT PAS

Votre article sur le procès de Louis Ohrant va vous valoir, j'en suis sûr, un important courrier. Ces quelques réflexions ne seront qu'un témoignage de plus, d'une jeunesse lasse des sacrifices qu'on lui demande, ou plutôt commande de faire.

Faut-il faire profession pour agir selon sa conscience ? Les exemples sont trop nombreux, je crois, pour nous laisser des illusions — s'il nous en reste encore — sur la valeur de la Justice militaire.

L'accusation lui a reproché d'avoir commis des fautes graves en sachant ce qu'il faisait. Cela équivaut à dire, pour excuser « ces messieurs d'Alger », qu'eux ne le savaient pas ! J'oubliais qu'ils avaient leur conscience de militaires...

P. BERGUIN,
Trappes.

LA LETTRE DU PROFESSEUR BONNEIRE

Dans notre courrier, nous avons publié la lettre d'un agrégé de l'Université, M. Bonneire, qui indiquait que selon lui « la cause probable de la baisse du niveau intellectuel dans les lycées » *était la démocratisation de l'enseignement. Il écrivait :* « Aujourd'hui, le lycée est pratiquement ouvert à tous... N'en déplaise à votre fibre démocratique, il y a beaucoup moins d'élèves intelligents ». *Nous avons reçu un courrier considérable répondant à ce professeur et très souvent provenant de ses collègues. Nous en publions ici quelques extraits qui rendent compte de l'ensemble.*

BOURGEOIS, FILS DE BOURGEOIS

J'avais décidé, en raison de votre attitude partiale, de ne plus vous adresser de correspondance, car, si je suis « libéral », j'essaie d'être objectif. Mais je ne peux rester muet devant la lettre de M. Bonneire, d'autant, qu'en l'occurrence, il ne s'agit pas d'Algérie. M. Bonneire ajoute la bêtise à l'ignominie.

La bêtise : pour augmenter le rendement des enfants intelligents, il suggère le rétrécissement du recrutement ! Il pense peut-être que les créateurs de l'astronautique soviétique avaient des parents qui « parlaient bien » et avaient de l'aisance ?...

L'ignominie : revenir au bon vieux temps où les enfants pauvres doivent constituer la masse des individus de 2e catégorie destinée à servir l'élite.

Conclusion : les agrégés d'Université trouveront dans la lettre de leur condisciple une preuve supplémentaire qu'il ne faut pas confondre instruction et intelligence.

Signé : un bourgeois, fils et petit-fils de bourgeois dont les parents « parlent bien » et ont de l'aisance.

CYRIL LAZARE,
Paris-1er.

INTELLIGENCE ET CULTURE

A la lecture de la lettre de G. Bonneire, publiée dans votre n° 531 sous le titre : « Lycées et fils d'ouvriers » je m'étonne qu'un professeur juge de l'intelligence de ses élèves sur la façon dont ceux-ci s'expriment et sur « l'aisance » qu'ils manifestent.

Je crois que M. Bonneire confond intelligence et culture : l'absence de l'une n'implique pas l'absence de l'autre ! De plus, il semble ignorer que c'est nous précisément qui devons donner la culture à ceux de nos élèves qui ne la reçoivent pas par ailleurs.

Il est probable que s'il envisageait son métier de cette façon, votre correspondant trouverait autant d'enfants intelligents dans le milieu ouvrier que dans les classes moyennes.

MARIE-THÉRÈSE DROUILLON,
Professeur agrégé au lycée du Havre.

LA VRAIE QUESTION

S'il est probablement exact que neuf fils d'ouvriers sur dix paraissent peu doués pour les études secondaires, il est un peu simpliste d'en déduire un « manque d'intelligence ». Les raisons de cet état de choses sont plus complexes ; la principale de ces raisons est le climat familial peu propice aux études. Dès que leur fils aborde le lycée, les parents ouvriers ont un « complexe d'instruction » vis-à-vis de cette progéniture savante.

Ne pouvant guider ou aider leur enfant, ils ne mettent pas le nez dans les cahiers, ne regardent pas les notes et lui laissent l'entière liberté de bien ou de mal travailler. Ils sont fiers d'avoir « mis leur fils au lycée » et ont la conscience tranquille, le reste, c'est son affaire, à lui seul, et « s'il ne réussit pas, il fera comme nous ». A moins d'avoir une immense volonté, l'élève se laisse aller... et pense plutôt à ses sorties du dimanche.

L'élève bourgeois, lui, est surveillé de près. De plus, il a envie de réussir, car il apprécie le bien-être et le confort qu'offre la situation de papa. Il fréquente des camarades bourgeois et il y a émulation entre eux, compétition même. Bref, il travaillera de gré ou de force, et s'il n'est pas doué, il se résignera à l'effort.

Exception faite des êtres particulièrement bêtes et particulièrement doués, l'intelligence n'est pas à incriminer dans les pourcentages de réussite scolaire.

Le grand responsable est le climat social et familial, et par conséquent c'est poser une fois de plus le problème des classes sociales, l'une favorisée, se passant le flambeau de père en fils, l'autre à la traîne.

BORIS BRENTCHALOFF,
fils d'ouvrier,
Clermont-Ferrand.

MONSIEUR L'AGREGE

Monsieur l'Agrégé, permettez au fils d'ouvrier que je suis, de vous indiquer une cause probable de la baisse du niveau intellectuel dans les lycées : il y a 15, 20 ou 30 ans, le recrutement des professeurs, agrégés ou non, se faisait principalement, comme vous vous plaisiez à le souligner tout récemment, au sein de la classe moyenne (commerçants, professions libérales, certains fonctionnaires). Le nombre restreint des candidats forçait tout naturellement l'indulgence des jurés... Voilà où est le mal !

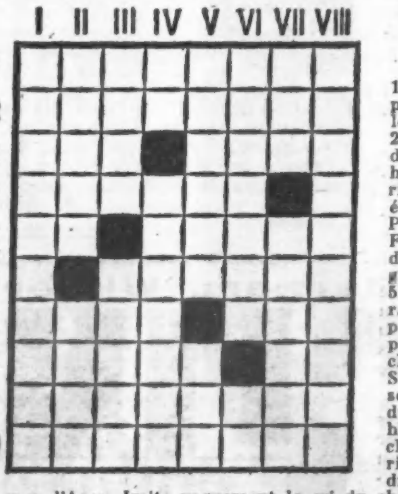
Il existe encore trop de ces professeurs dont l'incapacité flagrante (acceptée comme un moindre mal par les compétences académiques et universitaires) paralyse l'Enseignement. Car il ne suffit pas, Monsieur l'Agrégé, de posséder en titre le droit d'enseigner. Encore faut-il en être humainement capable et s'en montrer moralement digne.

Ce que vous avez écrit vient d'un petit esprit et je le regrette pour ceux qui travailleront sous votre direction. Quant à vos critères de jugement (... « un élève qui parle bien, a de l'aisance... le problème de l'hérédité ») je laisse au bon sens le soin d'en faire de bons mots... bien tristes !...

Vous devriez reprendre certain flambeau, mon cher agrégé, certain flambeau durement éteint par quelques millions de morts, voilà 15 ans... déjà !

RAYMOND MANSIR,
« non-agrégé »,
Paris (19e).

Mots croisés n° 307



Horizontalement. — 1. Seules des pointes pouvaient, affirmait-il, le faire déguerpir. — 2. Domestique traité de maître par un homme sévère et souriant. — 3. Qu'elle était verte, ma vallée ! Précéda un peu Campo-Formio. — 4. Traduites suivant un langage conventionnel. — 5. Initiales d'un amiral anglais, mal vu par Napoléon. Sur une porte interdite aux clients de l'hôtel. — 6. Se place plus près du second Roosevelt que du premier. — 7. Doublé, c'était le cavalier classique de la nourrice. Un plat pour un droit. — 8. Ville sur la mer d'Azov. Imite vaguement le cri du chien. — 9. Ne fileront pas telle la flèche. — 10. Quelque peu affranchie.

Verticalement. — I. Plus utiles aux voitures à deux chevaux qu'aux deux chevaux. — II. Sous ce nom, évite toute confusion avec une ville champenoise. Désinence de noms féminins de métier. — III. Belle oasis de l'Arabie séoudite. Leur droit est direct. — IV. Marque une séparation. Furent multiples dans l'Utah. — V. A contribué à la gloire du grand compositeur, enfant de Ciboure. Attend encore son Lesseps. — VI. Qui ronge dangereusement. Désinence pour potards. — VII. Jugea non loin de la mer Morte. Sommet d'un fameux quadrilatère. — VIII. Possède peut-être trop de cours et sûrement trop peu de jardins.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	V	E	L	I	E	R
2	I	N	E	X	A	C	T	E
3	N	E	R	O	N	■	A	F
4	C	■	I	D	E	A	L	E
5	I	G	N	E	■	S	O	C
6	N	U	■	S	A	I	N	T
7	N	E	S	■	X	E	N	O
8	A	N	T	E	E	■	E	I
9	T	O	U	R	N	E	U	R
10	I	N	V	E	T	E	R	E

Solution du n° 306

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

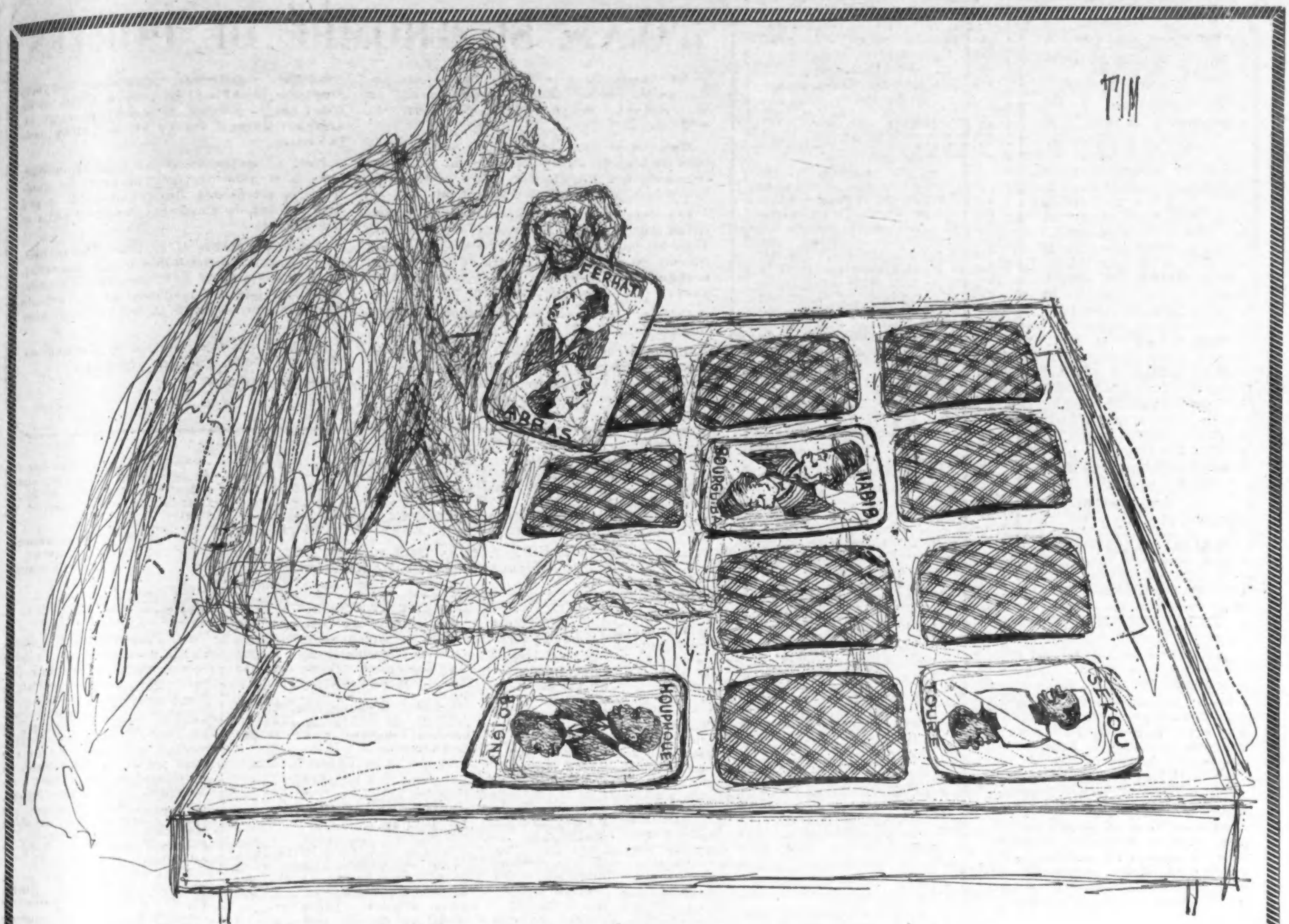
	France	Etranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
(Autres tarifs sur demande.)	
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada ..	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela.	172 NF

L'EXPRESS
S. A. Presse Union
Directeur général : J.-J. SERVAN-SCHREIBER
REDACTION : 91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 80-41.
ADMINISTRATION - PUBLICITE : 29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.
Tirage des I.P.R. Raymond Seguin 10, r. du Faub.-Montmartre.
Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

L'EXPRESS



LA RÉUSSITE

— Zut... ! Encore ratée.

ALGÉRIE

La révolution du 40 Juillet

● Un leader algérien a expliqué à notre envoyé spécial à Tunis, Claude Krief, le sens du remplacement de M. Ferhat Abbas à la tête du G.P.R.A.

DANS Tunis alanguie, toute à savourer son triomphe diplomatique aux Nations Unies, l'annonce par la radio, dimanche, de la chute du président Ferhat Abbas a fait l'effet d'un réveil brutal. Sans doute, depuis plusieurs jours, des rumeurs faisaient état des difficultés rencontrées à Tripoli, devant le Conseil National de la Révolution Algérienne, par l'ancien leader de l'U.D.M.A. et son voyage éclair à Tunis, il y a une dizaine de jours, en compagnie de M. Mehri, un autre ministre remplacé, avait alerté les observateurs. On savait aussi que M. Youssef Ben Khedda effectuait une remontée discrète, mais personne ne pensait ici que les forces contraires au premier et favorables au second allaient s'amplifier au point de voir l'un remplacer l'autre.

Dans toutes les ambassades, les services de permanence, réduits, alertèrent les diplomates égaillés dans leurs résidences ou sur les plages. Sur les téléscripteurs, les gouvernements demandaient déjà : qui est Ben Khedda, où va le G.P.R.A., qu'est-ce que ça signifie ? S'agissait-il du choix de la guerre à outrance et du refus de toute négociation avec la France ?

Pour les Algériens que j'ai interrogés, il s'agit moins d'un tournant que d'un « retour aux sources ». Ce qui est apparu à Tripoli, c'est que les combattants de l'intérieur priment sur la représentation extérieure, le poids de Ben Bella faisant pencher la balance du côté des maquisards.

Les Algériens ont tiré la leçon des expériences tunisienne et marocaine. Dans ces deux pays, en effet, la victoire des « politiques » s'est traduite par la mise à l'écart des armées de libération et le peuple tout entier — pensent de nombreux Algériens — n'a pas pu tirer tous les bénéfices possibles du sacrifice des combattants. C'est en prévision de ces écueils qu'Abane Ramdane convoqua le fameux congrès de la Soummam, en août 1956, où se dessinèrent les instances suprêmes de la révolution algériennes, le C.N.R.A. et surtout le C.C.E., le Comité de Coordination et d'Exécution, véritable gouvernement de l'insurrection.

Pas de demi-mesures

« *Vous souvenez-vous,* m'a dit un Algérien, *des membres de ce premier C.C.E. ? Il était installé à Alger et comprenait Abane Ramdane, tombé au cours d'un combat aux frontières, Ben Mhidi, assassiné dans sa cellule à Alger, Belkacem Krim, Saad Dahlab et Youssef Ben Khedda... qui revient aujourd'hui au premier plan. Retrouvant les mobiles premiers des maquisards algériens, le C.N.R.A. a tranché à Tripoli en faveur de la « Révolution », préférant le contenu de l'indépendance à une indépendance formelle ou nominale.* »

C'est ce choix qui confère à la réunion de Tripoli une portée exceptionnelle. Bien sûr, depuis longtemps les termes de « révolution algérienne » figurent dans la majorité des textes officiels du F.L.N. Mais on cherchait en vain un programme précis.

De plus la présence de Ferhat Abbas à la tête du gouvernement algérien, le rôle de certains politiciens ralliés après le 1er novembre, faisaient craindre à certains, jeunes et syndicalistes en particulier, que la tentation réformiste ne l'emporte à la faveur de négociations avec la France. « *Si de Gaulle avait accepté de recevoir Ferhat Abbas et avait réglé la paix avec lui, croyez-vous qu'il aurait pu être remplacé ? Et la bourgeoisie n'aurait-elle pas pu prendre sa revanche ?* » m'a dit un jeune étudiant.

Depuis dimanche dernier, la révolution algérienne, empirique et en mouvement, a trouvé ses textes de base. Il est trop tôt, à Tunis, pour en connaître le détail mais on sait déjà que les premiers principes de la réforme agraire, la mise sur pied de coopératives, la socialisation d'un certain nombre de moyens de production ont été décidés.

« *L'Algérie ne peut pas se permettre de reporter sa révolution à plus tard,* m'a dit un syndicaliste. *La moitié du peuple algérien a déjà donné sa vie ou sa liberté pour elle au cours des sept années écoulées. De tels sacrifices ne peuvent plus déboucher sur des demi-mesures. C'est ce qu'a compris le C.N.R.A. L'indépendance est acquise, soit, mais nous ne pouvons plus accepter n'importe quelle indépendance et n'importe quelle paix.* »

Trois conditions

La décision du C.N.R.A. est fondée sur des rapports émanant de l'intérieur et des sondages effectués auprès de la jeunesse nationaliste des villes dont l'encadrement laisse encore à désirer. Plusieurs délégués ont insisté sur le fait qu'il fallait donner à ces jeunes, comme aux masses, une nourriture politique plus substantielle, en ajoutant les objectifs de la construction de l'Algérie à la seule revendication de l'indépendance. Mais ils ont souligné également que ces nouvelles exigences contraignaient de faire face à une éventuelle prolongation de la guerre. Et la question fut posée de savoir si le maintien du président

→

NOTES

● DE COLOMBEY A L'AGRICULTURE

M. Edgar Pisani, nouveau ministre de l'Agriculture, a été choisi au dernier moment, après refus de M. Giscard d'Estaing et de deux indépendants dont M. Driant. M. Debré souhaitait un sénateur et avait songé à M. Bonnefous (celui de l'Aveyron) mais M. Pisani, qu'il avait connu au Sénat de 1954 à 1958, présentait à ses yeux de meilleures qualités : il est bien vu du général de Gaulle (M. Pisani a été préfet de la Haute-Marne, département où se trouve Colombey, en 1947, avant d'être sénateur, et se montra coopératif dès cette époque), il s'est occupé dans ce département des régions sous-développées et de l'expansion régionale, enfin M. Debré pense que M. Pisani, ayant été le gendre de M. Le Troquer et étant radical, a des amitiés à gauche. Il dirige l'ensemble Maine-Montparnasse.

● DE « PHILIPS » A TAMANRASSET

M. Jean de Broglie, nouveau secrétaire d'Etat au Sahara, a été longtemps l'un des fidèles soutiens de M. Debré au groupe des Indépendants (il vient aussi du Conseil d'Etat) mais, ne voyant pas venir de portefeuille, que M. Debré lui promettait depuis deux ans, il avait pris quelques distances. La récompense est venue. M. de Broglie est à la Société Philips et se chargea de « Son et Lumière » à Athènes (c'est peut-être à cela qu'il doit de présider le groupe parlementaire franco-hellénique). On l'a choisi pour le Sahara (il est pour cela l'adjoint de M. Jacquinot, mais en fait c'est M. Debré qui s'occupera de ce territoire) parce qu'il est, à l'Assemblée, vice-président de l'intergroupe « Amitié de Dunkerque à Tamanrasset ».

● DE L'U.N.R. AU COMMERCE

M. François Misoffe, trésorier de l'U.N.R., a été éliminé en mars, au congrès de Strasbourg, du Comité central ; MM. Chaban-Delmas et Frey avaient combattu contre lui, qu'ils voyaient d'un mauvais œil briguer le secrétariat général.

Fils du vice-amiral Misoffe, administrateur du Groupe Unilever-France, François Misoffe était chargé des relations publiques et de la publicité de ce groupe. Il est gendre d'Emmanuel de Vitry, président de Wendel et Cie. Il y a peu de chances qu'au Commerce il s'oppose, comme le fit Fontanet, à la hausse du prix de l'acier.

● DES TRAVAUX FORCES A L'INFORMATION

M. Christian Mulet de La Malène est, depuis qu'il occupe les fonctions de secrétaire administratif du groupe R.P.F. au Conseil de la République (1948), un intime de M. Michel Debré, qui tenta, également en vain, de le faire élire au Comité central de l'U.N.R. en mars (étant ministres, MM. Misoffe et de La Malène deviennent de droit membres de cet organisme). Conseiller de l'Union Française en 1956, membre du cabinet Debré à la Justice en 1958, il devient député de Paris en 1960. Il est cosignataire avec MM. Biaggi et Béraudier (remplaçant de Soustelle) d'une proposition demandant que « les gérants, éditeurs, imprimeurs, directeurs et distributeurs de publications dont les articles porteraient atteinte au moral de l'Armée soient frappés de peines de travaux forcés. » Cette proposition n'avait jamais été soumise au vote, M. Michelet, garde des Sceaux, ayant refusé de venir même en discuter à la Commission.

Quand le général de Gaulle avait été saisi, il y a un mois, d'une liste de candidats à l'Information présentés par M. Debré, il avait rayé un nom : La Malène (!).

(Keystone.)

M. BEN KHEDDA, NOUVEAU PRÉSIDENT DU G.P.R.A. (A GAUCHE), PASSANT EN REVUE LES TROUPES CHINOISES.
La route des châteaux français reste ouverte. Mais...

→

Ferhat Abbas répondait pleinement au double objectif de mobilisation intérieure et d'appuis extérieurs accrus. La majorité du C.N.R.A. ne l'a pas cru. Il fallait un homme qui fût en même temps un combattant au sens propre, un intellectuel et un homme politique expérimenté. Youssef Ben Khedda répondait à toutes ces conditions.

« Moustache »

A quarante et un ans, le nouveau président du G.P.R.A. a derrière lui près de vingt-cinq années d'action politique. Originaire de Blida, il fait sa pharmacie à la Faculté d'Alger, mais consacre bien plus de temps au P.P.A., puis au M.T.L.D. qu'à ses études. Sa carrière est foudroyante : il est, à trente ans, secrétaire général du M.T.L.D. et ses sympathies vont au C.R.U.A. dont sortira l'insurrection. Ses responsabilités officielles, connues, le font arrêter. Mais sitôt libéré, en 1955, il se joint à l'action du F.L.N. Il est responsable de la conduite de la fameuse bataille d'Alger. Sous les pseudonymes de « Moustache » ou de « M. Joseph », il se déplace de cache en cache et réussit à échapper aux parachutistes. Ses amis racontent qu'il portait à l'époque une grosse moustache noire et des lunettes fumées qui lui permettaient de circuler en ville européenne alors que toutes les polices étaient à ses trousses. C'est lui qui organise la grève de huit jours au début de 1957. Il quitte Alger quelques mois plus tard avec tout le C.C.E., regagne Tunis avec Krim et Abane Ramdane, tandis que Saad Dahlab rejoint le Maroc.

A la réunion du C.N.R.A. qui a lieu au Caire, en août 1957, sa carrière subit une première éclipse. Il n'est pas élu au nouveau C.C.E. Le nombre des membres est porté à 14 et on assiste à la rentrée de Ferhat Abbas, Lamine Debaghine, Abdel Hamid Mehri ainsi que de Boussouf et de Ben Tobbal. A la création du G.P.R.A., pourtant, Ben Khedda est nommé ministre des Affaires sociales. C'est en cette qualité qu'il effectuera deux voyages en Chine, le premier accompagné d'Omar Oussedik, le second de Saad Dahlad. Ses voyages, ses idées socialistes, ses préoccupations économiques lui valent alors l'étiquette de « chinois » et la réputation d'être le leader de l'aile gauche du F.L.N.

En décembre 1959, le C.N.R.A. de Tripoli décide un remaniement ministériel. Le triumvirat Krim-Boussouf-Ben Tobbal voit ses pouvoirs renforcés, tandis que Youssef Ben Khedda et Omar Oussedik quittent le G.P.R.A. Pourquoi ? Les Algériens se sont toujours refusés à donner une explication précise. Soucieux d'échapper aux manœuvres de division, et à ce qu'on appelle à Tunis le « jeu des caramels » qui consiste à classer les uns et les autres en durs et en mous, ils ont toujours affirmé que Youssef Ben Khedda avait démissionné. Il semble, en fait, que le C.N.R.A. ait alors décidé de poursuivre son offensive diplomatique dans le monde tout en évitant d'effrayer par une orientation trop à gauche. La réussite de négociations avec la France paraissait devoir répondre à cette double exigence.

Le poids des maquis

Aujourd'hui, le président Ben Khedda effectue un retour foudroyant.

Le poids des maquis a joué, c'est évident. Mais, sur le plan politique, le C.N.R.A. a tenu également compte des progrès dans le monde de la politique de non-engagement. Il s'est rendu compte que le combat des Algériens est une « expérience-phare », selon le mot de l'un d'eux, et qu'il fallait reprendre la marche en avant au lieu de se contenter d'attendre le bon vouloir du chef de l'Etat français. C'est pour cette double mobilisation, intérieure et internationale, que le choix s'est porté sur Youssef Ben Khedda.

Cela veut-il dire que les chances de négociations avec la France se soient évanouies ? *« Que le général de Gaulle fasse une seule ouverture dans son discours du 5 septembre,* m'a dit un Algérien responsable, *et notre délégation reprendra le chemin de Genève et des châteaux français ».* Si Youssef Ben Khedda peut être l'homme de l'intensification de la guerre, et si la concentration des pouvoirs entre ses mains, celles de Belkacem Krim, de Boussouf et de Dahlab officialise un cabinet de combat, il peut être également, et pour la même raison, l'homme de la paix. Car, malgré les critiques, le C.N.R.A. n'a pas condamné la politique d'Evian ou de Lugrin, au contraire.

« N'est-il pas frappant de constater, a poursuivi mon interlocuteur, *que Saad Dahlab, qui a pris aux négociations la part que l'on sait, est promu ministre des Affaires étrangères ? »*

Un mandat limité

Il est évident depuis longtemps que seule une équipe forte et sans complexes vis-à-vis des combattants est capable de traiter réellement. Cette équipe est maintenant en place. Il y a plus : pour la première fois, un texte officiel du C.N.R.A. emploie le terme de « coopération ». Cela est capital. Jusqu'à présent, le G.P.R.A. disposait d'un mandat limité : il s'agissait de négocier les garanties de l'autodétermination. Les plénipotentiaires algériens ne pouvaient donc s'engager sur les perspectives de l' « association » que la France entendait lier à tout accord sur l'autodétermination. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Sous la seule réserve d'une ratification par le peuple algérien, souverain, les négociateurs peuvent maintenant aborder la mise au point de la « coopération » avec la France.

Des accords de coopération ne seront possibles, cependant — on le sait déjà à Tunis — que s'ils n'entravent pas le développement de la révolution algérienne. C'est cette dernière qui est devenue l'étalon des exigences algériennes. *« Notre révolution sera celle du 40 Juillet »*, m'a dit un étudiant. Et tandis que je le regardais sans comprendre, il poursuivait en souriant : *« Eh bien ! c'est simple, le 14 Juillet français plus le 26 Juillet cubain, cela fait bien 40, n'est-ce pas ? »*

CLAUDE KRIEF.

FINANCE

LA BOURSE ET LA VIE

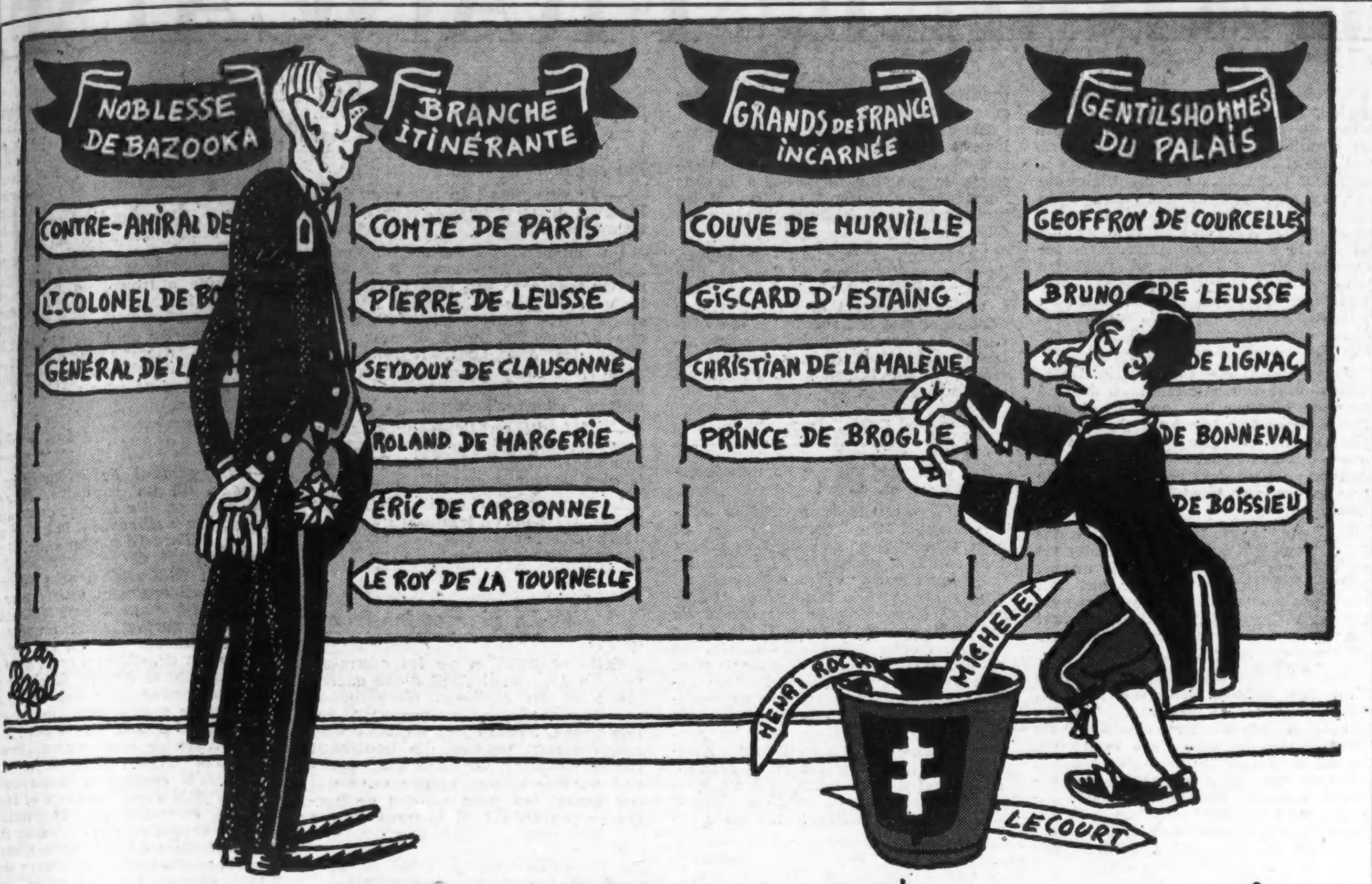
Au cours de son allocution radio-télévisée de mardi soir, M. Michel Debré a présenté un bilan extrêmement optimiste de l'économie française.

Le dernier bulletin de l'I.N.S.E.E. publie l'évolution des revenus boursiers et des gains en capital, réalisés au cours des sept dernières années par les détenteurs d'actions.

Voici ces chiffres, transformés en pourcentage et comparés à l'évolution des salaires :

	1954	1955	1956	1957	1958	1959	1960
Hausse des intérêts nets touchés par rapport à l'année précédente	9 %	11 %	8 %	15 %	— 2 %	6 %	16 %
Gain en capital par rapport à l'année précédente	84 %	40 %	4,5 %	26 %	— 10 %	33 %	20 %
Hausse des salaires	7 %	7 %	11,5 %	9 %	10 %	5 %	8 %

En sept ans, les intérêts des actions ont donc augmenté de 80 %, leur capital de 205 %. Les salaires ont augmenté de 70 %.



— Nous remplaçons le système des partis par le régime des particules...

BEN KHEDDA A L'ÉPREUVE

par JEAN DANIEL

CE nouveau tournant que connaît l'Histoire de la Révolution algérienne est certainement décisif à la fois pour l'Algérie et pour la France. En allant de Ferhat Abbas à Youssef Ben Khedda, on n'est pas seulement passé du symbole à la réalité ; on n'a pas seulement troqué un arbitre contre un président effectif. On est passé de l'indépendance à la révolution.

Le symbole Abbas

On savait depuis longtemps, en effet, que Ferhat Abbas ne représentait aucunement ce qu'il est convenu d'appeler la « Révolution algérienne ». Il était un conseiller discret, un trait d'union occasionnel, un arbitre intermittent et un nom : le seul dont la notoriété fût internationale. En choisissant cette sorte de président, les leaders du F.L.N. avaient sans doute trouvé un moyen d'échapper aux contradictions qu'il peut y avoir entre le gouvernement collégial et l'institution d'un chef de gouvernement responsable. Mais aussi ces leaders entendaient montrer au monde, et en particulier à une certaine bourgeoisie algérienne, comme à d'éventuels interlocuteurs français, le visage le plus accueillant, le plus modéré, le plus ouvert de l'insurrection. Peu à peu, d'ailleurs, Ferhat Abbas avait fini par incarner quelque chose de plus vaste et de plus vague aussi que la révolution, c'est-à-dire l'aspiration du peuple musulman d'Algérie à l'indépendance.

Abbas était le symbole de l'Algérie qui s'est cherchée, et qui a fini par se trouver, bien à regret et dans quel malaise, par la violence. Abbas, c'était encore l'homme qui faisait croire à une continuité de l'Algérie, continuité que la France n'avait pas brisée mais dont elle avait, au contraire, favorisé une certaine mutation. C'est l'un des points où l'opposition, avec les jeunes révolutionnaires qui lui succèdent, est la plus totale. Pour ces derniers, il y avait un Etat, une nation et une patrie algérienne dont la France est venue briser les structures, en 1830, et qu'il importe de récupérer et de rétablir entièrement.

Avec Abbas, les Français d'Algérie se sentaient quelque chose en commun qui était, en somme, l'absence de passé, de tradition et de cadres. Certains de leur passé, les jeunes révolutionnaires vont n'offrir en partage aux Français qu'un avenir difficile.

Sans doute peut-on dire que, de toute façon, Ferhat Abbas ne jouait plus aucun rôle ; que ce n'est pas avec lui que la France aurait en réalité négocié : il était si peu dévoré par le présent, si peu projeté vers l'avenir qu'il rédigeait depuis quelques mois déjà ses mémoires.

Le pacifique Ferhat Abbas, dont notre presse conservatrice loue aujourd'hui la modération et la bonne volonté, donnait un certain poids et un certain visage au G.P.R.A. Il faut voir un signe de force et de confiance en l'avenir dans le fait que les dirigeants du C.N.R.A. aient estimé qu'ils n'avaient plus besoin du symbole Abbas.

Le clan « chinois »

Depuis dix-huit mois environ, les critiques adressées au G.P.R.A. présidé par Ferhat Abbas devenaient de plus en plus violentes. C'est le lot de tout gouvernement, même en exil et même en période révolutionnaire, que de cristalliser les mécontentements. Les doléances des maquis, et de l'intérieur en général, comme les critiques en provenance de Ben Bella et de ses compagnons ont été, avec habileté, canalisées par le clan dit « chinois » ou révolutionnaire. La grande force de Ferhat Abbas devant toutes les critiques consistait à brandir en permanence, et avec autant d'acharnement que de sincérité, une offre de démission. On se souvient qu'en janvier 1960, Ferhat Abbas s'était vu répondre — avec quelque sévérité d'ailleurs : *« La Révolution t'a mis à cette place. Tu dois donc y rester. Quand elle souhaitera te voir ailleurs, elle te le fera connaître. »* Mais, en définitive, cela revenait à instituer un président irresponsable, ce qui ne pouvait évidemment durer.

La révolution économique

Les critiques les plus sérieusement étayées et les plus violemment formulées contre l'ancien G.P.R.A. ayant émané de l'équipe réunie autour de M. Ben Khedda, il était normal que ce dernier fût invité à faire ses preuves. D'autant qu'il y a un certain nombre de semaines que Youssef Ben Khedda en impose par la fermeté de ses analyses et la vigueur de son opposition. Avec lui, ce n'est plus l'Algérie de papa, ce n'est plus l'Algérie algérienne ; c'est déjà l'Algérie de nos enfants qui naît. Les méthodes de de Gaulle deviennent puériles et anachroniques.

Le jeune pharmacien de Blida est persuadé que les structures mêmes de l'Occident empêchent les nations occidentales d'aller jusqu'au bout de la décolonisation ; qu'il n'y a d'avenir pour un peuple sous-développé que dans l'austérité intérieure et la solidarité avec les autres peuples sous-développés ; qu'une indépendance sans révolution économique est un leurre qui ne mérite pas le sacrifice ; et qu'enfin l'exemple de la Chine montre que le temps ne compte pas.

On a sans doute affaire maintenant, avec le nouveau G.P.R.A., à un gouvernement responsable, homogène et cohérent qui saura organiser l'Algérie en tant que telle et qui n'aura pas peur de négocier. Les chances de succès d'une véritable négociation sont sans doute accrues, dans la mesure où M. Ben Khedda ne sera pas gêné, pour accepter certains compromis, par le manque d'autorité dont souffrait M. Ferhat Abbas. La composition du nouveau gouvernement résume, à elle seule, cependant, la petite histoire des occasions perdues, c'est-à-dire l'histoire de notre politique algérienne de ces dernières années.

J. D.

L'ARMEE FRANÇAISE

J'IGNORE ce que pense exactement le pays des procès contre les auteurs du putsch comme du mot qui les annonçait : « La justice passera sur eux ». Je sais seulement qu'il y a quelques jours à peine, un officier de marine en uniforme est venu à la barre des témoins défendre un autre officier de marine en uniforme, traduit devant le tribunal militaire. Avec un courage peu commun, et peut-être pour éclairer l'opinion sur la marine « ultra-loyaliste », il a dit de l'accusé : *« Il jouit de l'estime de ses camarades. Nous avons tous approuvé son action »*.

Je sais aussi que l'accusé, le lieutenant de vaisseau Guillaume, a déclaré pour sa part : *« J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que le mouvement triomphe. Je ne regrette qu'une chose : que nous ayons provisoirement échoué »*. Il ne s'est pas vu couper la parole par les juges et il est sorti libre.

Je ne dis pas que je ne comprends pas les raisons qui animent le lieutenant de vaisseau Guillaume. Je dis que sa menace et sa provocation ont fait scandale parce que menace et provocation, clairement formulées, bravent toutes deux impunément un pouvoir légitime qui se prétend fort.

Dans les cas de conscience que la France a connus dans son histoire, l'état de la nation posait un problème à l'armée. Aujourd'hui, c'est l'état de l'armée qui en pose un à la nation. Sans l'armée, le drame algérien serait en voie de règlement. Or, même acquise avec le G.P.R.A., quelle solution pourrait être trouvée puisque l'O.A.S. s'y opposera et que les cadres de l'O.A.S. sont constitués par l'armée ?

Au lendemain des événements du 22 Avril, j'écrivais des officiers qu'ils se taisaient comme frappés par un deuil. Le silence a changé de nature : il ressemble à une charge d'explosif prête à sauter si un événement joue le rôle de détonateur. En vérité, l'armée souhaite, on le verra, que tout se passe sans heurt, et son souci de ne pas ajouter à la division du pays l'aide à préférer un changement de régime dans la légalité. Mais où peut mener cette mutation si les forces démocratiques soutiennent de Gaulle comme le dernier défenseur des libertés ou si, de Gaulle « absent », elles improvisent un regroupement subit ?

A visage découvert

L'affaire de Berlin éloigne-t-elle le danger ? Dans le sens où, en un tel moment, une pression sur la volonté de la nation serait impopulaire, oui. La tension diminuant, les périls intérieurs renaîtront plus grands qu'auparavant.

Déjà l'armée n'obéit qu'aux extrêmes limites de l'indiscipline. Certains ordres ne sont pas donnés parce qu'on n'ignore pas qu'ils ne seraient pas exécutés. Dans les resserrements de dispositif qui viennent d'avoir lieu en Algérie, quelques-uns des groupes d'autodéfense laissés sur place ont été égorgés par leurs coreligionnaires, d'autres ont suivi l'armée dans son repli, la plupart enfin ont passé au F.L.N. avec une haine furieuse contre nous. Il serait dangereux d'aller plus loin, et cette expérience, toute récente, renforce la partie importante de l'armée qui, croyant toujours contre vent et marée à la formule de l'Algérie française, est prête à reprendre la guerre et à s'y rejeter désespérément.

Est-ce là une armée revenue docilement se placer dans les mains de son chef ? Dans quelle impasse tragique le pouvoir mène-t-il à la fois l'armée et la nation ? Qui seront les juges et les accusés du prochain coup d'État ?

La franchise a, tout au moins, l'avantage d'inspirer à l'armée une certaine estime. On aime combattre à visage découvert et c'est à visage découvert que j'ai rencontré des officiers et que nous nous sommes affrontés. Le début de nos échanges a été lourd. Mes interlocuteurs restaient sur leurs gardes.

« A qui la faute ? »

En général, l'attaque de mes interlocuteurs a été vive :

— *Pourquoi nous en veut-on tellement depuis 1958 ? Qu'avons-nous fait à la gauche française et à la presse tout court, si on excepte les deux ou trois journaux de service ? Pourquoi nous reproche-t-on l'Indochine et l'Algérie ? Nous n'avons pas arrêté de faire la guerre depuis 1946. Alors pourquoi cette indignation subite, ces accusations répétées, cet acharnement à nous clouer au pilori ? Aurions-nous vraiment commis des abominations ? Serions-nous indignes de cette nation qui se fout de tous les problèmes auxquels nous consacrons notre vie et ne s'intéresse qu'au prix du bifteck et à ses vacances ? De quoi sommes-nous coupables? Nous n'avons fait que notre métier : on nous a désigné un ennemi et nous l'avons traité comme tel.*

— Que voulez-vous dire ?

— *Il a cherché à nous abattre ; nous l'avons abattu. Il a descendu les nôtres ; nous l'avons exécuté. Il ne voulait pas parler ; nous l'y avons forcé. Dans toutes les armées, cette façon de procéder qui vous choque tant existe. Même dans les exercices spéciaux de l'O.T.A.N., on en tient compte : on voit arriver les « gus » chargés des interrogatoires, flanqués des médecins. A titre d'accoutumance. Vous croyez qu'on fera la prochaine guerre mondiale avec de beaux principes ? Quand vous dénichez des salopards installés dans un village, vous appelez l'artillerie et l'aviation pour éviter de votre côté une effusion de sang inutile. Pourquoi le sang de l'ennemi serait-il plus précieux que le nôtre ? L'artillerie et l'aviation interviennent. Il y a de la casse, et pas exactement celle qu'on voulait. On peut avoir aussi à liquider une katiba étalée sur une vingtaine de kilomètres carrés ou davantage. En fin de compte, on a réussi à tuer 20 ou 30 combattants ennemis en uniforme et à en capturer une centaine, mais il peut y avoir 500 civils au tapis. A qui la faute ?*

— Cet ennemi dont vous parlez, j'espère, demain, faire de lui un ami.

— *Vous rêvez. Notre ennemi, c'est le F.L.N., le militant, le doctrinaire. Pas le peuple algérien.*

— Je vois plus loin que vous dans l'intérêt de mon pays. J'espère faire un ami du F.L.N.

Un moment est venu où, pour s'allier avec l'Angleterre, il a fallu renier tous ceux qui sont morts dans les guerres avec l'Angleterre. A peine sortis d'une autre série de guerres avc l'Allemagne, nous devenons les alliés des Allemands. Renions-nous pour autant nos pères tombés à Verdun et nos frères mitraillés par la Luftwaffe ou torturés par les S.S. ?

— *Moi*, dit un lieutenant, *j'ai eu mon père fusillé par les Allemands comme franc-tireur, en* 1944. *Eh bien ! je n'en veux pas aux Allemands.*

Le temps a passé, voilà. Il faut du temps. C'est de ce temps-là qu'il faudrait faire l'économie pour atteindre l'avenir en enjambant les malheurs du présent.

Le père et les frères

Cette exhortation ne les convaine pas. En Algérie, il s'agit d'une guerre civile et du naufrage d'espérances passionnées. Quand un règlement interviendra, peut-être... Quand les morts seront oubliés. Le lieutenant oublie volontiers la haine qu'il pourrait nourrir encore contre ceux qui ont fusillé son père mais il ne pardonne pas au F.L.N. la mort de ses camarades. Il s'agit là d'une mystique : le père ne pèse pas si lourd que les frères d'armes. C'est cela qui brouille encore les vues sur le présent et l'avenir. Le lieutenant de vaisseau Guillaume a eu son frère tué à la tête d'un commando ; il est venu en Algérie, sinon pour le venger, du moins pour exiger que le sang de son frère n'ait pas été versé en vain. Nous l'oublions, nous qui jugeons ces hommes dans la sérénité ou le feu de nos méditations. En tout cas, si les officiers devaient dépasser le ressentiment de cette douleur et de cette amertume, il fallait le leur dire clairement et leur montrer pourquoi ils se battaient. Ils ne pouvaient le découvrir eux-mêmes. Un commandant m'a cité ce que Camus écrivait des Romains : « *Ils se faisaient une fausse idée de la grandeur et la mesuraient à l'étendue de leur empire* ».

— *C'est ça que vous auriez voulu qu'on nous dise ?*

— A peu près. Vous déplorez une confusion dans les directives et vous y voyez une des causes de vos insuccès. Mais, de 1954 à 1958, quelle gêne a-t-on apportée à votre action ? Aucun gouvernement n'aurait osé vous désavouer et vous avez pu mener cette guerre à votre guise. Ce ne sont pas les effectifs qui vous ont manqué, mais l'intelligence des événements et la contagion de la foi. On ne se retranche derrière des questions d'effectifs que lorsque le reste fait défaut. Vos généraux n'ont su ni vous parler, ni parler aux Algériens des deux communautés, ni commander, ni voir au-delà : l'imagination et le génie ne s'apprennent pas à l'école de guerre. Pour remporter la victoire sur Jugurtha, Rome a trouvé un homme qui avait des idées et savait les imposer. Vous n'avez pas été gâtés. De toute façon, à partir de 1958, viennent les directives. Alors vous invoquez le droit à la désobéissance parce que ces directives ne vous plaisent pas.

Au terme d'une longue série de conversations avec ses camarades officiers, Jules Roy a acquis la certitude que l'unité de l'Armée était refaite. Autour de qui et de quoi ?

Les limites

— *Le général de Gaulle nous a trompés*, dit un capitaine. *Il s'est joué de nous. Il a semé le doute dans nos esprits : discours à la nation sur un ton, à l'armée sur un autre. Il récolte le fruit de ses semailles. Bon dieu, qui l'obligeait à nous duper ? S'il y avait vraiment intérêt pour la France à bâtir une Algérie algérienne, à amener partout notre drapeau, il pouvait nous le dire et, en quelque sorte, nous dessiller les yeux. Nous ne sommes pas si bornés. Il aurait pu nous persuader avec des arguments sérieux que nous devions nous battre pour Ferhat Abbas. L'a-t-il fait ? Non. Il n'a cessé de nous convaincre que nous devions faire l'Algérie française alors qu'il naviguait, toutes voiles dehors, vers l'indépendance et la sécession. Pourquoi ces voies tortueuses ? Pourquoi ce mépris foncier pour nos personnes ? Pensait-il mériter notre reconnaissance éblouie en nous jetant, comme à des chiens policiers, l'os d'un vague et ronflant témoignage de satisfaction ? Il nous faudrait plus qu'une grande vertu ; une grande sottise, pour avoir encore foi en lui.*

— La discipline n'existe plus ?

— *Elle existe quand il s'agit d'exécuter des ordres de service.*

On me cite le cas d'un officier loyaliste qui a toujours obéi à ses chefs et s'est trouvé plusieurs fois en porte-à-faux pendant les événements du 22 Avril pour finir en disgrâce.

— *Mais quand il s'agit de l'avenir de l'Algérie, de l'implantation de notre dispositif, alors, je l'avoue, nous ne croyons plus à rien.*

— Et pourtant vous obéissez.

— *Tant que cela ne conduit pas à abandonner les nôtres. Si, un jour, on nous l'ordonne, ça ne marchera plus.*

— Vous invoquerez quel principe, pour rompre ?

— *L'honneur. C'est pour être fidèles à cet honneur que tant des nôtres ont passé en jugement.*

Je crois entendre le commandant Denoix de Saint-Marc devant le haut tribunal militaire, évoquant le départ du Tonkin, la stupeur et le mépris des camarades vietnamiens : *« Nous pensions à tous ces hommes, à toutes ces femmes et à tous ces enfants qui, à cause de nous, risquaient une mort affreuse. Nous pensions à ces inscriptions que nous laissions derrière nous : « L'armée vous protégera, l'armée restera ». Nous pensions à notre honneur perdu ».*

— *Qui s'est déshonoré ?* s'écrie un autre interlocuteur. *Le pays. Mais il y a si longtemps que tout est consommé pour lui et qu'il entre chaque soir sans scrupule dans le lit de cette vieille maîtresse qui le nourrit. La première coucherie lui a coûté, peut-être, et la honte lui sert d'oreiller. Toute la France tète son déshonneur avec délectation avec les esquimaux des entractes au cinéma. Pas nous. Ça ne recommencera pas. Nous sommes le sel de la nation et voulons le rester.*

Un autre coup ?

Je leur lis un extrait du journal de l'O.A.S. : « La loi n'est qu'un instrument : si, à un échelon quelconque de l'ensemble hiérarchisé nation-Etat-lois-officiers, une déviation se produit, si, par exemple, l'Etat n'est pas un bon serviteur de la nation, la loi faite par cet Etat peut nuire à la nation. Que faire dans ce cas ? La loi est serve : elle est outil. L'officier est un homme. Contre la conscience, la loi ne vaut pas, la loi n'est pas une excuse ». Ils hochent tous la tête : *« C'est ça »*.

J'avais cessé d'écrire dans « L'Express » depuis le 1er juin pour des raisons qui m'opposaient, alors, à certains éditoriaux. Mais je reprends ma collaboration parce qu'il m'est dur de rester à l'écart de mes amis de « L'Express » et — quand il s'agit de Jean Daniel en particulier — de ne pas partager leurs épreuves ; parce que j'ai souffert de ne pas trouver dans un autre journal la liberté totale d'expression que je possède ici ; et qu'enfin il me paraît plus que jamais nécessaire de continuer à témoigner dans le moment que nous vivons.

J. R.

A FAIT SON CHOIX

par JULES ROY

— Prêts à tenter un autre coup ?

— Ce n'est pas si simple. Nous ne voulons pas faire de mal à la nation ni provoquer la guerre civile, mais si tout peut se passer en douce...

Se souviennent-ils de ce qu'aurait dit récemment Argoud aux jeunes officiers de la IIe D.L.I., à Metz ? Dans six mois, le mécontentement de l'opinion et le malaise social auront gâté le fruit qui s'écrasera de lui-même. Une délégation des officiers généraux et des corps constitués demandera à de Gaulle de se retirer. Le gouvernement qui succédera serait prêt et l'armée y détiendrait des postes-clés. Alors pourquoi prendre des risques inutiles puisque la prise du pouvoir sera légale ? Argoud aurait beaucoup insisté sur l'importance de ne pas heurter le système national et de s'y intégrer le mieux possible. En fait, loin de provoquer des colères à l'égard des parachutistes, la « ratonnade » de Metz a prouvé qu'il existait un racisme métropolitain contre les Algériens.

— Ça ne se passera pas en douce.

A cette idée, ils se referment un moment, plissent les yeux.

— Evidemment, si la gauche se dresse contre nous, cette gauche qui aide l'ennemi... Comment appelez-vous ce crime-là ?

Le silence pèse soudain. Vais-je être obligé de m'en aller sans leur serrer la main ? Les regards se sont durcis.

« C'est cuit ! »

Je leur demande pourquoi ils ont accepté, à certains moments, de faire le travail des S.S. Ils n'ont pas très bien vu la distinction. Trop rares ont été ceux qui ont osé dire non. Trop nombreux ceux qui ont trouvé des accommodements avec leur conscience et leur foi. Je n'insiste pas et j'ouvre « La Guerre de Jugurtha ». Les Romains avaient-ils leurs S.S. ? Nous connaissons le genre de tortures que Metellus infligeait aux déserteurs et les méthodes d'extermination qu'il employait dans les ratissages. J'ouvre le livre au chapitre XLII où Salluste dénonce les crimes de la noblesse et je lis : « L'honnête homme doit préférer la défaite à la victoire remportée, même sur l'injustice, par des moyens criminels ». Voilà ce qui nous sépare. Voilà pourquoi je me suis montré « dur et injuste » en faisant porter à l'armée tout entière les péchés de quelques-uns. Leur réponse claque.

— Pas de défaite. Jamais.

— Il y a défaite et défaite comme il y a victoire et victoire. Où est la vôtre ?

— On ne nous a pas laissés la remporter. Même à présent, elle est possible.

— Avec l'Algérie française ?

Là, ils sont partagés. Les uns disent : «*Non, c'est cuit*». D'autres, plus rares, y croient encore et se font des illusions sur l'opinion musulmane des campagnes, sur ce qu'il y a au fond du désir de paix, sur les résultats du travail auquel sont soumis les esprits. Pour ceux-là, il faut reprendre la guerre, remettre le paquet, se battre pendant des années. «*Nous qui avons trente-cinq ans, nous sommes déjà usés, mais derrière nous les jeunes se montreront moins conciliants*».

Je leur fais remarquer qu'il en est de même chez les Algériens et que la génération qui pousse dans les bidonvilles et les H.L.M. et commence à jouer au fellagha dès l'âge de dix ans sera plus dure que celle qui se bat dans le maquis. Ces gosses, nés dans la guerre et au milieu des barbelés, on dirait qu'ils ne les ont pas vus. Comment peuvent-ils imaginer que leur masse ne se déversera pas dans la révolution armée dont elle accentuera le caractère extrémiste ? Comment supposent-ils aussi que de Gaulle pourrait revenir sur ses prises de position antérieures ?

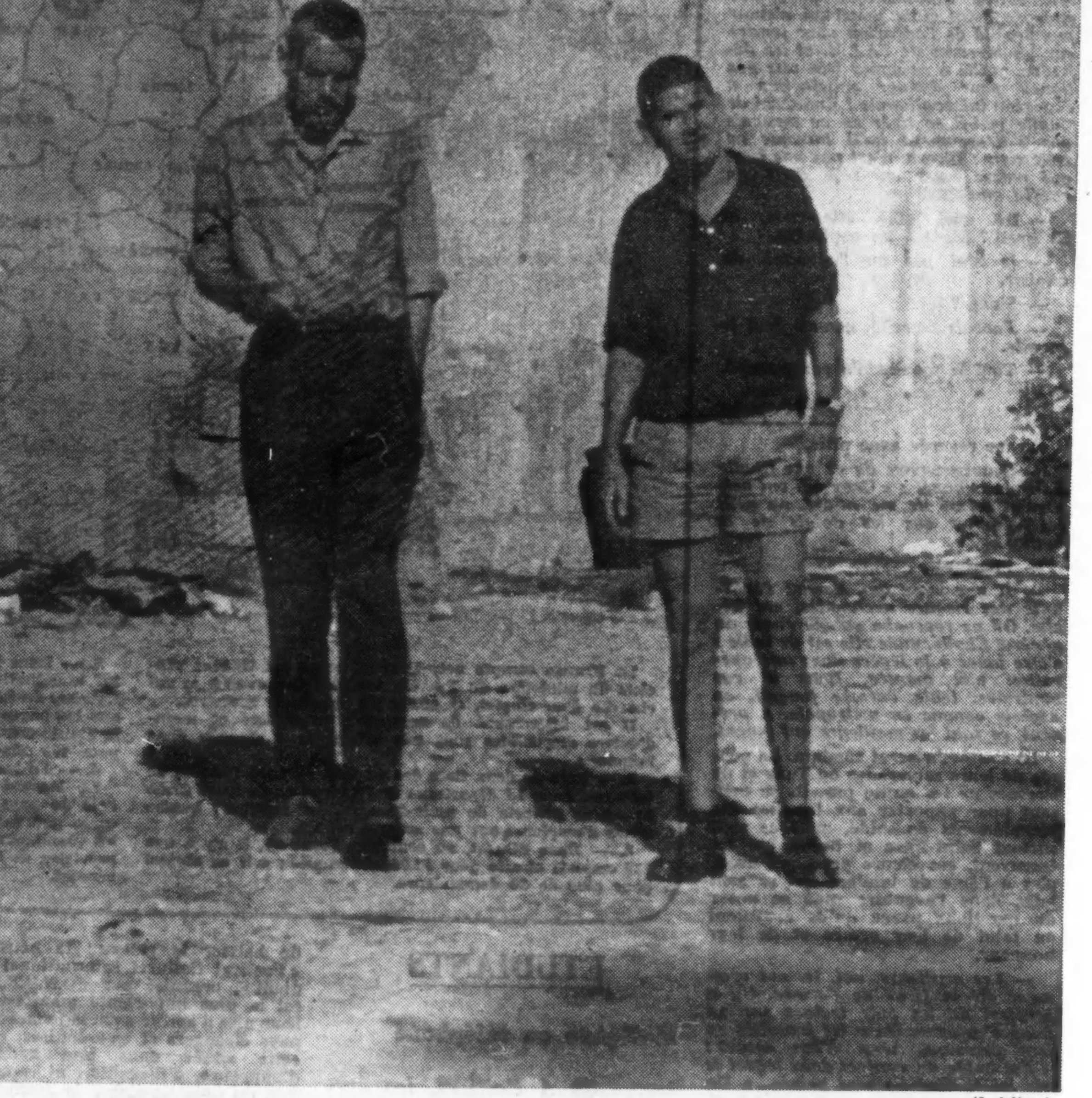
— Encore de Gaulle, hélas ! Alors, il faut rembarquer en colonnes par six et en ordre.

— Pas de solution intermédiaire ?

La question embarrasse tout le monde.

— Non. Le partage, c'est insoutenable. Tout accord avec le F.L.N. sera tôt ou tard une duperie et, de toute façon, l'O.A.S. s'y opposera.

Ils sont unanimes sur ce point. On m'affirme que Godard et Argoud auraient récemment milité, en métropole, auprès des officiers pour la constitution d'un Etat du type Israël. Déjà l'O.A.S. creuse un peu plus chaque jour le fossé qui sépare les deux communautés et recrute les harki que l'armée n'utilise plus. Si un soulèvement européen éclate en Algérie, elle demande aux officiers qui n'oseraient pas, par scrupules de conscience, se joindre aux insurgés de rester neutres et d'assurer la sécurité du territoire.



MM. Robin (à gauche) et Denoix de Saint-Marc (*) dans la cour de la prison de Tulle. (Ledeliou.)
Le silence a changé de nature.

En attendant

— Quoi faire en attendant une solution ?

— Nous n'avons pas le choix : protéger nos nationaux et tous ceux qui viendront se placer sous notre drapeau. C'est la seule perspective qu'il nous reste et Bizerte est là si vous →

(*) Tous deux ex-commandants d'active condamnés par le haut tribunal militaire pour leur participation au putsch d'Avril.

TRANSPORTEZ
VERTICALEMENT
VOTRE MACHINE
A COPIER
l'"ADJOINTE"
portable

Avec l'Adjointe vous avez votre copie en 4 secondes sans aucun liquide ni révélateur. L'Adjointe Portable peut être déplacée même verticalement dans sa petite mallette.
Conférences, réunions, l'Adjointe vous suit partout. C'est vraiment votre machine à copier.
Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.
MACHINES
Thermo-Fax
MINNESOTA DE FRANCE
135, bd Sérurier, PARIS-19 - BOL 71-19 - BOT 42-80
42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE
Centres régionaux à
Lille (Nord), 63, boulevard de la Liberté
Lyon (Rhône), 5, place des Cordeliers (2e)

avez encore des doutes sur les intentions de l'adversaire.

Nous voilà à Bizerte. Je leur fais remarquer que la presse de gauche n'a pas rejeté sur l'armée la responsabilité de cette lamentable affaire. Bien au contraire. On a apprécié la modération avec laquelle les armes ont été utilisées par des chefs maîtres de leurs nerfs et par des troupes dont la vocation n'est pas d'encaisser des coups sans les rendre. Sans quoi il ne resterait pas pierre sur pierre de Bizerte. Ils acquiescent, non sans ironie. J'ajoute que garder des barrages sans broncher devant des foules menaçantes rejette plus d'un siècle en arrière. Pendant la révolution de 1830, le capitaine Renaud, de « Servitude et Grandeur militaires », se contenta de marcher, la canne à la main, le long des rues à la tête de ses grenadiers sous la grêle des pierres et des coups de fusil qui partaient des balcons et des fenêtres.

— *Ça pouvait être évité, tout ça. Pourquoi placer l'armée dans une perpétuelle situation d'humiliée quand une action diplomatique peut être engagée ? Ou alors pourquoi n'avoir pas profité de l'occasion pour fondre sur les réserves de l'A.L.N. et les détruire, quitte à regagner très vite nos lignes pour donner satisfaction à l'opinion internationale ? Comment de Gaulle va-t-il se tirer de ce mauvais pas ? L'argument qu'il invoque ne vaut rien : Bizerte n'est pas une base qui puisse jouer un rôle dans un conflit moderne.*

— De quel côté étiez-vous, le 22 Avril ? dis-je à un capitaine.

— *Je n'ai pas eu l'occasion de choisir.*

— Sinon ?

— *J'aurais marché, comme tout le monde.*

— Tout le monde n'a pas marché.

A l'écoute

On me regarde avec pitié.

— *Souvenez-vous de ce que Challe a dit au tribunal : « Ceux qui ont nettement refusé de me suivre, on peut les compter sur les doigts de la main ».*

— Pourtant...

— *Il y a ceux qui, devant l'énormité des risques accumulés, ont hésité. On ne reproche qu'une chose au général Challe, mais elle est de taille : s'être lancé à la légère dans une opération mal montée. Dans le cas contraire, toute l'armée fonçait, en Algérie comme en métropole. A présent, ce sont les meilleurs qui paient.*

Ils s'assombrissent soudain. La pensée de leurs camarades de Tulle et de Fresnes ne les quitte pas. Ils se cotisent pour apporter aux familles des compléments de solde, mais ce sont surtout Saint-Marc et Robin qui les émeuvent, ces cœurs purs, ces aveugles à l'âme de lumière qui se sont jetés dans l'aventure sans se poser de questions parce qu'ils croyaient au salut de leur armée et de leur honneur.

— *Les meilleurs, oui. Ils ont vraiment été la fleur de l'armée. On a souffert de les voir traînés sur un banc d'infamie. On a été humiliés en leur personne.* L'un d'eux ajoute : *« J'ai honte du confort dans lequel je vis ici et dont ils sont privés... »* Un autre pense tout haut : *« Un jour peut-être... »*. Je ne crois pas me tromper en achevant ainsi la phrase : *« ... les juges qui les ont condamnés seront jugés à leur tour ».*

Dans ce cas faudra-t-il constituer, à titre permanent cette fois, de nouvelles commissions chargées de contrôler le loyalisme des officiers à l'égard de l'armée et non plus à l'égard du gouvernement ? On me rapporte qu'un colonel, dont le nom ressemble à celui de Godard, s'entend dire dans les contrôles d'identité auxquels il lui arrive d'être soumis : *« Soyez tranquille, mon colonel : on n'a rien vu ».* A Fresnes, quand un officier rejoint les internés, il subit d'abord de leur part un examen serré. S'il en sort blanchi, il est admis dans la communauté des camarades, sinon on lui tourne le dos et on l'isole. Si elle se tait en ce moment, c'est que, frappée de stupeur par l'épreuve qu'elle traverse, l'armée est à l'écoute des voix qui montent des prisons. On dirait qu'elle n'a d'autres chefs que ceux qui vivent derrière des barreaux ou dans la clandestinité.

JULES ROY.

ÉCONOMIE

Main-d'œuvre : un marché excentrique

La France compte actuellement, selon les chiffres officiels du ministère du Travail, 104.000 personnes à la recherche d'un emploi, et 40.000 emplois sans titulaires.

Il est intéressant de constater qu'emplois et main-d'œuvre disponibles sont très inégalement répartis dans l'espace :

1. — Près de deux tiers des emplois vacants (25.000) se trouvent dans 18 départements du Nord et de l'Est (zone 1) où la pénurie de main-d'œuvre est sensible : quatre offres d'emplois pour une seule demande.

2. — Dans l'Ouest, au contraire (zone 2), il n'y a que 450 emplois offerts pour 14.000 demandés ; soit un emploi pour plus de 30 demandeurs.

3. — Dans le Midi méditerranéen et le Sud-Ouest (zone 3), la situation est plus déséquilibrée encore : dans les Bouches-du-Rhône, le Var et les Alpes-Maritimes, il n'y a que 113 offres d'emplois pour 13.000 demandes ; la Gironde, la Haute-Garonne et l'Hérault totalisent 10.000 demandes pour 700 offres.

4. — Le reste du pays (zone 4) est équilibré.

Le Marché commun tend à concentrer l'activité dans l'est du pays et à négliger les régions excentriques. La carte que nous publions indique les problèmes auxquels les planificateurs devront assez rapidement faire face en prévision de l'avenir ; car la tendance s'accentuera certainement.

ÉTUDIANTS

Matignon au téléphone

● *A Poitiers, les étudiants français ont reçu les étudiants du monde entier. Qui le sait ? Personne. Voici pourquoi.*

DANS Poitiers, on ne passe plus ! La rue Gambetta est coupée, comme la rue Victor-Hugo. Devant la préfecture, un cortège tourne en hurlant. Pour changer, ce ne sont pas des paysans avec leurs tracteurs : ce sont des Vietnamiens avec leurs dragons. Un groupe d'Algériens en uniforme français, harki ou pas harki, regardent ces garçons jaunes qui brandissent leur pancarte « Vietnam », et que Poitiers applaudit à tout rompre : « La roue tourne, se disent-ils sans doute, attendons notre tour. » Et voici les Vietnamiennes, qui font des saluts aux fenêtres avec leurs grands éventails. Aux fenêtres des maisons seulement, car celles de la préfecture restent closes : « Matignon » l'a ordonné, par téléphone. Entre l'U.N.E.F. et le gouvernement, Michel Debré vient, encore une fois, de baisser le rideau : le neuvième « Festival Culturel International Etudiant », organisé par l'U.N.E.F., qui est la plus importante manifestation française d'amitié avec la jeunesse des pays étrangers et ex-colonisés, a lieu cette année dans une ambiance d'opprobre, d'illégalité : ni représentant du Commissaire à la Jeunesse et aux Sports, ni représentant du préfet, ni représentant de l'Université : Matignon a mis son veto, de même que Matignon a supprimé la subvention. La jeunesse française reçoit donc ses amis sans la permission de papa, et sans le sou. La situation est nette.

Nous voici dans l'amphithéâtre Descartes, à la Faculté des Lettres. Tout neuf, cet amphi, en brique et en bois, très beau. Et très mélangée, l'assistance : Bulgares, Bretons, Cambodgiens, Ecossais, Italiens, Danois, Vietnamiens, Espagnols, etc., plus les étudiants de la Faculté de Poitiers, dont pas mal de Noirs et d'Arabes. Dominique Wallon, président de l'U.N.E.F., est en retard : il s'est perdu dans les rues de Poitiers, comme tout le monde, on dirait que Poitiers est fait pour ça, impossible de ne pas s'y perdre, surtout si on a le plan, ça tourne à l'enchantement ! Dominique Wallon arrive quand même, un peu harassé, mais d'attaque : pour cette séance inaugurale, on a besoin de lui ! « Le fait que notre Festival se réalise cette année est exceptionnel, dit-il. Des difficultés ont été mises sur notre chemin par notre gouvernement. Mais le courage des organisations locales a pallié la défaillance des pouvoirs publics. Vous allez avoir à faire des sacrifices, vous n'aurez pas tout le confort. Vous avez déjà accepté de prendre à votre charge un certain nombre de dépenses. En vérité, notre gouvernement n'a pas le sens du ridicule : notre Festival est l'une des manifestations les plus concrètes de notre volonté de voir tous les étudiants du monde aboutir à la solidarité. C'est un travail constructif. Les étudiants de France vous remercient de les aider. »

Oralement

Une grande marée d'applaudissements. Bon, ça va : les étudiants du monde acceptent les sacrifices. Moi, sur le moment, j'étais un peu gêné d'entendre Wallon laver le linge sale de Matignon en dehors de la famille. Mais non, tout ce monde a l'air très au fait, il n'y a sans doute qu'une famille. Jacky Beillerot, président de l'Association Générale des Etudiants de Poitiers, se lève : « Maintenant, on descend dans la rue ! Et amusons-nous bien ! »

Pendant que les Cambodgiens cognent sur leurs tambours rue des Carmélites, je rejoins Dominique Wallon :

— La subvention, ils l'ont complètement supprimée ?

— Presque.

— Quand ?

— Au dernier moment, comme par hasard.

— Ils vous ont donné des raisons ?
— Oui, ils ont osé en donner : attitude de l'U.N.E.F. sur la guerre d'Algérie et sur la nécessité de coopérer avec les pays ex-colonisés.
— Ils vous ont dit ça par écrit ?
— Non, oralement.
— A l'Education Nationale, à la Jeunesse ?
— Non, non, c'est Matignon. C'est Debré qui continue...
— Ce qui est curieux, dit Beillerot, c'est que Debré, tout de même, certaines choses lui échappent : par exemple, nous avons reçu de l'argent des Affaires étrangères... Il n'a pas dû le savoir...
— Le préfet ne vous a pas aidés ?
— Au contraire, il est épatant. C'est Deugnier, il était à Alger au moment de janvier, il s'était pas mal défendu, il s'est retrouvé à Poitiers. Non, sans le préfet, on n'aurait rien pu faire, il a tout facilité, mais aujourd'hui il ne peut quand même pas désobéir à l'Intérieur.

Des sacs de couchage

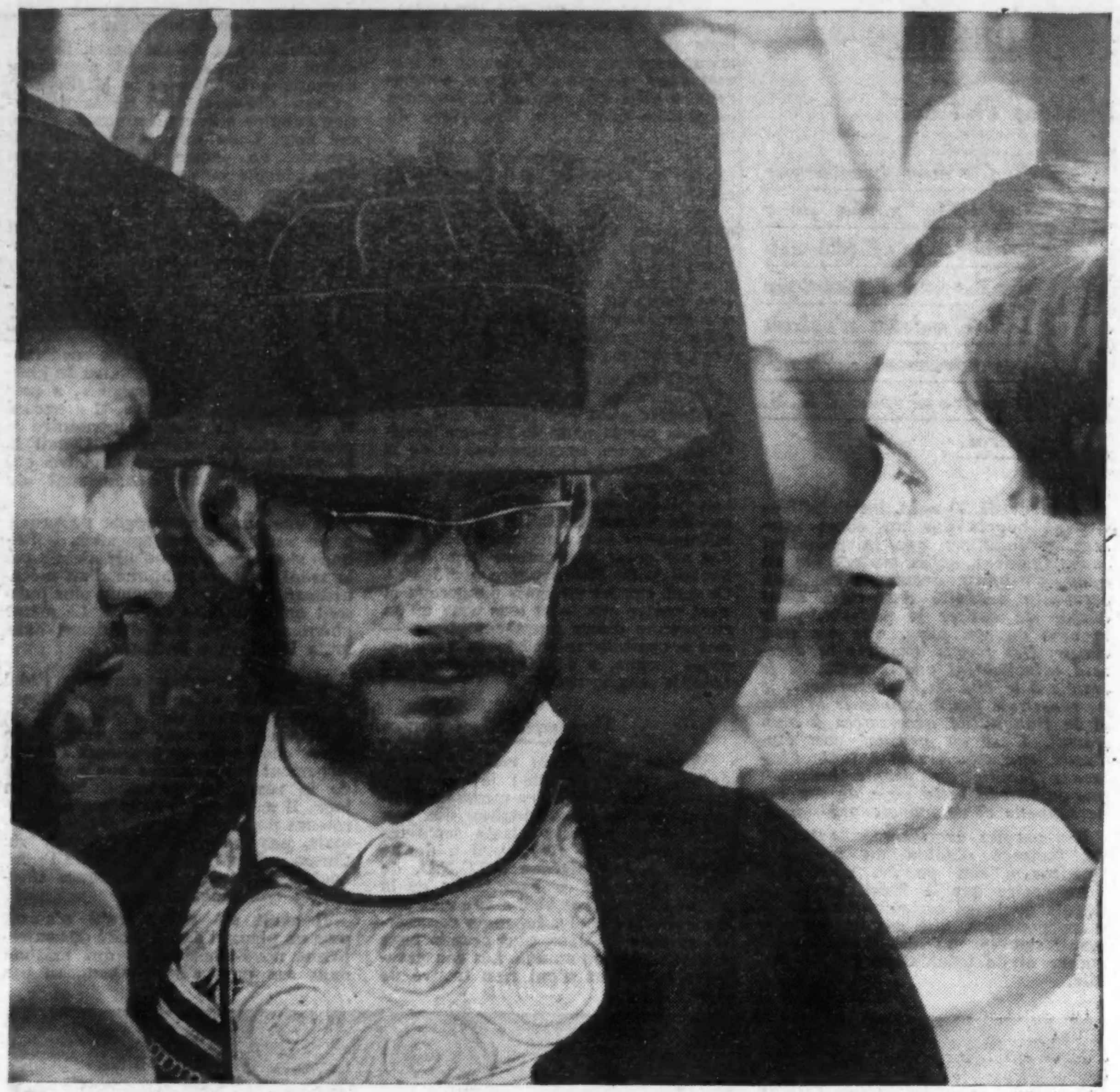
Le cortège s'arrête place de l'Hôtel-de-Ville. Les étudiants lyonnais chantent du Mozart. Je passe dans une cabine téléphonique, et demande le préfet.
— Non, il n'est pas là.
— Il est à Poitiers ?
— Non, il inaugure la foire de Neuville.
— Le jour du Festival ?
— Non, demain.
— Passez-moi le Directeur du Cabinet.
— Il n'est pas là non plus.
— Le jour du Festival ?
— Justement, il n'y a personne.
— Pourquoi ?
— Nous ne pouvons rien dire.
Bon, compris. Pour le Recteur, je vais aller sur place, j'aurai peut-être plus de chance. Le Rectorat, très bel hôtel particulier, grand jardin. Un bataillon de secrétaires.
— Monsieur le Recteur est là ?
— Pardon ?
— Le recteur, M. Blaizot ?
— Oh ! non, il est parti !
— De Poitiers ?
— Oui ? Coup de téléphone de Paris.
— Le jour du Festival ?
— Vous voyez bien.
— Qui remplace le Recteur ?
— M. Pée.
M. Pée me reçoit, après dix minutes d'attente. Le cortège doit avoir atteint au moins la rue Sainte-Catherine, ou la rue du 125e Régiment d'Infanterie...
— Non, je ne peux rien vous dire. Un coup de téléphone de Paris a rappelé M. le Recteur, c'est tout. Le Recteur a reçu hier l'un des dirigeants de l'A.G. des Etudiants, adressez-vous à lui, c'est M. Maillet.
Maillet, il doit être à la Maison des Etudiants, « l'hôtel Gilbert », pavillon privé style Arts Décos que s'était fait construire un négociant de cafés, et que la ville de Poitiers, qui aime bien sa jeunesse, a acheté pour le donner aux étudiants. Mais les neuf millions de crédits qui avaient été promis pour installer les locaux, n'ont pas été donnés. Résultat : la Maison des Etudiants accueille les étrangers du Festival dans des pièces vides. Ils ont fini de défiler, ils sont maintenant assis par terre, dehors dans le petit jardin. Pas tous : plusieurs font la chaîne dans l'escalier pour monter des sacs de couchage, leurs lits de fortune. Beillerot passe en courant.

Sans piano

— Qui vous a passé les sacs de couchage ?
— C'est Viot.
— Qui est-ce, Viot ?
— C'est l'Evêque ! Ça vous étonne ? On avait sept cents participants à loger, à coucher... Le lycée de quinze cents places nous proposait cent lits, maximum... Moi, j'avais dit au Recteur : si vous ne voulez rien faire, je m'adresse à l'Evêque... L'Evêque a tout fait, il n'a pas hésité une seconde à loger des citoyens de l'Est dans les dortoirs de l'Institution Catholique de jeunes filles...
Dans le bureau de Maillet, qui a casé sa machine à écrire sur l'évier de ce qui était autrefois l'office, brouhaha général.
— Tu es sûr que les Turcs ne sont pas arrivés à 18 heures 30 ?
— Ecoute, à 18 heures 30, Antoine était à la gare, pour prendre les perches des Cambodgiens, il aurait quand même vu les Turcs !
— Et les Tchécoslovaques ?
— Disparus dans la nature ! Ils sont partis, ça c'est sûr !
Maillet accroche par le revers un fort élégant jeune homme, chef du quatuor de jazz danois.
— Est-ce que vous pouvez jouer ce soir, en plein air, au Parc Blossac ?
— Oui, oui...
— Sans piano ?
— Ah ! non, moi je suis pianiste... Sans piano, non...
— Impossible d'avoir un piano pour ce soir... Vous ne pouvez vraiment pas jouer sans ?
— Non...
— Même pas cinq minutes ?...
— Cinq minutes ?
— Oui, ça nous dépannerait...
— Cinq minutes sans piano... Peut-être...
— Ah ! voilà les Italiens... Non, c'est les Espagnols...
— Ce soir, nous on ne peut pas, on est morts !... Trente-six heures de car depuis Madrid !... On n'en peut plus...
— Vous ne pourriez pas tenir dix minutes ? Vous danseriez ce que vous voudrez...
— Dites-moi, dis-je à Maillet, vous avez vu le Recteur ?
— Oui...
— Qu'est-ce qu'il a dit ?
— Il était embêté... Défense formelle de Debré d'assister au Festival... Le recteur m'a dit : « Moi, votre Festival, je ne vais pas lutter pour ça... Il n'est pas indispensable à la vie de la Faculté... Me bagarrer pour vos sursis, ça, tant que vous voudrez... Pour le Festival, tant pis, Matignon téléphone, j'obéis au téléphone... Débrouillez-vous... »

Une nuit d'avril

Une jeune fille entre en coup de vent :
— Fernand ! Une tuile ! Impossible de dédouaner la contrebasse des Italiens !
— Demande à Beillerot !
— Beillerot téléphone à la gare de l'Est, à Paris, pour les chapeaux des Bulgares...
— Les Cambodgiens, attention ! Demain matin neuf heures, départ pour Royan, en autocar !... Vous partirez en costume...
— En autocar ? Impossible ! Les costumes sont trop fragiles...
— Alors, vous les accrocherez...



(Cournot.)

Dominique Wallon (a droite), a Poitiers, avec des délégués bretons.
Le préfet était à la foire.

Je regarde Wallon, en bras de chemise, plaisanter avec « ses » étudiants de tous les pays du monde. Et je le revois en pensée, une certaine nuit d'avril, dans son P.C. de la rue Soufflot, tenant en éveil, au téléphone, ses étudiants de toute la France pour parer au coup de force, Wallon désarmé parce que les seules armes que les étudiants avaient à Paris étaient parties cinq jours plus tôt pour Toulouse... Aujourd'hui, malgré les ordres de Matignon, il est un peu plus détendu...

Comme à Quimper

J'extirpe le chef de la délégation vietnamienne de la chaîne des sacs de couchage, et l'emmène prendre une grenadine place de l'Hôtel-de-Ville.
— Pas de difficultés ?
— Avec le gouvernement français, aucune... Avec le nôtre, oui !... Nous sommes Vietnamiens du Nord, mais comme la France ne reconnaît que le Vietnam du Sud, nous dépendons officiellement de lui. Or, le Vietnam du Sud est incapable de former une troupe culturelle quelconque avec les étudiants qui sont à l'étranger... Comme il sait que nous sommes du Nord, il nous fait des tracasseries, il en fait à nos parents... Il serait grand temps que la France reconnaisse le Vietnam du Nord... Nous sommes indépendants, mais nous avons encore à faire... D'ici que nous ayons des livres d'études vietnamiens, il passera du temps... En attendant, ce sont des livres français que nous voulons, et pas d'autres !... Vous voyez, la troupe comprend vingt-huit personnes, nous sommes tous étudiants en France... Le garçon qui faisait le Diable, au défilé, apprend la construction et l'architecture à l'Ecole des Beaux-Arts...

Mais sa voix est couverte par le biniou. Les Bretons, en costume, se tenant par la main, font leur entrée dans le café, dansant une bourrée, envoyant des coups de pied dans les tables et chipant les verres des clients. Chahut terrible, mais les citoyens de Poitiers se laissent faire, et d'ailleurs les patrons, Bretons d'origine, applaudissent des deux mains. Le chef de la délégation vietnamienne me donne un coup de coude. Je regarde. Ah ! mais oui, je n'avais pas vu ! Dans ces costumes de Douarnenez, il n'y a pas un seul Breton ! Je reconnais le pianiste hollandais, le chef de la chorale d'Aberdeen avec sa barbe rousse, la première danseuse du ballet de Nimègue, et même un Indonésien que les patrons du café tiennent sûrement pour un pêcheur du Finistère spécialement brûlé de soleil. Le premier soir de Festival, les étudiants ont déjà échangé leurs costumes, et ceux-là dansent comme à Quimper, sans une faute. Il faut dire que les danses de Quimper, ça n'est pas sorcier.

— Les Bretons, nous dit la serveuse, moi je n'en peux plus ! C'est le seul folklore qui vient à Poitiers ! De janvier à décembre, on a du breton ! Mais il n'y a pas à dire : ceux-là, c'est autre chose : ils savent danser ! Il va être bien, leur Festival, si même les Bretons savent danser !

MICHEL COURNOT.

Vos enfants abordent une nouvelle année...

Pour vous aider à résoudre leurs problèmes d'adaptation scolaire (orthographe, écriture, raisonnement mathématique), de caractère, d'orientation professionnelle, etc., vous avez à votre disposition le

CENTRE DE TECHNIQUES PSYCHOLOGIQUES

23, rue du Cherche-Midi, PARIS (6e)
Tél. BAB. 06-41

BRÉSIL

Quadros et Fidel

● ***L'armée brésilienne serait-elle payée pour propager le « fidélisme » dans toute l'Amérique Latine qu'elle n'agirait pas autrement, écrit notre envoyé spécial K. S. Karol.***

LE vendredi 25 août, les Brésiliens ont appris par un court message radiodiffusé que le président Janio Quadros, qu'ils avaient élu au mois d'octobre dernier avec une écrasante majorité des voix, avait décidé de quitter le pouvoir, pour le bien de son pays. *« Je me sens écrasé. Des forces obscures se dressent actuellement contre moi... Si je restais à la tête du gouvernement, je ne réussirais pas à maintenir la paix et la tranquillité nécessaires à mon travail. C'est en pensant aux étudiants, aux ouvriers et à toute l'immense famille du peuple brésilien que je tourne cette page de ma vie personnelle et de ma vie publique ».*

Ces paroles dramatiques, extraites du message d'adieu du président Quadros à son peuple, pourraient faire croire que le Brésil traversait depuis quelques semaines une grave crise politique, que des grèves, des manifestations ou des menaces de guerre civile troublaient l'ordre public.

Mais il ne s'était produit rien de tel. Brasilia, la capitale administrative, et Rio de Janeiro, la principale ville du pays, étaient restées parfaitement calmes jusqu'à l'annonce de la démission du président. Ce n'est qu'à présent que l'épreuve de force entre son successeur constitutionnel, le vice-président Goulart, et l'armée du pays risque d'ouvrir une période de troubles.

La panique

Quelles sont donc ces « forces obscures » qui ont contraint Janio Quadros à quitter le pouvoir ? Pourquoi se sont-elles mobilisées contre lui ?

Je viens de passer deux mois en Amérique Latine. J'ai rencontré partout où je suis allé des amis brésiliens du président Quadros, et ils m'ont expliqué quelle bataille il menait dans son pays. Elle est comparable à celle que mènent les hommes de gauche dans toute l'Amérique du Sud.

Les « forces obscures » qui ont abattu le président du Brésil sont constituées par l'alliance de la communauté financière et industrielle américaine avec les milieux possédants locaux. Elles interviennent aujourd'hui sur la scène politique avec une vigueur accrue car elles agissent sous l'emprise de la peur : une peur aveuglante, irrationnelle et haineuse, qui n'est pas sans précédent dans l'histoire politique des privilégiés.

Au Brésil, au Mexique, au Venezuela et ailleurs, ce sentiment de panique combative n'est pas inspiré aux possédants par la peur de l'Union Soviétique, avec ses cosmonautes, ou de la Chine communiste, avec ses millions de militants ; en tout cas, pas directement. Elle résulte du défi lancé par une île minuscule, Cuba, où des révolutionnaires sans doctrine précise ont fini par créer la première République Socialiste de l'hémisphère occidental. Ce sont eux les ennemis dangereux et c'est contre eux — et tous ceux qu'on soupçonne d'être leurs complices — que le capitalisme américain, avec ses alliés locaux, a décidé de livrer une bataille sans merci.

Une première vague

Voyons un peu le calendrier des événements brésiliens : le président Quadros a échangé des messages amicaux avec M. Krouchtchev dès son arrivée au pouvoir ; trois semaines plus tard, le 24 février, il a donné l'ordre à son délégué à l'O.N.U. de voter en faveur de l'admission de la Chine communiste et il a annoncé son désir d'accroître les échanges commerciaux avec les deux plus grands pays communistes du monde. Les conservateurs brésiliens n'ont rien trouvé de scandaleux dans ces prises de position. Leurs alliés nord-américains n'étaient sans doute pas enchantés, mais eux non plus n'ont pas bronché.

Mais le 12 avril, lorsque M. Quadros, à la veille de l'invasion de Cuba, a envoyé un message de soutien au président de la République cubaine, M. Dorticos — une première vague de critiques s'est déclenchée dans la grande presse brésilienne.

M. Quadros ne s'est pas laissé intimider par cette campagne. Bien que le cardinal De Barros Camara, archevêque de Rio de Janeiro, ait appelé les Brésiliens à « s'unir pour sauver Cuba et le continent du communisme », le président a continué d'affirmer « qu'il s'opposerait à une quelconque intervention étrangère, directe ou indirecte, à Cuba, considérant comme intervention toute ingérence militaire, économique ou idéologique ».

Enfin, il y a quinze jours, le président Quadros a décerné la plus haute distinction brésilienne à M. Ernesto « Che » Guevara, chef de la délégation cubaine à la conférence de Punta del Este. Cette fois, la mesure était comble. La presse brésilienne, qui avait accepté sans réagir que la même décoration soit décernée à M. Mikhaïl Georgadzé, secrétaire du Præsidium du Soviet Suprême de l'U.R.S.S., et à l'astronaute Youri Gagarine, est tombée en transes.

Plus une ligne !

Le plus brillant polémiste conservateur, M. Lacerda, propriétaire du journal « Tribuna da imprensa », a pris la tête de cette offensive. Il a accusé M. Quadros de vouloir introduire le régime cubain au Brésil ! C'était là le prélude à l'épreuve décisive qui devait mener au dénouement du 25 août.

Si une simple campagne de presse a pu avoir des conséquences politiques si graves, c'est qu'elle n'était que la manifestation publique d'un mécanisme de pression beaucoup plus puissant qui agit dans l'ombre. Le même phénomène s'observe d'ailleurs dans toute l'Amérique Latine.

Jusqu'à décembre dernier, Fidel Castro était défendu par plusieurs grands journaux de la région. C'est ainsi qu'à Caracas, le propriétaire d'une chaîne de 23 journaux ouvrait largement ses colonnes aux partisans de la révolution cubaine. Mais, un jour, il a convoqué tous ses collaborateurs pour leur annoncer : « Désormais, pas une ligne en faveur de Castro dans mes journaux ! Au contraire, j'exige des critiques sévères et convaincantes ».

Il avait été averti qu'il n'aurait plus un placard de publicité des entreprises nord-américaines qui existent dans son pays s'il ne changeait pas sa ligne politique. L'importance des capitaux américains est telle que tout journal refusant de s'aligner est pratiquement condamné à la mort économique. Le même scénario s'est déroulé au Mexique et dans d'autres pays. On a abouti à ce paradoxe que sur tout le continent de l'Amérique du Sud, il n'y a pas un seul quotidien indépendant — je répète : pas un — pour défendre la révolution cubaine alors que, de l'avis même de milieux nord-américains, celle-ci est soutenue par la majorité de l'opinion publique.

Un front uni

Il y a mieux : si vous êtes allé à Cuba, même en tant que simple curieux, vous ne pouvez plus vous rendre aux Etats-Unis, ni faire des affaires avec les Américains du Nord. Or, il n'y a point d'affaires qui ne se traitent, directement ou indirectement, avec eux.

En plus, vous êtes photographié à votre retour de La Havane pour le fichier du F.B.I. américain et de la Sûreté locale.

Un front uni des possédants s'est ainsi forgé un peu partout en Amérique du Sud. Devant une telle coalition, un homme politique — même élu par une grande majorité populaire — se sent désarmé.

Certes, même M. Rockefeller ne peut pas venir chez le président de la République latino-américain et lui donner des ordres. Il ne peut pas non plus le corrompre facilement. Après tout, un président n'est pas un directeur de journal. Mais M. Rockefeller peut expliquer que la Compagnie pétrolière « Créole », par exemple, n'est plus intéressée au développement de la production dans telle ou telle région. D'autres industriels américains peuvent ajouter que, n'ayant plus confiance dans la stabilité politique du pays, ils préfèrent investir ailleurs.

Ainsi, une fuite de capitaux, une stagnation, sinon une crise économique, sont déclenchées. Que doit faire alors un président qui ne veut pas de révolution et qui doit pourtant sortir son pays du marasme ? Il doit — selon la formule courante à Caracas — « regagner la confiance de la communauté d'affaires », c'est-à-dire limoger les fonctionnaires « suspects » et donner des gages d'orthodoxie sous forme de déclarations anticastristes quotidiennes.

Le président Quadros n'est pas Romulo Betancourt du Venezuela et il n'a pas voulu accepter un tel jeu. Il a tenu la dragée haute à ses détracteurs, publics et clandestins, puis il a préféré partir. Mais pourquoi — demanderont les Européens — n'a-t-il pas fait appel à ce peuple qui l'a élu il y a dix mois avec une si confortable majorité ? On serait tenté de répondre tout simplement que M. Quadros est un homme politique catholique et non un révolutionnaire, mais le portrait que m'ont fait de lui ses amis m'a convaincu qu'il s'agit d'un phénomène plus complexe.

Le balai

M. Quadros a fait une carrière politique fulgurante. En l'espace de dix ans, il a franchi les étapes du pouvoir, depuis le poste de conseiller municipal de São Paulo, jusqu'à la plus haute magistrature de son pays. Il l'a fait pratiquement en dehors de tout parti et il s'est acquis son immense popularité en tant que gouverneur efficace et honnête de l'Etat de São Paulo. Son symbole électoral, au cours de la bataille pour la présidence, a été le balai. Sa grande promesse : faire balayer la corruption et l'inefficacité du régime précédent.

Mais M. Quadros n'a cessé de répéter qu'un pays comme le Brésil doit, non seulement rétablir le respect des lois et l'honnêteté à l'intérieur, mais aussi retrouver sa dignité et son indépendance dans sa politique étrangère. M. Quadros est allé à La Havane et il n'a pas caché son admiration pour Fidel Castro et pour la Révolution cubaine. Selon lui, Cuba est le premier pays de l'Amérique Latine qui se soit libéré totalement de l'emprise économique et politique étrangère. Il n'a jamais fait mystère de cette conviction.

Ni au Brésil pourtant, ni aux Etats-Unis, on ne prenait très au sérieux le « fidélisme » du président brésilien. M. Quadros est en effet un catholique pratiquant, lié par une longue amitié avec beaucoup de représentants de la grande bourgeoisie brésilienne. En tant que gouverneur de São Paolo, il a pratiqué une politique très favorable aux investissements privés. Sur le plan intérieur, il apparaissait plutôt comme un conservateur et ses prises de position en faveur de Castro étaient interprétées comme un moyen habile de gagner des voix à gauche.

Des groupes étrangers

D'autre part, le parti communiste brésilien a résolument combattu M. Quadros. Il a préféré soutenir la candidature de son adversaire, le maréchal Henrique Teixeira Lott, anti-communiste et anticastriste féroce, mais qui se réclamait de l'héritage de Getulio Vargas. L'ancien président Vargas, qui a dominé pendant vingt-cinq ans la vie politique brésilienne, a eu de nombreux démêlés avec le

(Keystone.)

M. JOAO GOULART, SUCCESSEUR LÉGAL DE M. QUADROS, AVEC MAO TSÉ-TOUNG.
Le message posthume de Getulio Vargas.

LE PRÉSIDENT JANIO QUADROS (A GAUCHE), A LA HAVANE, AVEC FIDEL CASTRO. (A.P.)
« Même si les Cubains avaient pris Donald Duck pour emblème ! »

capitalisme nord-américain, en particulier lorsqu'il a voulu créer la « Petrobras », compagnie nationale du pétrole brésilien. Victime d'une campagne de presse menée par M. Lacerda (celui-là même qui vient de se déchaîner contre M. Quadros) et menacé par une révolte des militaires, Getulio Vargas s'est suicidé le 24 août 1954. Dans un message posthume à la nation, il dénonçait *« la domination et l'exploitation du Brésil par des groupes économiques et financiers étrangers ».*

Bien que les successeurs de M. Vargas ne se montrent pas particulièrement combatifs à l'égard du capitalisme étranger ou national, le parti communiste continue de voir en eux des adversaires potentiels des Etats-Unis et les a préférés à l'homme qui a commencé sa campagne électorale par une visite à La Havane !

Un deuxième de Gaulle

Cette opposition communiste, autant que la foi catholique de M. Quadros, a donc « rassuré » le Département d'Etat américain et la coalition des milieux d'affaires américano-brésiliens. J'étais à Washington le 13 avril dernier, jour du fameux message de Quadros au président Dorticos, et j'ai entendu un haut fonctionnaire de la Maison Blanche s'exclamer : « Comme si un de Gaulle ne nous suffisait pas ! Nous en avons maintenant un deuxième dans l'hémisphère occidental ». Pour lui, cependant, comme pour l'administration de M. Kennedy dans son ensemble, M. Quadros restait un partenaire précieux bien que difficile, et avec lequel on pouvait composer.

Quand j'ai raconté cet incident à mes amis brésiliens de La Havane, ils ont reconnu qu'il y avait une part de vérité dans la comparaison. Le Brésil ressemble un peu à la France de 1944 et Quadros au de Gaulle de cette époque. Lui aussi se trouve à la tête d'un pays endetté et hypothéqué — non pas par la guerre, il est vrai, mais par une exploitation étrangère et une mauvaise administration. Lui aussi veut rétablir son prestige et son audience internationale. Lui aussi, enfin, est prêt à procéder à un certain nombre de réformes, réclamées traditionnellement par la gauche, tout comme de Gaulle a procédé à des nationalisations.

Mais la comparaison s'arrête là. Quadros, pour pouvoir se tourner vers l'extérieur, devait d'abord devenir le maître de sa propre maison. Pour un pays partiellement sous-développé comme le Brésil, ce n'était pas une tâche facile. Et c'était précisément pour les succès qu'il avait remportés dans ce domaine que M. Quadros admirait Fidel Castro.

« Le président Quadros — m'a dit à La Havane son ami le député Wilmer Orlando Dias — *ne croit pas que Cuba soit communiste et que ce soit la présence de faucilles et de marteaux dans les rues de La Havane qui irrite les Américains. Même si les Cubains avaient pris Donald Duck pour emblème, le capitalisme américain se serait dressé contre eux. Leur crime n'a rien à voir avec le décor. Il est simplement d'avoir mis fin à la domination économique et politique des corporations américaines à Cuba. Permettre l'écrasement de la révolution cubaine, ce serait donc accepter un grave échec dans la lutte de l'Amérique-Latine pour son indépendance. Nous sommes, à des degrés différents, dans la même cage et même si nous envisageons d'autres méthodes que celles de Castro pour nous en sortir, notre but est le même : retrouver notre indépendance économique et politique à l'égard des Etats-Unis ».*

La peur de l'Armée

Walter Lippmann, qui a visité le Brésil à la veille de l'accession au pouvoir du président Quadros et qui a rencontré les mêmes personnes que moi, a écrit au mois de décembre dernier : *« Il ne serait pas surprenant que le nouveau gouvernement s'écarte résolument et spectaculairement de la politique étrangère des Etats-Unis... Mais il n'y aura aucune raison de devenir hystérique. »*

M. Kennedy était donc averti de la nouvelle orientation de la politique brésilienne et il avait fini par se résigner à ce que les Américains appelaient le « neutralisme » du nouveau président. M. Stevenson a su établir, au mois de juin dernier, un dialogue amical et fructueux avec le chef brésilien et il a essayé d'expliquer à la télévision américaine que le non-conformisme de M. Quadros, qui correspondait parfaitement à l'état d'esprit de l'opinion latino-américaine, n'en faisait pas pour autant un communiste.

Mais de tels arguments ne pouvaient convaincre la communauté financière et économique des Etats-Unis en Amérique Latine. Pour elle, tout homme qui n'est pas à 100 % pour le maintien du statu quo est automatiquement communiste ou apparenté. J'ai entendu l'un des Américains les plus riches du Venezuela m'expliquer que le président Betancourt est un cryptocommuniste et que, s'il n'avait pas peur de l'armée, il serait aussi dangereux que Fidel Castro.

L'homme à abattre

Si le très anticastriste président du Venezuela a su inspirer de tels sentiments aux investisseurs américains — même en faisant leur politique — on voit quelle haine et quelle panique a suscitées Quadros au Brésil. Et puis, il était intolérable que le chef du plus grand pays latino-américain décide de rompre le blocus économique de Cuba en y envoyant une délégation commerciale.

Il devenait ainsi l'homme à abattre et M. Lacerda n'a sans doute pas hésité à renouer ses liaisons avec la partie réactionnaire de l'armée brésilienne pour mener à bien cette bataille.

Tous les pays latino-américains entretiennent des armées aussi coûteuses qu'inutiles. Le Brésil, qui a une dette de 3 milliards de dollars envers l'étranger, dépensait 46 % de son budget pour la défense nationale. Son armée a 3.500 généraux et 7 maréchaux à sa tête. Elle est évidemment anticastriste puisque la première chose que Fidel a faite, en arrivant au pouvoir, a été de se débarrasser du corps militaire, bastion de la réaction à Cuba. M. Quadros, pour sa part — par mesure d'économie plus que pour des raisons de principe — a réduit les dépenses militaires et annoncé qu'il n'y aura plus de nouveaux maréchaux au Brésil.

On comprend donc que la caste militaire, de toute façon liée avec les grands intérêts économiques, ait répondu avec enthousiasme à l'appel « anticommuniste » de M. Lacerda.

Pour déjouer le complot de ces « forces obscures », un simple appel au peuple n'aurait sans doute pas suffi. Au Brésil, comme dans presque tous les pays d'Amérique Latine, le désir de changer l'ordre existant ne s'appuie sur aucune organisation structurée et capable de répondre efficacement à un appel politique. Les syndicats sont faibles, les partis mal organisés. Demander le soutien direct du peuple, dans ces conditions, c'est déclencher une vague de violences passionnelles. Le président Quadros n'a pas voulu prendre une telle responsabilité.

On le comprend d'autant mieux qu'il a de grandes chances de revenir bientôt au pouvoir, et dans les meilleures conditions. Car s'il est vrai que l'armée est aujourd'hui la seule force politique bien organisée et capable de s'emparer du pouvoir, il est non moins vrai qu'elle est complètement coupée des masses. Il faut être très naïf pour croire qu'elle pourrait « assurer l'ordre » comme à la belle époque des dictatures latino-américaines. La peur est une mauvaise conseillère. La croisade anticastriste des milieux d'affaires mène donc à des conséquences exactement opposées à celles qu'ils recherchent.

Quand la presse, aux Etats-Unis, vocifère contre Castro, elle est écoutée et suivie par son opinion publique. L'Américain du Nord est persuadé qu'il lit dans son journal une information libre et honnête. En Amérique Latine, mêmes les enfants savent que la presse est aux ordres des puissances financières et qu'il faut prendre le contrepied de ce qu'elle écrit.

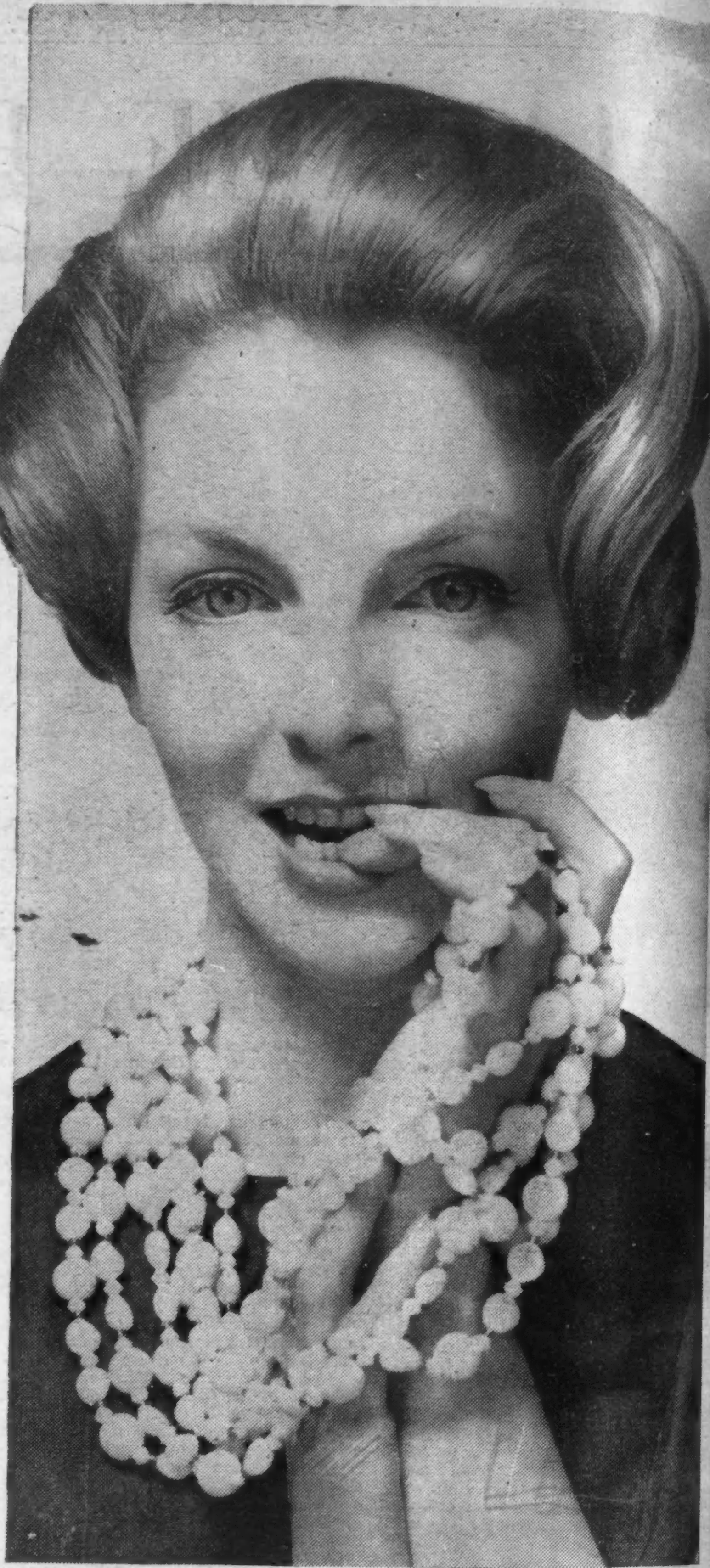
La campagne anticastriste ne fait que renforcer la popularité de la révolution cubaine. Comme, d'autre part, des réformistes comme M. Quadros sont empêchés de rendre la dignité et l'indépendance à leur pays dans le cadre de l'ordre existant, les Latino-Américains prennent de plus en plus conscience de la nécessité d'abolir le système tout entier.

Un autre exemple

C'est ainsi que Fidel Castro devrait à mon avis envoyer un télégramme de remerciements à M. Lacerda et autres représentants des « forces obscures » brésiliennes. Ce sont eux et leurs pareils qui exportent sa révolution vers l'Amérique Latine. Ce sont eux, avec leur propagande et leurs complots militaires, qui finissent par convaincre les Latino-Américains que s'ils veulent sortir de la cage où les corporations nord-américaines les ont enfermés, ils n'ont qu'un moyen à leur disposition : faire non pas comme Quadros mais comme Fidel Castro et ses révolutionnaires.

K.S. KAROL.

LA CITÉ DES JOYAUX



(Publicité EPRI - Dept WOLBER.) (Coiffure Henry Prévost.)

LE COLLIER EN PERLES DE BOHEME.
Comme dans un conte des mille et une nuits.

LE 29 août n'est pas, cette année, un jour comme les autres. Il a été fixé en effet, comme « Release date ». A partir d'aujourd'hui, les journalistes peuvent donc annoncer officiellement une naissance importante : celle de la prochaine mode d'hiver.

Les photographies des collections, soigneusement conservées dans les tiroirs depuis le début du mois, paraissent enfin à la « une » de tous les magazines. Les portes des grands couturiers s'ouvrent plus larges pour présenter au monde entier les dernières créations parisiennes.

Dans chaque défilé, une tendance s'affirme, un détail s'impose. Ici, les tailles se resserrent, là les bustes s'allongent.

Pourtant il existe, entre ces collections si variées, *un dénominateur commun*, un point sur lequel Lanvin-Castillo ne diffère pas de Guy Laroche ni Maggy Rouff de Nina Ricci.

Chez les uns et les autres, *presque tout ce qui brille vient de Bohême.*

En effet, les perles et pierreries utilisées en haute couture pour broder les modèles du soir, ont une origine commune. Elles ont été fabriquées à Jablonec (Tchécoslovaquie) là où sont créés la presque totalité des bijoux dits « de fantaisie » vendus dans le monde.

Spécialités locales

Pour l'hiver 61-62, la Bohême présente, en même temps que les pierres et perles de couture, une importante collection de bijoux où figurent :

● DES CRÉATIONS TRADITIONNELLES :

— *en perles de Bohême, imitation orient*, le collier classique qui n'est jamais démodé, jamais déplacé et qui se portera cet hiver à trois ou cinq rangs.

— *en perles de craie* (qui sont des perles moulées) : les colliers blancs très mats. Ils conviennent à tous les tissus et à tous les teints (voir photo).

● DES NOUVEAUTÉS :

— *en perles de rocaille* (perle dite « de poupée ») : de véritables « collerettes » qui remplacent les colliers torsadés.

— *en pierres taillées* : des colliers articulés, des clips, dont les formes ont des tendances abstraites ; des bracelets, véritables rubans de pierres, finement articulés.

— *en perles de soie* : le collier « dernier cri ». Il emprunte sa matière première à la France : la soie lyonnaise est devenue perles en passant par Jablonec.

C'EST UN JEU

EN ETES-VOUS SUR ?

1 La perle de craie est :

a) une perle de lampe ?
b) une perle moulée ?
c) une perle cultivée ?

2 La perle de rocaille est :

a) une perle genre « précieux » ?
b) une perle ciselée ?
c) une perle dite « de poupée » ?

3 La perle de soie est :

a) une perle à base de soie ?
b) une perle très lisse d'aspect ?
c) une perle orientale ?

Vous n'êtes pas sûr de vous ?

Alors votre « culture perlière » n'est pas tout à fait au point, vous devez lire cet article attentivement, il vous instruira.

Si on doit à la Bohême les bijoux très parisiens présentés aujourd'hui dans notre capitale, on lui doit aussi d'autres « spécialités locales ». Elle est à l'origine par exemple, des *souvenirs de Grèce*, ou des bracelets sacrés vendus en Inde aux touristes et aux croyants : jetés dans le Gange, ils assureront le bonheur de leur (ex) propriétaire. L'Amérique fait appel à Jablonec pour donner un corps — en verre de Bohême — aux animaux de Walt Disney, et l'Afrique Noire, pour approvisionner ses autochtones en bijoux-fétiches traditionnels. Bijoux dont la forme et la couleur doivent rester scrupuleusement identiques, sous peine de voir leur signification et leur pouvoir magique se transformer ou... disparaître.

Dans la tradition

La célébrité des bijoux de Bohême s'étend non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps. En 1500, les artisans de Jablonec fabriquaient les parures portées par les guerriers d'Europe centrale ; sertissaient de pierreries les boucles de leurs ceinturons ou ciselaient les anneaux destinés aux (vraies) queues de cheval !

Dès cette époque, l'activité de la région était orientée vers l'exportation. En 1737, la première Association de Tailleurs de Pierres se formait dans la Cité. Son but était d'organiser la vente à l'étranger. Cette Association existe toujours et, si les « Public-Relations » ont remplacé les colporteurs, le principe de vente reste le même : la Bohême travaille dans la tradition parce qu'elle répond à un besoin mondial traditionnel. Sa force a été de savoir s'adapter sans cesse aux goûts et aux besoins de chaque pays.

Aujourd'hui, Jablonec a deux activités essentielles : *créer* des bijoux, des pierres et des perles et les *distribuer* dans le monde entier en employant les moyens les plus modernes de fabrication et de vente.

L'imagination créatrice

Imaginez, perchée dans les montagnes de Bohême, une « ville-usine » où 35.000 personnes (comme chez Renault) se consacrent à la même tâche. Une région entière, peuplée d'artisans parfaitement adaptés au rythme industriel (ils fabriquent, entre autres, 40.000 parures par jour), mais doués, comme leurs ancêtres, d'une puissante imagination créatrice.

Ils inventent sans cesse des formes, des couleurs et des harmonies nouvelles.

L'équipe officielle de création comprend des dessinateurs, des modélistes et aussi des artisans. Quelquefois, l'idée arrive de l'extérieur (le plus souvent de Paris), elle est exposée par un conseiller en goût. Immédiatement, l'artisan l'interprète et l'idée se fait objet. Des milliers d'idées constituent une collection.

Quand les modèles sont réalisés, la parole revient aux délégués, aux représentants et aux acheteurs de chaque pays (1). Ce sont eux qui, chaque année, mettent en route la fabrication. A l'automne, ils arrivent à Jablonec pour se faire présenter la collection de l'année suivante.

La ville devient alors un vaste centre international, plus international que toutes les grandes organisations célèbres.

La Maison des Exportations (qui s'appelle Jablonex et couvre, à elle seule, 50.000 m2) est prête à accueillir les acheteurs étrangers. Ses buildings immenses ont centralisé tous les bijoux fabriqués dans la région. Chaque nation y possède son « propre terrain » : les bureaux d'étude et de vente où les acheteurs sont reçus. Là, il leur faut deux à trois jours (à raison de 10 heures de présence par jour) pour voir défiler leurs collections respectives.

Dans cette étrange « Société des Nations », M. Angleterre discute avec *son* vendeur tandis que, de l'autre côté de la cloison — insonorisée — M. France ou M. Amérique met au point sa propre collection. Pourtant, dans ce choix international, certaines affinités ont force de loi : l'Italie, la Belgique, la Suisse et la France ont des goûts communs en matière de bijoux. L'Angleterre, elle, fait nettement bande à part en Europe et se rapproche, sur le plan esthétique, des pays d'outre-Atlantique tels que le Canada.

(1) En France : « Service d'Information Jablonex » pour les importateurs : 125, rue du Ranelagh, Paris-16ᵉ.

Une règle d'or

Mais il existe une règle d'or valable pour les délégués de tous les pays : se renseigner sur « *ce que Paris a choisi* » et demander, avant toute chose, « *que portera B.B. ?* » (sic).

Souvent, un acheteur désire voir un modèle de la collection légèrement modifié. Il reste sur place 48 heures de plus et le nouveau bijou, immédiatement réalisé, lui est présenté.

Il pourra donc passer sa commande en connaissance de cause. Ce qui n'est pas négligeable : Jablonex ne traite en effet « que de grosses affaires » et le plus petit achat porte sur cent douzaines de parures.

112 nations

Comme dans un conte des Mille et Une Nuits, des wagons entiers de pierreries quittent chaque jour la Bohême : ils sont dirigés sur 112 nations et donnent du travail au Bureau de Change de Jablonec. Toutes les monnaies du monde y affluent et la petite banque montagnarde devient une étrange bourse internationale.

En France, 15 millions de colliers fabriqués en Bohême ont été vendus au cours des cinq dernières années. Il est donc vraisemblable que chaque femme ayant entre 15 et 65 ans en a porté un... Une manière aimable d'équilibrer les échanges internationaux.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par « Les Bijoux de Bohême », avec la collaboration du délégué général de Jablonex en France.

MADAME EXPRESS

COLLECTIONS:

quoi de neuf sous le manteau ?

(pages II, III, IV, V, VI)

(Dambier)

COLLECTIONS

La sagesse se vend bien mieux

« *La mode, c'est ce qui se démode.* » Il y a deux ou trois ans, cette définition de Cocteau était parfaitement exacte. Chaque saison, les confectionneurs américains ou les grands magasins français, gros mangeurs d'idées, dévoraient une silhouette, lui laissant à peine le temps d'éclore, en dégoûtant les femmes avant qu'elles l'aient réellement assimilée. Les robes baby-doll, la taille haute, les tuniques, etc., vécurent ainsi trois mois de triomphe pour tomber ensuite dans l'oubli total.

Une garantie

Mais les acheteurs étrangers s'aperçurent qu'ils tuaient de leur propre main la poule aux œufs d'or. La mode trop év.dente faisait peur aux femmes. Plus sensées qu'on ne veut bien le dire, elles hésitaient à payer un prix élevé pour une fantaisie démodée trois mois plus tard. Seuls les articles très bon marché se vendent bien dans les lignes un peu excentriques ; dans les belles qualités de tissus et de fabrications, la sagesse se vend mieux.

Le classicisme présente une garantie de durée. Au moment d'acheter un vêtement de 300 ou 400 NF, toutes les femmes se posent la même question : « *Est-ce qu'il sera encore mettable l'hiver prochain et l'hiver d'après ?* »

La directrice d'un grand magasin américain déclarait la semaine dernière à propos des collections : « *De temps en temps, Paris a besoin d'apporter une révolution dans la mode, mais, cette saison, cela n'a pas paru nécessaire. Nous nous contentons d'emporter de jolies choses.* »

Saison calme

Saison calme, l'hiver 61-62 ne sera cependant pas une morte-saison. Un nouveau style de manteau est né, et l'on peut, sans arrière-pensée, se laisser influencer : c'est le début d'une tendance qui durera sans doute plusieurs années. En regardant les cinq manteaux que nous vous présentons ci-contre et la redingote de la page I (modèle de Dior), vous découvrirez que, différents dans l'inspiration, ils ont deux points communs : l'étroitesse des épaules et la présence (parfois à peine .ffleurée) de la taille. C'est le style anti-sac, moins commode, mais plus féminin que les bonnes housses confortables de ces dernières années. La confection avait déjà prévu cette évolution, et on trouvera assez facilement des modèles de ce genre dans les magasins.

Et les robes ?

Sous le manteau, peu ou pas de mode, tout juste quelques détails amusants qui séduiront les femmes avides d'idées nouvelles. Pages IV, V, nous vous présentons les cinq points placés cette année sur l'i du mot détail : la bottine, l'écharpe, l'anneau de fourrure, la cagoule et la jupe tricheuse.

Et les robes ? Il n'y a pas d'hiver sans robes noires, elles sont nombreuses cette année, mais n'obéissent pas à des règles précises. Toutes les petites robes des saisons précédentes pourront sortir sans complexes, mais on reconnaîtra celles de 1962 à leurs longues manches fines, à leurs corselets hauts, à leurs jupes mouvantes ou à leurs larges décolletés (voir p. VI).

Plus élégant

« *Voilà,* penserez-vous, *une saison bien limitée...* » Non, justement, elle permet à chacune de jouer avec son goût et avec sa silhouette. C'est beaucoup moins facile que de suivre aveuglément quelques édits impérieux, mais le résultat est souvent, pour celles qui s'en donnent la peine, plus élégant, beaucoup plus élégant.

C. C.

LES MANTEAUX :

1 *Le petit pardessus noir*

En drap, il suit de très près la ligne du corps et ne s'évase pas dans le bas. Les manches montées respectent la carrure sans l'élargir. Les longues pinces et le boutonnage de haut en bas accentuent l'impression de minceur. A noter : le bonnet de « Davy Crockett » en fourrure dont la queue s'enroule autour du cou, on le retrouve ailleurs en renard gris ou noir. (Guy Laroche)

UNE NOUVELLE ALLURE

(Dambier.)

2 ***Jeune et rouge***

Version « junior », ce modèle de shetland rouge souligne légèrement le buste par un jeu de pinces nervurées, mais garde de l'ampleur dans le bas. Le petit col décolleté, les gros boutons de corrozo le font ressembler à un manteau de petite fille. A noter : la bande de fourrure très étroite glissée, comme un foulard, à l'intérieur de l'encolure. (Maggy Rouff)

3 ***Vaste et verte***

Version « grande femme », cette redingote de lainage vert s'évase en deux godets géants sous la taille très indiquée devant. Le dos, au contraire, reste ample et simule à partir des épaules un effet de cape. A noter : les manches kimono étroites aux épaules mais larges aux poignets, les poches en biais suivant les pinces, les boutons géants. (Nina Ricci)

4 ***Cintrée et mordorée***

Version « soir », cette redingote de broché façonné marque la taille à sa place. La sobriété de la forme, sans poches et sans boutonnage, met en valeur la richesse et le relief du tissu. A noter : l'emploi de tissus précieux pour les manteaux, le col et le bonnet de fourrure qui entourent le visage (comme pour le n° 1) et adoucissent les traits. (Pierre Cardin)

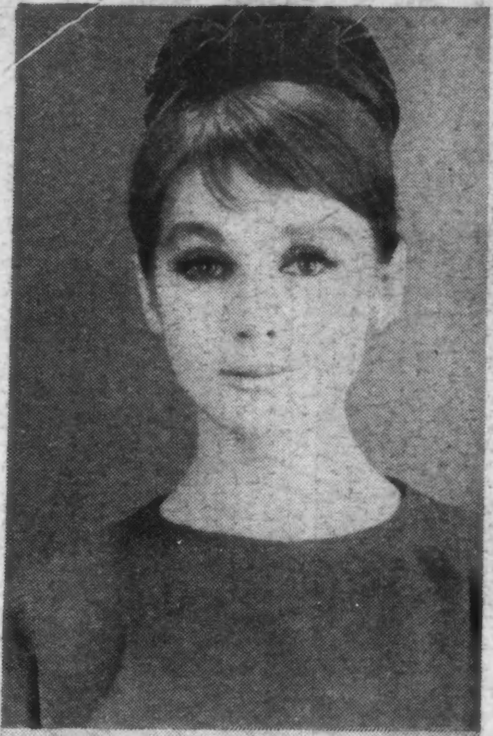
5 ***Droit et pied-de-poule***

Version « sophistiquée », ce pardessus en natté à gros dessins pied-de-poule marine et violet adopte la ligne tubulaire et reste aussi étroit aux épaules qu'à l'ourlet. Le boutonnage asymétrique accentue encore la minceur du buste. A noter : les cols debout remplacent souvent les cols classiques, les trois boutons de bois en forme d'olives géantes. (Pierre Cardin)

LA REVUE DES

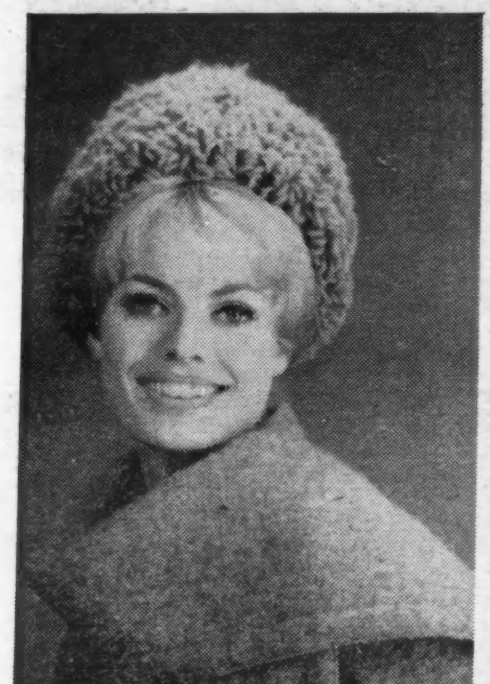
Le bottillon

Plus léger que la botte, plus chaud que l'escarpin, plus amusant que seyant. (Dior)



L'anneau de fourrure

Pour adoucir et réchauffer les encolures ras-du-cou, les couturiers proposent un anneau de fourrure amovible. Ici, en vison gris sur un tailleur de lainage turquoise. Après les essais de renard et de singe de l'hiver dernier, les poils ras reviennent à la mode (agneau, mongolie, castor, vison) Ricci a même rasé le vison ! (Cardin)



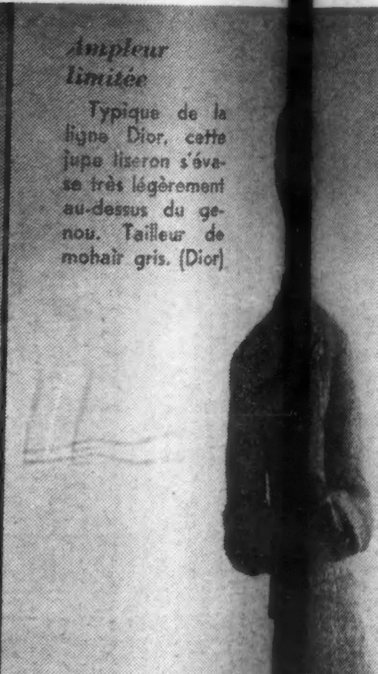
L'écharpe géante

En même tissu que le tailleur ou le manteau qu'elle accompagne, elle s'enroule, se noue ou se boutonne. Ici, elle s'assortit à une veste 7/8 galbée de lainage réversible beige et gris. (Nina Ricci)

Vestes classiques...

Ampleur fendue

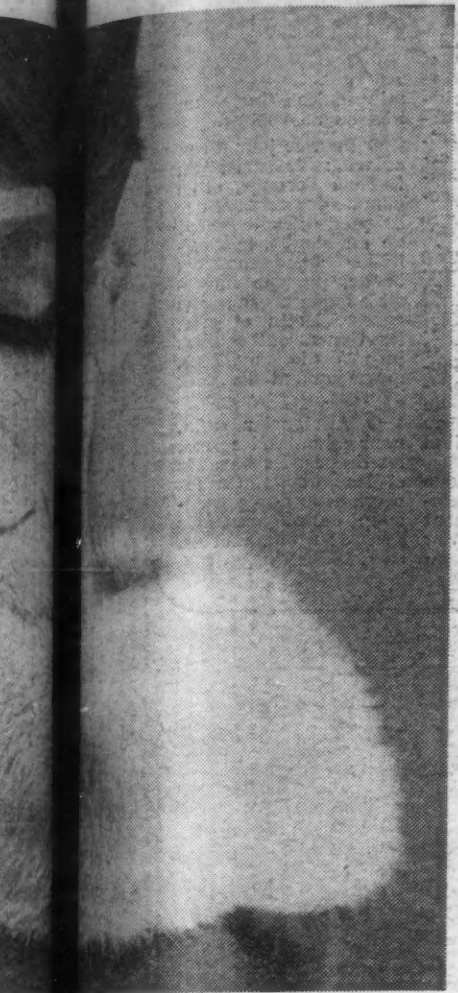
En s'ouvrant, les fentes découvrent une jupe droite de même matière. Tailleur en lainage réversible beige et gris. (Laroche)



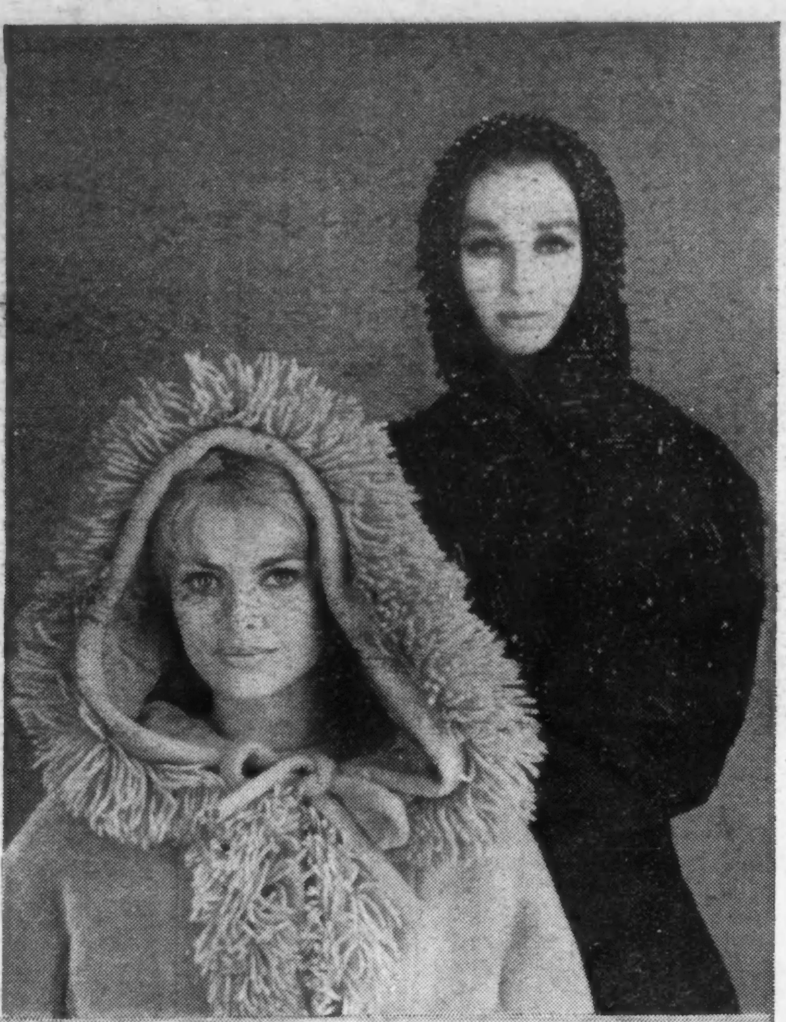
Ampleur limitée

Typique de la ligne Dior, cette jupe liseron s'évase très légèrement au-dessus du genou. Tailleur de mohair gris. (Dior)

TAILS



(Dambier.)



Les capuches, cagoules et capuchons

Chauds, seyants, confortables, amusants, les capuchons triomphent du matin au soir. Ici, trois versions très différentes : chevron noir et blanc sur un large manteau bordé de franges noires (Dior), lainage bourru orange bordé de franges de même matière (Goma), velours noir perlé noir pour un boléro du soir porté sur une robe large (Dior).

Ampleur plissée

La jupe reste droite dans le dos, mais s'évase devant par un effet de plissé. Tailleur de lainage rouge vermillon. (Cardin)

Ampleur froncée

Plate devant, la jupe s'étoffe dans le dos par des fronces sous la taille. Tailleur pied-de-poule marron et ocre. (Dior)

...Jupes nouvelles

ROBES : A VOUS LA LIBERTÉ

VOUS pouvez, bien sûr, si vous aimez situer votre garde-robe à l'extrême pointe de la mode, adopter cet hiver le style de la robe ci-contre, avec sa jupe à godets, son buste étriqué, sa ceinture corselet et ses longues manches étuis. Mais vous pouvez également oublier complètement que cette robe existe. C'est un prototype, amusant certes, mais assez difficile à porter pour toutes celles qui n'ont pas les proportions d'un tanagra.

En fait, toutes les formes sont permises, sauf peut-être les fourreaux à jupe très étroite, et les robes-chemisier (les cols ont définitivement disparu). Quelques tendances cependant pour orienter un peu vos improvisations :

Taille indiquée

● Les décolletés se creusent, les femmes cet hiver montreront leurs épaules après le coucher du soleil. Souvent ces grands décolletés s'accompagnent de manches longues ou trois quarts, c'est joli et sophistiqué.

● La taille s'indique ou se devine. Les ceintures ne connaissent pas de juste mesure : elles sont immenses ou minuscules (juste un lien ou un ruban).

● Pour le jour, deux coloris : le gris, du fumé à l'orange, et la gamme des ocres et des briques, difficile quand on est blonde, très difficile quand on est brune, presque impossible quand on est rousse. Matin et soir, les tissus sont souples jusqu'à la mollesse, même quand ils sont bourrus.

● A signaler enfin, pour mémoire, les pans, les drapés, les bavolets et les volants. On les verra sans doute beaucoup en photos, mais peu « en chair et en os ».

(Dambier.)

1 *Lainage vert*
Robe d'après-midi en lainage vert bouteille. Jupe à godets géants, montée sur une doublure rigide. Haute ceinture de cuir souple formant corselet. Manches longues très ajustées. Carrure étroite. (Dior)

2 *Soie noire*
Robe de cocktail en grosse soie noire formant un effet de deux-pièces sur une jupe large. Un bustier incorporé remonte la poitrine et le décolleté est très échancré. Manches aux coudes. (Nina Ricci)

3 *Crêpe marron*
Robe de dîner en crêpe marron tête de nègre. Jupe droite. Corsage drapé sur une hanche. Décolleté bateau froncé. (Laroche)

LORÈNE
COLLECTION D'AUTOMNE
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

(Bertola.)

UNE VOLKSWAGEN EN VACANCES.
Si l'on admet que les femmes conduisent bien.

ESSAI

Hildegarde, le Hanneton

● ***Encouragée par son essai de la 3 CV Citroën, Madame Express a décidé de poursuivre son exploration féminine du marché automobile.***

«Q*UE diriez-vous d'une Volkswagen toute neuve pour passer vos vacances, vous écrirez à votre retour ce que vous en pensez.* »

Cette proposition m'a été faite à brûle-pourpoint, la veille de mon départ. Elle n'était pas pour me déplaire. Je devais aller assez loin, 650 kilomètres, avec une très vieille, très brave (mais très vieille) 2 CV. Cinq chevaux supplémentaires étaient donc, à priori, les bienvenus.

Plutôt sympathique

La Volkswagen est entrée dans notre vie un vendredi vers midi. Elle nous est apparue d'un blanc-crème engageant, ses chromes étincelaient. Avec joie, j'ai constaté qu'elle était découvrable.

« *Elle a vraiment l'air d'un hanneton* », grommela le Seigneur et Maître (qui, il faut le dire, nourrissait de graves préjugés contre les « tout à l'arrière »).

« *Moi, je la trouve plutôt sympathique* » ai-je répliqué — *Si nous la baptisions ? — D'accord.* » Après quelques discussions et, en raison de l'origine germanique de la Volkswagen, nous optâmes pour le doux prénom de Hildegarde.

Aucune notice explicative ne nous ayant été livrée, force nous fut avant d'embarquer d'examiner succinctement Hildegarde.

J'entre. L'intérieur tapissé de tweed beige est élégant, séduisant. Le tableau de bord m'apparaît d'une grande simplicité. Je commence à jouer avec les boutons. Premier bouton en haut : rien ne se passe. « *Ça doit être les phares* », affirme Pierre (il a raison). Deuxième bouton : un jet d'eau asperge la vitre (chic, il y a un lave-glace), deuxième bouton toujours : l'essuie-glace se met en marche. « *Un bon point pour Hildegarde,* dit Pierre, *lave-glace et essuie-glace sur la même commande et l'essuie-glace redescend automatiquement : excellent !* ». Je continue mon investigation : en dessous des deux boutons apparaît une échancrure qui ne peut, c'est évident, servir qu'à recevoir la clé de contact (un autre bon point pour Hildegarde : clé unique pour la portière et le contact) ; à côté du contact, le cendrier : il est vaste. A côté du cendrier, un autre bouton ; je le tire : rien, je le pousse : rien. « *Nous verrons plus tard* ».

Nous démarrons, en douceur. Première, seconde, troisième. Tout va bien. Le moment angoissant du chargement est arrivé. Trois valises (deux grosses et une petite), un énorme sac de voyage et quelques colis annexes *doivent* trouver place dans la voiture... plus trois passagers !

L'opération se révèle beaucoup plus facile que prévue. La grosse valise entre facilement sous le capot avant (qui tient ouvert sans tringle), les autres bagages se blottissent docilement entre le moteur et la banquette arrière.

Bienveillance et sévérité

L'heure du grand départ a sonné. Hildegarde a le ventre plein (40 litres, dont 5 litres de réserve) ; le compteur marque 4.600 km. Nous sommes parés. Pendant tout notre voyage, les routes ont été encombrées, les villes embouteillées, nous ne pourrons donc pas parler de « moyenne ». Mais j'ai conduit et vu conduire Hildegarde, je l'ai surveillée avec une bienveillance mêlée de sévérité ; j'ai noté ses réactions avec impartialité, mes impressions avec franchise. Les voici, telles qu'elles ont été prises, en route.

(Mon optique est forcément féminine avec tout ce que cela comporte d'ignorance en matière de mécanique et d'exigences en matière de confort!)

● CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES : la Volkswagen donne une grande impression de « fini ». Les tôles sont épaisses. Chaque point de friction est renforcé, les chromes sont de bonne qualité, le sol tapissé.

● CONFORT INTÉRIEUR : parfait, siège réglable en marche par le conducteur, dossier orientable, poignée au tableau de bord pour le passager avant, jambes à l'aise. Glaces descendantes devant, mais fixes à l'arrière. Deux portières seulement. A mon avis, c'est un avantage pour les chargés de famille.

Plusieurs détails méritent d'être signalés : éclairage intérieur, éclairage du tableau de bord réglable, rétroviseur grossissant, boîte à gants logeable, pochette dans la portière gauche, cendrier à l'arrière.

● AÉRATION : très bonne ; les deux glaces descendantes et les deux déflecteurs à l'avant évitent au passager arrière toute impression de claustrophobie.

● SUR LE PLAN MÉCANIQUE : volant fin (agréable pour une femme), direction précise, très précise. Suspension satisfaisante. Insonorisation convenable. Clignotants sonores, à retour automatique, parfaits pour conductrices distraites. A remarquer également (toujours pour les conductrices distraites) : impossibilité d'enclencher une seconde fois le démarreur sans couper complètement le contact.

● LA CONDUITE : relativement facile, mais l'attention ne doit pas se relâcher un instant. Hildegarde pousse facilement des pointes à 120 ou 125 compteur en troisième, grimpe les côtes comme une grande, mais survire dans les virages (1), est sensible au vent, et flotte un peu au-dessus de 95, ce qui est normal (Pierre dixit).

Se ranger entre deux voitures ne présente pas de difficultés particulières (si vous êtes douée pour ce genre de sport !). La visibilité est plutôt bonne et Hildegarde braque bien, sans plus, mais bien.

● TROIS (PETITS) REPROCHES :

1) La marche arrière n'est pas facile à passer.

2) Le toit découvrable (par ailleurs, délicieux à vitesse modérée) demande une assez grande force physique pour être refermé.

3) Et ceci est le plus grave : le bouton lanternes-codes au tableau de bord m'a semblé bien mal commode, ainsi que l'inverseur phares-codes au pied. Malgré le point bleu qui s'allume au tableau de bord lorsqu'on se trouve en position phare, je me suis trompée plusieurs fois.

Je termine ces notes par une anecdote (authentique).

Au 5.025e kilomètre, soit 425 kilomètres après le départ, en rase campagne (Pierre était au volant), Hildegarde a soudain été prise d'une quinte de toussotements angoissants.

Je regarde Pierre, qui me regarde.

« *Arrête,* dis-je, *arrête, il y a quelque chose qui ne va pas !* ». Nous stoppons sur le bas côté ; « *Ça y est,* gémit Pierre *425 km, 35 litres, ça fait 8 litres au cent... avec la traversée des villes... c'est bien ça : la panne sèche !*

— *Rien n'est perdu,* dis-je. *Il y a une réserve de cinq litres ; le tout est de trouver la manette qui l'actionne.* »

Une idée lumineuse (!) me vient à l'esprit. Je tourne vigoureusement la manette qui se trouve près du frein à main et triomphe : « *C'est sûrement ça* ».

Ce n'est pas un jouet

Contact... Hurrah ! Hildegarde, bonne fille, redémarre. Nous faisons 300 mètres en hoquetant, et puis, la panique nous saisit : « *As-tu desserré le frein ? Ça sent drôle ! Il fait chaud ! La voiture brûle !* » Affolés, nous nous arrêtons. Dieu merci, en vue d'une providentielle pompe à essence et là, nous nous apercevons que nous avions tout simplement mis en marche le chauffage ! (Impossible de vous préciser s'il est suffisant au mois de janvier, mais nous pouvons vous assurer qu'au mois d'août, il est très très efficace !) Inutile d'ajouter que, depuis, nous avons appris que la fameuse (et précieuse) nourrice d'essence était commandée par un petit levier situé près des pédales, et que le bouton inconnu à côté du cendrier était l'inverseur ville-route du klaxon.

CONCLUSION : la Volkswagen n'est pas un jouet, c'est une vraie voiture. Elle ressemble à un coléoptère ? Soit. Mais elle est confortable, très soignée pour son prix (2) : nerveuse pour sa cylindrée, peut-être même dangereuse à mettre entre des mains inexpertes.

La Volkswagen, voiture de femme ? Oui, si l'on admet une fois pour toutes que les femmes qui conduisent *bien*, ne conduisent pas plus mal que les hommes... quand ils sont bons conducteurs !

(1) Je *sais* ce que signifie survirer. Pas depuis longtemps, mais je *sais*.

(2) 6.950 NF.

DANS VOTRE MACHINE A LAVER LA MOUSSE DE PERSIL... EST SAGE !

Persil mousse "juste ce qu'il faut", jamais de débordement.

Seul Persil vous offre ce mélange équilibré : savon-détergent.

AUTRES AVANTAGES :

- Avec Persil, le rinçage se fait en un temps record.
- Persil soigne les pièces fragiles de la machine.

Complètement différent de toutes les autres poudres à laver,

PERSIL LAVE PLUS BLANC... ET PLUS DOUX !

Persil

PR-45-300/2

C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER

PERSIL EST RECOMMANDÉ PAR : ACEM - ATLANTIC - AVIATIC - BRANDT - CALOREX - DIENER - DURING - FLANDRIA FRIJATT - GRG - HOOVER - MANUFRANCE - MONACO - NOGALAY - PHILIPS - ROHER - SCHOLTES - VIVA - WASHING - ETC...

cinéma

NOUVEAU

La Fille aux Yeux d'Or : Balzac porté à l'écran par un jeune metteur en scène, Jean-Gabriel Albicocco. Une transposition infidèle dans la forme et fidèle dans le fond. (*Biarritz, ELY. 42-33, à partir du vendredi 1er septembre.*) (*Voir l'article de Morvan Lebesque sur Venise, page 31.*)

Le Temps du Chatiment : Burt Lancaster aux prises avec les blousons noirs new-yorkais. Un film violent et courageux. (*Ambassade, ELY. 19-08.*) (*Voir la critique de Madeleine Chapsal page 33.*)

Samedi soir et dimanche matin : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Lord Byron, BAL. 04-22.*)

RECENT

Règlement de comptes a O.K. Corral : Burt Lancaster et Kirk Douglas ennemis amis dans un très bon western de John Sturges. (*Quartier-Latin, DAN. 84-65.*)

Psychose : Hitchcock délaisse le suspense pour le Grand-Guignol, mais garde son punch. (*Studio Raspail 216, DAN. 38-98.*)

L'Avventura : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Studio République, OBE. 58-08.*)

Une Cadillac en or massif : pour Judy Holliday. (*Studio Acacias, GAL. 97-83.*)

ANCIEN

Ordet : 1955. Le dernier film de Carl Dreyer. Pour les amateurs. (*Champollion, ODE. 51-60.*)

Les Fous du Roi : 1949. Satire des mœurs politiques américaines dans le Sud, d'après le célèbre roman de Robert Pen Warren. Au même programme : **La Tour des Ambitieux**. (*Studio Parnasse DAN. 58-00.*)

Fantome a vendre : 1938. René Clair s'exerce à l'humour écossais. (*Monte-Carlo, BAL. 09-83.*)

Jeux interdits : 1952. Une petite Parisienne dans la débâcle de 1940. Un très grand René Clément. (*Temple, NOR. 50-92.*)

Madame de... : 1953. Danielle Darrieux, Charles Boyer et Vittorio de Sica admirablement dirigés par Max Ophüls dans une adaptation du roman de Louise de Vilmorin. (*Artistic Voltaire, ROQ. 19-15.*)

Douze Hommes en Colère : 1957. Henry Fonda à la recherche de la justice. Au même programme : **Whisky a gogo**. (*Floride, PRO. 63-40.*)

Les inconnus dans la maison : 1942. La province sous l'occupation. D'après Simenon, un scénario de Clouzot et un plaidoyer de l'avocat Raimu. (*Studio Cujas, ODE. 89-22.*)

Touchez pas au grisbi : 1955. Le célèbre roman d'Albert Simonin porté à l'écran par Jacques Becker. Gabin, gangster retiré, reprend du service. (*Noctambules, ODE. 42-34.*)

théâtre

Huis clos et **La putain respectueuse** : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO. 16-15.*)

La Nuit des rois : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare, dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Théâtre des Ambassadeurs, ANJ. 97.50.*)

Gog et Magog : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière, RIC. 95-23.*)

***Mille francs de récompense** : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, BOT. 76-05, en alternance avec « La visite de la vieille dame ».*)

La visite de la vieille dame : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce parabole de Friedrich Dürrenmatt. (*Ambigu, BOT. 76-05, en alternance avec « Mille francs de récompense ».*)

La Cantatrice chauve et **La Leçon** : Ionesco, An VI. (*La Huchette, DAN. 38-99.*)

Ouragan sur le Caine : l'adaptation par José-André Lacour du célèbre roman de Herman Wouk (*Théâtre en Rond, LAM. 78-93*).

L'Annonce faite a Marie : la pièce la plus rabâchée de Claudel, mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon (*Théâtre de l'Œuvre, TRI. 42-52*).

La Mouette : de Tchékhov. Une parfaite réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne TRI. 94-28, à partir du 1er septembre.*)

L'Idiote : une gentille comédie policière de Marcel Achard. Une nouvelle interprétation : Jacques Duby, Michèle Grellier. (*Théâtre Antoine, BOT. 77-71.*)

Requiem pour une Nonne : en hommage à Albert Camus, reprise de sa célèbre adaptation de l'œuvre de Faulkner, avec Catherine Sellers. (*Théâtre des Mathurins, ANJ. 90-00.*)

Pour les candidats malchanceux aux Baccalauréats

"LE COURS D'ASSAS"

76, rue d'Assas - PARIS (6e) (Face au Luxembourg)

BAB 49-01 LIT 20-18

organise des cours en très petits effectifs, dirigés vers des débouchés utiles :

PREMIERE, avec options : Interprétariat - Relations publiques Psychologie.

PHILOSOPHIE, avec options : Sciences Politiques - Propédeutique - H.E.C. - H.E.C. J/F - Ecole Supérieure de Commerce - Interprétariat.

Début des cours : lundi 18 septembre

Directeur : Denis Huisman.

télévision

Jeudi 31 aout a 21 h. 10 : « Comme il vous plaira », une émission de variétés de Denise Glaser réalisée par Jean Kerchbron.

Jeudi 31 aout a 21 h. 40 : « Lectures pour tous », de Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet, avec Max-Pol Fouchet.

Samedi 2 septembre a 20 h. 30 : « La vie des animaux », une émission de Frédéric Rossif commentée par Claude Darget : le dressage des éléphants aux Indes.

Dimanche 3 septembre a 18 h. 50 : Récital Andrès Ségovia.

Mardi 5 septembre a 21 h. 10 : « Quitte pour la peur », comédie de Alfred de Vigny.

Mercredi 6 septembre a 20 h. 40 : « Rêve en Bouteille », une émission de Francis Claude et Robert Valey.

RECETTES

CORDON BLEU

Gratin d'aubergines

3 grosses aubergines ; 5 tomates ; 2 oignons ; 100 gr de gruyère râpé ; sel, poivre. Préparation : 15 minutes. Cuisson : 20 minutes.

Vous pelez les aubergines, vous enlevez les pépins, vous les coupez en tranches et vous les jetez à l'eau bouillante salée pendant environ 5 minutes. Egouttez-les bien. D'autre part, vous faites blondir très légèrement à la poêle et dans l'huile les oignons émincés. Dès qu'ils ont pris couleur, mettez dans la même poêle les tomates coupées en rondelles (environ 3 minutes). Disposez dans un plat à gratin huilé une couche d'aubergines, une couche de tomates et oignons, une couche de gruyère râpé, etc. Salez et poivrez très légèrement entre chaque couche. Saupoudrez la dernière avec du râpé, arrosez très légèrement d'huile. Faites gratiner environ 20 minutes (four chaud).

CORDON BLANC

Tomates monégasques

8 tomates ; 1 petite boîte de thon à l'huile ; 1 gros oignon et 1 échalote ; 2 œufs durs ; 4 filets d'anchois (ou plus, selon les goûts) ; une sauce mayonnaise bien relevée ; persil, moutarde, sel, poivre. Préparation : 15 minutes.

Vous creusez les tomates après les avoir largement décalottées, puis dans chacune d'elles, vous mettez une pointe de moutarde, une goutte d'huile et de vinaigre, sel et poivre. Vous les garnissez ensuite avec le mélange suivant : oignon, échalote et persil très finement hachés, thon et anchois bien écrasés, œufs durs passés à la moulinette, le tout bien amalgamé à la mayonnaise. Vous servez très frais, entouré de cresson ou de persil.

SUZANNE ET HENRIETTE.

expositions

MODERNE

Sculpture internationale : 300 statues venues de trente-deux pays. Un panorama exceptionnel des tendances actuelles. (*Musée Rodin, 77, rue de Varenne, jusqu'au 15 octobre.*)

Formes et couleurs : une audacieuse tentative de réhabilitation du réalisme, où l'on trouve à boire et à manger, mais aussi quelques toiles de Cottavoz ou de Seigle d'une qualité rare. (*Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré. Jusqu'au 1er octobre.*)

Hartung : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Jusqu'au 30 septembre.*)

Chagall : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli. Jusqu'au 30 septembre.*)

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par : Christiane Collange

avec la collaboration de :

Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Arlette Royer, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

CLASSIQUE

Trésors privés : de Chardin à Degas, des dizaines de chefs-d'œuvre ignorés de tous ceux qui ne fréquentent pas assidûment le milieu des riches collectionneurs. (*Musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann. Jusqu'au 15 septembre.*)

Bourdelle : têtes connues et inconnues d'un sculpteur trop peu connu qu'on ne se lasse pas de découvrir. (*Musée Bourdelle, 16, rue Antoine-Bourdelle, Jusqu'au 30 septembre.*)

Mazarin : quelques-uns des trésors accumulés par celui qui fut un des premiers collectionneurs de son temps, dans le palais qu'il construisit pour les abriter. (*Bibliothèque Nationale, 58, rue Richelieu. Jusqu'au 30 septembre.*)

Maillol : la perfection de l'univers, perçue et exprimée à travers la perfection du corps féminin. Une grande rétrospective pour célébrer le centenaire d'un très grand sculpteur. (*Musée d'Art moderne, 13, avenue du Président-Wilson. Jusqu'au 30 septembre.*)

Gustave Moreau : l' « inventeur » du surréalisme et beaucoup plus encore. (*Musée du Louvre, galerie Mollien. Jusqu'au 30 septembre.*)

Vuillard : l'éblouissante « recherche du temps perdu » d'un peintre. (*Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland. Jusqu'au 30 septembre.*)

L'Ile-de-France au temps des calèches : de quoi rêver en s'instruisant le dimanche. (*Musée de l'Ile-de-France, château de Sceaux. Jusqu'au 29 septembre.*)

Verres peints alsaciens : A la découverte d'une province dont l'art populaire a particulièrement enrichi l'art en général. (*Musée des Traditions populaires, Palais de Chaillot, place du Trocadéro. Jusqu'au 25 septembre.*)

Chevaliers de Malte : sous la protection du « Saint Jérôme » de Caravage, les vêtements de fer et les objets chers aux vieux maîtres de l'Ordre ont quitté l'île de Malte pour la première fois et demandé asile au fantôme du Roi-Soleil. (*Château de Versailles. Jusqu'au 1er octobre.*)

DISQUES

Déjà paru chez Decca dans la collection populaire « Ace of Club », LA NEUVIEME SYMPHONIE de Beethoven avec chœurs, orchestre de la Suisse romande, direction Ernest Ansermet et, comme solistes : Joan Sutherland, soprano ; Norma Procter, contralto ; Anton Dermota, ténor, et Arnold Van Mill, basse, vient d'être importée d'Angleterre en stéréophonie. Tout ayant été dit sur l'œuvre et sur cette interprétation en monaurale, nous nous bornerons à inviter les amateurs de haute fidélité et de réelle stéréophonie à profiter de ce pressage anglais absolument hors série.

(Decca anglais, 33 tours, 30 cm, n° SXL 2274.)

Dans le même contingent d'importation anglaise et dans le même esprit, un album de trois disques, CAVALLERIA RUSTICANA et PAGLIACCI, avec Mario Del Monaco, les chœurs et l'orchestre de l'Académie Sainte-Cécile de Rome. Ces deux opéras étaient déjà parus en albums séparés de deux disques chacun, comportant un morceau supplémentaire pour occuper la quatrième face. Le nouveau conditionnement en trois disques permet l'économie d'un disque par rapport à la précédente formule et évite aussi de posséder des œuvres faisant fonction de bouche-trou.

(Album Decca anglais, LXT 5613-14-15.)

La collection « Concert Teppaz » présente cette semaine le n° 4 de la série. Au programme, OUVERTURE EN RE de Gluck, LA SYMPHONIE N° 11 EN MI BEMOL MAJEUR de Haydn et LE CONCERTO POUR PIANO EN MI BEMOL K 449 de Mozart. La particularité de cette collection est d'être « mise en plage » à la manière d'un concert : une œuvre pour servir d'ouverture, un morceau de résistance et une conclusion aimable. Un lien commun, le soliste est le même pour les trois œuvres.

La musique est excellente, interprétée par l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, dirigé par Jean-Baptiste Mari.

(Teppaz, 33 tours, 30 cm, n° 30-519.)

L'exploration des « super » 45 tours en variétés internationales réserve parfois d'agréables surprises. Témoin LOS GALANTES, un petit groupe mexicain. On ne peut se lasser d'écouter la sonorité des guitares, très particulière, chantante, charmeuse, authentique surtout. Le titre principal POR TU AMOR mérite un réel succès par sa mélodie attachante et par le charme inexprimable de son accompagnement de guitares.

(« La Voix de Son Maître », n° 7 MF 287.)

Rentrée de MOULOUDJI avec dix chansons de qualité. Si ce disque était son premier, on pourrait dire qu'une grande carrière l'attend. Un peu d'humour amer, de l'humour tout court, de l'enthousiasme. Une mention spéciale pour « La java de La Varenne », « La Chaussée-d'Antin » et « Pour tout l'or du monde ». Mélodies faciles à retenir, gentiment canailles avec accordéon.

(« Vogue », 33 tours, 25 cm, n° LD 545.)

Mélange de jazz, de musique moderne, recherche de sonorités nouvelles, telles sont les particularités d'un album qui réunit Maynard Ferguson, ancien musicien de l'orchestre Stan Kenton, qui est réputé comme un des trompettes les plus « haut », et Chris Connor, chanteuse à la voix très mobile, au timbre voilé assez « sexy » : des ballades, des chansons rythmées et des compositions descriptives alliant habilement la voix à l'orchestre. Difficile à étiqueter, ce disque est bon et mérite un intérêt soutenu.

(Two's Company, Disque « Roulette », 33 tours, 30 cm, n° R. 52068.)

PICK UP.

Ce qu'on a appelé l'affaire Novack, le drame d'un enfant que se disputent ses parents naturels et sa mère adoptive, met-il en cause le système de l'adoption tel qu'il est organisé en France ? Après une enquête approfondie, Robert Badinter dénonce :

LE COUPABLE DE L'AFFAIRE NOVACK

SANS doute, l'affaire Novack porte en elle de grandes douleurs. Cette femme seule, qui se voit enlever après sept années de soins maternels l'enfant grandi près d'elle, ne peut qu'émouvoir. Mais, au-delà de ce drame singulier, la justice est mise en cause et les principes du droit de l'adoption attaqués. Une bruyante croisade s'organise. La presse à grand tirage mobilise. Une association se crée pour assister Mme Novack, les lettres de sympathie à son égard et de révolte contre les magistrats affluent. L'opinion féminine est en état d'insurrection. L'affaire Novack est en passe de devenir l'affaire Dreyfus de l'adoption.

Dès lors, il faut y voir clair. L'affaire Novack recèle-t-elle un principe d'injustice, c'est-à-dire une application malfaisante par les juges de leurs pouvoirs ? Ruine-t-elle l'institution de la légitimation adoptive ? Ces questions que pose l'affaire Novack à la conscience collective ne peuvent, dans ce tumulte, rester sans réponse.

Rappelons les faits.

Le 16 *octobre* 1954, Mlle S. accouche à la maternité d'Ollioules, dans le Var, d'un fils, Didier, déclaré à l'état civil le 18 *octobre* comme né de mère non dénommée, sans mention aucune du père. La jeune femme, repoussée par sa famille, a rompu avec le père de l'enfant. Désemparée, désespérée, elle fait abandon de l'enfant à l'Assistance publique. Et le 24 *octobre,* Didier est confié par l'Administration aux époux Novack, qui désiraient adopter un petit garçon.

Cependant, le père de l'enfant, M. Genilloud, recherche sa maîtresse. Dans son inquiétude et son ignorance il souscrit *le* 21 *octobre,* à la mairie de Toulon, une reconnaissance prénatale de l'enfant à naître de Mlle S. *Le même jour,* M. Genilloud, qui sait que son amie s'est rendue dans le Var où sa trace se perd, écrit au procureur de la République de Toulon en lui demandant de retrouver Mlle S., afin, dit-il, que « l'enfant ne soit pas confié à l'Assistance publique ou donné en adoption à une famille étrangère ».

Les démarches du père

Une enquête de police est ouverte par le Parquet de Toulon. L'enfant de Mlle S. est identifié comme étant le petit Didier, né le 16 octobre 1954 à Ollioules. M. Genilloud, qui, dès le 19 novembre, a déclaré aux services du Parquet qu'il est prêt à assumer la garde de son enfant, est avisé des résultats de l'enquête. Le 1er *avril* 1955, le procureur de la République de Toulon lui fait connaître que « les éléments qui lui ont été communiqués sont suffisants pour lui permettre de reconnaître l'enfant ». Et le procureur ajoute : « L'enquête ne sera pas poussée plus avant par mon Parquet. »

M. Genilloud, à qui le sort et l'adresse de l'enfant n'ont toujours pas été révélés, répond alors : « Je désire toujours reconnaître l'enfant, mais pour cela il me paraît indispensable de savoir où l'enfant se trouve actuellement. Aussi je demande qu'une

(Archives.)

M. JEAN JULES-VERNE, PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE DE TOULON, A L'ÉPOQUE DE L'AFFAIRE NOVACK.
Cinq jours après sa naissance, Didier était reconnu par son père.

enquête complémentaire soit faite dans le but de me faire connaître le lieu de refuge et par qui a été recueilli le bébé. *Je signale que j'ai fait enregistrer une reconnaissance prénatale au maire de Toulon*, à savoir que je reconnaissais que l'enfant que portait Mlle S. était le mien. »

Ainsi, aux premiers jours d'avril 1955, le procureur de la République de Toulon savait que le petit Didier était le fils naturel de M. Genilloud qui l'avait reconnu et voulait le retrouver. D'autre part, le procureur de la République de Toulon ne pouvait ignorer qu'en droit une reconnaissance prénatale est parfaitement valable et emporte, sans qu'il soit besoin de la confirmer à nouveau, tous les effets d'une reconnaissance effectuée après la naissance.

La faute initiale

Or qu'advint-il ? Non seulement le procureur de la République de Toulon se refusa à faire procéder à l'enquête demandée par M. Genilloud, mais encore il ne prit aucune réquisition tendant à faire modifier les mentions de l'état civil du petit Didier à la mairie d'Ollioules, en fonction de la reconnaissance souscrite à Toulon. Bien pis, pendant ce temps, la procédure d'adoption du petit Didier se poursuivait, à la connaissance du Parquet de Toulon, mais à l'insu de M. Genilloud qui n'en fut pas averti.

Le 4 *mai* 1955, en effet, la commission administrative accordait aux époux Novack l'autorisation de légitimation adoptive. Ceux-ci présentaient alors requête à cette fin au Tribunal civil de Toulon.

En cette matière, la loi prescrit qu'après enquête, le Ministère public soit entendu par le tribunal sur le bien-fondé de la demande formulée. A ce moment précis, le procureur de la République de Toulon connaissait parfaitement la filiation de Didier, la reconnaissance souscrite par M. Genilloud et sa volonté déclarée de retrouver son enfant pour en assurer la garde.

Or, par jugement du 4 octobre 1955, rendu sur conclusions du Ministère public, la légitimation adoptive fut prononcée par le tribunal de Toulon. Ainsi le procureur de la République, méconnaissant les données de l'enquête qu'il avait ordonnée, avait fait table rase de la filiation établie du petit Didier avec M. Genilloud, et conclut à ce qu'une filiation nouvelle, artificielle, soit donnée par le tribunal de Toulon au petit Didier.

L'affaire Novack est tout entière inscrite en cette décision. Sans doute, si en avril ou en octobre 1955 Didier avait été rendu à son père, les époux Novack en auraient éprouvé quelque chagrin. Mais le petit Didier n'était âgé que de quelques mois. Le bébé n'avait été confié aux époux Novack qu'à titre provisoire. Cette situation précaire et le court laps de temps écoulé interdisaient un attachement éprouvé par des années de soins maternels et la conscience d'une filiation établie. Surtout, le petit Didier n'aurait jamais ressenti les conséquences des circonstances dramatiques entourant sa naissance puisqu'il n'eût en fait connu que le foyer de ses parents naturels.

Trop tard !

Toute l'affaire Novack n'est que la conséquence de cette faute judiciaire commise à l'origine contre ce père obstiné. Mais l'enfer judiciaire est pavé de bonnes intentions. Parce que l'enfant avait trouvé au foyer des Novack les soins requis et l'amour de ses parents adoptifs, le tribunal de Toulon confirmait par son jugement du 18 décembre sa méconnaissance des principes de la légitimation adoptive. La Cour d'Aix-en-Provence reculait à son tour, le 7 juillet 1958, devant les conséquences chaque jour plus douloureuses d'une décision qui aurait enlevé un enfant à ceux qui l'avaient élevé depuis quatre ans.

Perseverare diabolicum. Les mois qui s'écoulaient ainsi allaient charger de plus de douleur l'inévitable décision de la Cour de Cassation. Gardienne de nos lois, la Cour suprême ne pouvait entériner leur violation éclatante par des décisions fondées sur les erreurs du procureur de la République de Toulon. Aux termes de l'article 368 du Code civil, « la légitimation adoptive n'est permise qu'en faveur des enfants *abandonnés* par leurs parents ou dont ceux-ci sont *inconnus* ou *décédés* ». C'est dire qu'elle devait être exclue dans le cas du petit Didier.

LA SEMAINE PROCHAINE

Un nouveau grand document de

L'EXPRESS

LA FRONDE DES GÉNÉRAUX

par

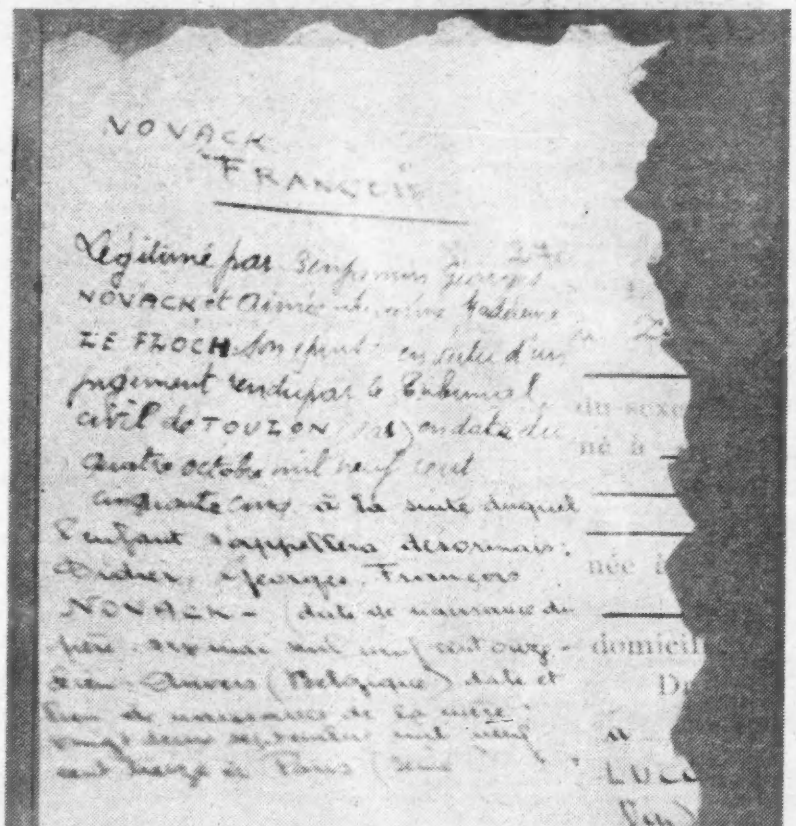
JACQUES FAUVET et JEAN PLANCHAIS

Car, incontestablement, M. Genilloud avait dès le premier jour manifesté sa volonté de retrouver l'enfant qu'il avait reconnu et de le recueillir.

En cassant l'arrêt de la Cour de Nîmes, la Cour de Cassation annulait l'injustice originelle commise au détriment d'un père qui avait fait son devoir. Mais la persévérance avec laquelle les juges du fait avaient protégé la famille adoptive allait maintenant se retourner plus durement contre elle. Les années écoulées qui avaient vu les précaires victoires judiciaires de Mme Novack devaient accroître son désespoir à la mesure de l'amour qu'elle avait nourri pour l'enfant élevé pendant ce temps. Et l'enfant même, dont les premiers juges avaient voulu protéger à tout prix l'équilibre familial, allait devoir affronter consciemment le choc affectif inévitable.

Dégagées les fautes, mesurées les responsabilités, se pose alors la question essentielle : comment empêcher pour l'avenir de tels errements ? L'affaire Novack, il faut le souligner, ne met pas en cause l'institution de la légitimation adoptive. Car c'est précisément parce que des magistrats se sont acharnés à en méconnaître les principes, que l'affaire Novack a atteint ce paroxysme douloureux.

La légitimation adoptive, en effet, n'est pas destinée à doter de descendants des couples sans enfant. Elle est conçue dans l'intérêt des seuls enfants pour que les petits abandonnés puissent grandir dans un milieu familial substitué à celui que le sort leur a interdit. Sans abandon, pas de légitimation adoptive, parce que l'enfant ne requiert pas dès lors d'autres parents que les siens, même si sa présence doit assurer le bonheur à un ménage sans enfant. De ces principes indiscutables, la méconnaissance originelle a engendré le drame que seul un effort de compréhension réciproque de Mme Novack et des époux Genilloud peut aujourd'hui résoudre, au-delà des décisions de justice et dans l'intérêt de l'enfant.



(Archives.)

FAC-SIMILÉ DE L'ACTE D'ADOPTION DU PETIT DIDIER. *Sur conclusion du ministère public !*

Un accident judiciaire

L'affaire Novack doit ainsi être ramenée à sa véritable dimension : elle est un accident judiciaire *exceptionnel*. De même qu'une machine éprouvée par mille contrôles peut, un jour, par la faute d'un ingénieur incapable ou négligent, engendrer la catastrophe, de même la procédure éprouvée de la légitimation adoptive a entraîné dans l'affaire Novack, par la méconnaissance extraordinaire des règles de droit par le procureur de la République de Toulon et par les premiers juges du fait, les conflits et les peines au lieu d'assurer le sort heureux d'un enfant.

Mais l'institution n'en demeure pas moins bonne et efficace. Pour rassurer complètement les parents adoptifs, il conviendrait seulement de préciser plus rigoureusement la notion d'abandon de l'enfant. L'ordonnance du 5 janvier 1959, sur l'aide à l'enfance, requiert, pour qualifier l'abandon, que les parents n'aient donné « aucun signe d'intérêt pour l'enfant » pendant deux ans. Cette disposition paraît sage et devrait être étendue. Si l'enquête préalable à l'adoption établit que les parents se sont totalement désintéressés de l'enfant pendant cette période de deux années, la volonté d'abandon sera suffisamment caractérisée pour que l'enfant puisse être adopté *sans recours aucun* de la part de ses parents naturels. La seule reconnaissance faite par l'un d'eux, ne suffisant pas à marquer un intérêt positif pour l'enfant, serait alors sans portée. Et les reconnaissances occultes souscrites par-devant notaire ou par dispositions testamentaires n'auraient plus lieu d'inquiéter les parents adoptifs. De leur côté, les parents naturels bénéficieraient d'un délai assez long pour se ressaisir et revenir à la conscience de leurs devoirs. L'équilibre serait atteint. Pour prévenir enfin toute négligence des services du Parquet susceptible d'engendrer de nouveaux conflits, il appartiendra aux procureurs généraux d'instaurer un contrôle convenable de ces enquêtes par des avocats généraux aux connaissances éprouvées. Tout risque sera par ces mesures pratiquement éliminé. Ainsi, à l'occasion d'une affaire extraordinaire, se parfaira une institution aux généreux principes qui ne doit pas être atteinte dans l'esprit du public par ceux-là mêmes qui se proclament si haut ses chevaliers.

ROBERT BADINTER.

ÉDITION

La rentrée

● *Ce que vous lirez cet hiver.*

LA récolte littéraire de l'automne sera variée. Sera-t-elle bonne ? Tout ce qu'on sait, c'est que les éditeurs, déjà remis de cette torpeur qui les afflige tous les étés, font preuve d'une effrayante activité. On pense déjà aux prix. Voici — sous toutes réserves et jusqu'à nouvel ordre seulement — une liste des romans non encore publiés, à qui on donne quelques espoirs. Bien entendu, les succès du début de l'année restent dans la course.

Chez Albin Michel, on signale « La Conférence », deuxième roman de Raymond Jean : tentative de synthèse entre le genre classique et le « nouveau roman ». Quant au « Piège », il a pour auteur un professeur de 37 ans, Pierre Delastre, dont c'est le premier roman : un homme est broyé par une machine fabuleuse et... symbolique.

Chez Calmann-Lévy, on attend beaucoup de « La Guerre, c'est la Guerre », roman antimilitariste d'Yves Gibeau ; et de « Joseph Maldonna », quête mystique dans le style policier, par Jean-Charles Pichon.

Les poussins favoris

On fait grand cas, chez Corrêa, de « La Nuit », deuxième roman de Michèle Bernstein qui débuta avec « Tous les Chevaux du Roi »... Le ménage d'une institutrice normande et d'un peintre mexicain est le sujet de « Nous autres les Sanchez » (Denoël), premier roman de Catherine Paysan — c'est une histoire gaie. Celle des « Cousins du Piémont » (Fayard) doit l'être moins : ce premier roman de Georges Tardy décrit, à travers la vie d'un maçon, la déception des socialistes lorsque l'Italie entra en guerre en 1915.

Chez Gallimard, toute une couvée. Les poussins favoris seraient Jean Cau, avec « La Pitié de Dieu », Bruno Gay-Lussac avec « La Peur », Philippe Jaccottet (poète et traducteur de Musil) avec « L'Obscurité » et Michel Mohrt qui avec « La Prison maritime », tente de ressusciter le roman picaresque. Quant à Marc Saporta, il tente, lui aussi, de concilier le roman traditionnel et le « nouveau roman », avec « La Distribution ». (Il publie au Seuil un autre roman : « La Quête »).

On parle aussi de « Une Folle Joie » (à la recherche du bonheur, un homme que sa femme vient de quitter), par Guy Le Clec'h ; et du « Diagnostic » (un blessé mystérieux, un médecin désemparé), par Robert André — tous deux chez Grasset.

Un fait nouveau : peu de romans sortiront cet automne chez Julliard. Signalons pourtant « Les Yeux des Simples », de Françoise Mantrand : dans le Gard, un jeune homme réveille un village, et bien sûr une jeune fille, endormis... Dans un château, également endormi, un frère paisible et un frère fomenteur de trouble : ce sont « Les Frères Danger », le troisième roman de François Clément, dont on dit beaucoup de bien chez Laffont. Ainsi que de « La Foi et la Montagne », de Jean Anglade... Sur la liste de Plon, on remarque « Un Homme à part entière », de Jean Laborde, journaliste à « France-Soir » et candidat sérieux au Prix Interallié.

Premiers romanciers

Philippe Sollers fera une rentrée éclatante, paraît-il, avec « Le Parc » (Seuil) où apparaît une sorte de trinité : un homme, de sa fenêtre, voit une femme et un enfant, auxquels il se confond. Romancier classique dans « Une Curieuse Solitude », Sollers découvre ici la manière « objectale »... « Il faut détruire Carthage » est le roman d'une poétesse, Léna Leclercq, lauréate du Prix Max-Jacob. « Les Temps Modernes » en ont publié des extraits.

Mais les prix ne sont pas tout. Voici quelques romans qui, sans être dans la course (du moins pour le moment), laisseront probablement leur marque : « La Cassure » (Seuil), deuxième roman de Jean-Pierre Faye, qui est aussi poète et sociologue ; le dernier roman de la série « Le Pain noir », de Georges-Emmanuel Clancier (Laffont) ; et enfin, des nouvelles de Marcel Schneider sous le titre « Le Cardinal de Virginie » (ce cardinal est un oiseau).

Les « premiers romanciers » sont légion, comme toujours. Voici deux jeunes qui semblent fort recommandables : Pierre Barat va publier « L'Étuve », qui est une histoire de fou (au sens propre du mot). Chez Calmann-Lévy, on le compare déjà à Michaux... Quant à Jean Chalon, il publie au Seuil « Les Plaisirs infinis », roman picaresque. Jean Cayrol, qui a découvert Chalon, dit qu'il a « *du soleil dans la voix, et de l'ail* ».

● LES TRADUCTIONS. De l'étranger nous viendront de nombreux romanciers déjà célèbres. Lawrence Durrell sera représenté par « Le Carnet noir », chez Gallimard, et par « Cefalu », chez Corrêa, qui publie d'autre part « Peindre, c'est aimer de nouveau », par Henry Miller. Les nouvelles de l'Américain J.D. Salinger (dont « L'Express » a publié « Un Jour rêvé pour le poisson banane ») sortiront chez Laffont, et un essai du jeune homme en colère, Colin Wilson, chez Gallimard, sous le titre : « Le Rebelle face à la Religion ». Côté Italie, on attend le dernier Moravia, « L'Ennui » (Flammarion) ; et d'Elio Vittorini, le roman « Erica » et ce « Journal public » qui a fait scandale dans la péninsule... De Gunther Grass, une des grandes et rares révélations de l'Allemagne d'après-guerre, nous pourrons lire « Le Tambour » (Seuil). Quant au dramaturge Max Frisch, il publie chez Gallimard un roman, « Homo Faber ». Le même éditeur annonce un roman de Zoé Oldenbourg : « Les Cités charnelles ». Une critique du yoga et de la pensée orientale, par Arthur Koestler, paraît chez Calmann-Lévy sous le titre : « Le Lotus et le Robot »... Et Morris L. West, un des grands succès de cette année avec « L'Avocat du Diable », publie chez Plon « La Seconde Victoire ».

(J.-R. Roustan.)

LA DEVANTURE D'UN LIBRAIRE.
En course ou pas dans la course.

● POÉSIE. A première vue, la moisson poétique semble maigre. Mais ces quelques titres se défendent : un recueil, « Evangéliaire », de Pierre Emmanuel (Seuil) ; et une foule d'essais sur la poésie : par exemple « L'Etat princier », de Robert Sabatier (Albin Michel). Un « Baudelaire », chez Hachette, contiendra des essais de Philippe Soupault, Pierre-Jean Jouve, Maurice Nadeau, Robert Kanters, etc. Pour comprendre la poésie moderne, il y aura « Verbe et Vertige », d'Alain Bosquet (Hachette aussi). Henri Mondor nous donnera d'« Autres précisions sur Mallarmé » (Gallimard) et Armand Guibert, un « Léopold Senghor » (Seghers).

● CRITIQUES. Et voici quelques essais sur la littérature en général : « Eléments d'un songe », de Philippe Jaccottet, « La Chasse au Trésor », d'Henri Thomas (littérature anglaise) et un « Céline », de M. Haurez, tous trois chez Gallimard. Un « Dostoïevski » de Nina Gourfinkel paraît chez Calmann-Lévy.

Certains critiques d'art auront droit de cité : John Rewald, qui publiera un « Post-impressionnisme » (Albin Michel) et René de Solier, dont Pauvert publie « L'Art fantastique ».

● CORRESPONDANCES. Deux recueils de lettres intéressantes : celles de James Joyce (Gallimard), et celles de George Bernard Shaw à Mrs Campbell, d'où a été tirée la pièce « Cher Menteur ».

● LETTRES-SPECTACLES. La grande nouvelle, dans ce domaine, c'est le « ciné-roman » d'Alain Robbe-Grillet, « L'Année dernière à Marienbad », qui n'est *pas* le scénario du film, précise-t-on aux Editions de Minuit...

Plusieurs romanciers vont publier des pièces : « Monsieur Toussaint » (...L'Ouverture), d'Edouard Glissant, paraît au Seuil ; « Ici ou ailleurs » et « Baga », de Robert Pinget, aux Editions de Minuit ; et « Johnie Cœur », de Romain Gary, chez Gallimard, qui nous offre aussi « Le Printemps 71 », d'Arthur Adamov... Chez le même éditeur, on espère reprendre la publication des œuvres tant attendues (et actuellement introuvables) d'Antonin Artaud.

● PHILOSOPHIE. Les amateurs trouveront un Alain (« Propos sur des philosophes ») aux Presses Universitaires ; un Carl Gustav Jung (« Le Livre de Job ») chez Corrêa ; des lettres du P. Teilhard de Chardin, sous le titre « La Genèse d'une pensée », chez Grasset. De Heidegger, deux ouvrages importants, « Le Principe de raison » et « Chemins qui ne mènent nulle part », sortiront chez Gallimard. Chez Fayard, enfin, on trouvera « La Responsabilité de l'Artiste », de Jacques Maritain.

● POLITIQUE. Pour mieux connaître les hommes d'Etat : une biographie de Léon Trotsky, par Isaac Deutscher (qui a déjà écrit un « Staline »), paraîtra chez Julliard ; un « César », chez Hachette, comprendra un essai de Jules Roy. « Castro parle » est un recueil de discours présentés par Grignon Dumoulin, du « Monde » (François Maspéro). Nous aurons aussi droit à un « Ferhat Abbas » d'un ancien député constantinois, Amar Naroun (Denoël).

● NOUVELLES COLLECTIONS. « Les plus belles lettres de... » prennent leur départ avec des lettres de Voltaire (Calmann-Lévy). Eugène Ionesco inaugure la collection « Pratique du Théâtre », chez Gallimard, avec « Notes et contre-notes ». « Panorama du XVI[e] *siècle* » est le premier volume d'une collection de poche que Seghers consacrera à l'évolution des arts et des lettres en France.

● UN PEU DE TOUT. Ces quelques titres très divers s'imposeront sans doute à la rentrée : « Les Volcans », de Haroun Tazieff (Fayard), « Sexe et Tempérament », de l'ethnologue Margaret Mead (Gallimard) et un livre sur le lunik, « Le Fabuleux Pari sur la Lune », signé Albert Ducrocq (Laffont).

ANNE GUERIN.

ESSAI

« Histoire de la folie » par Michel Foucault

● *Une véhémente protestation contre toute tentative d'imposer une frontière à l'aventure intellectuelle.*

VOICI un ouvrage exceptionnel (1), au titre à la fois trop ambitieux et trop modeste. Trop ambitieux parce que Michel Foucault n'étudie pas la folie à travers les siècles, mais seulement à l'âge classique, compris entre la Renaissance et la Révolution. Trop modeste parce que, bien plus qu'au sort des fous, l'auteur nous intéresse aux motifs qui les ont fait mettre au ban de la société occidentale et, par là même, à un des réflexes de défense les plus cachés et les plus importants de l'humanisme européen.

L'« Histoire de la folie » est une docte thèse, soutenue brillamment en Sorbonne. Mais sous la chape de l'érudition universitaire, on surprend une méditation haletante, passionnée, sur ce monde du délire qui constitue l'envers du monde, on découvre « *la plénitude de l'histoire* » que Foucault a recherchée et trouvée « *dans l'espace, vide et peuplé en même temps de tous ces mots sans langage qui font entendre à qui prête l'oreille un bruit sourd d'en dessous de l'histoire, le murmure obstiné d'un langage qui parlerait* tout seul — *sans sujet parlant et sans interlocuteur, tassé sur lui-même, noué à la gorge, s'effondrant avant d'avoir atteint toute formulation et retournant sans éclat au silence dont il ne s'est jamais défait. Racine calcinée du sens.* »

Un bruit de grelots

Le livre commence par une description admirable de ces *Nefs des Fous*, apparues dans le paysage européen à l'aube de la Renaissance, et dont l'auteur nous apprend qu'elles n'ont pas seulement existé dans le tableau de Bosch ou le poème de Brant, mais qu'elles ont réellement circulé, « étranges bateaux ivres le long des calmes fleuves de la Rhénanie et des canaux flamands », portant de ville en ville leur cargaison démente. A cette époque une sorte de crainte superstitieuse entourait le fou, que l'on n'admettait pas dans la communauté mais qu'on n'internait pas non plus. Passager sur la terre, témoin obscur d'un univers indéchiffrable, on le confiait à l'eau, symbole du mouvement perpétuel et chance de purification. Voilà comment sont nés de grands mythes littéraires : Ophélie, la Lorelei... Depuis les *Nefs des Fous*, « *l'eau et la folie sont liées pour longtemps dans le rêve de l'homme européen* ».

Mais pourquoi ces nacelles grimaçantes ont-elles surgi précisément à la fin du moyen âge ? Pourquoi également « L'Eloge de la Folie », d'Erasme, en 1509 ? Pourquoi cette vogue soudaine et générale des fous ? Pour deux motifs. D'abord, la disparition de la lèpre laissait inassouvi le besoin, inhérent à la conscience occidentale, d'un paria, quel qu'il fût, objet de fascination et d'horreur. Il n'y a pas de société qui n'ait ses exclus : l'aliéné relaya le lépreux. Ensuite, la grande peur de la mort qui domina le XV[e] siècle (l'ère des « Danses macabres ») trouva comme un dérivatif dans la découverte de l'universalité de la folie. Si la folie est partout, si la déraison ronge chacun, si la vie n'est elle-même qu'un vain bruit de grelots, la victoire de la mort devient nulle. « *La folie, c'est le déjà-là de la mort.* » Une fois établi que le néant est au cœur de l'homme, l'anéantissement final cesse de paraître effrayant. Ne pourrait-on, par une déduction analogue, expliquer la naissance et le succès du théâtre moderne de la dérision (Ionesco, Beckett, etc.) par la peur de la guerre, de la bombe atomique ? Les hommes qui vivent dans la conscience d'une destruction imminente ont besoin de penser que leur existence n'est rien, qu'ils ne perdront rien en la perdant. Voyez à quelles rêveries nous entraîne Foucault...

Le fou était donc, au début des temps modernes, considéré comme une vigie debout aux confins du monde connu, et la folie comme une dimension, mystérieuse et terrifiante, de l'homme. Mais la réaction de l'âge classique fut prompte. Si encore, dans les œuvres des peintres, de Bosch à Dürer, « l'expérience tragique » de la folie se poursuit intégralement, les écrivains et les philosophes, eux, et Brant, Erasme les premiers, inaugurent une « expérience critique » de la folie, c'est-à-dire une approche satirique et moralisante des fous. Désormais, il va s'agir de désacraliser le royaume des insensés, de montrer dans la folie, au lieu de la puissance sourde et illuminante qu'y voient encore les artistes, une pure et simple absence d'être, quelque chose de négatif et de stérile (le pauvre, le mendiant vont être de la même façon dépossédés de leur auréole).

L'opération fut menée sur deux plans. D'une part, par les philosophes qui, de Montaigne à Descartes, s'attachèrent à prouver que la folie est l'erreur par excellence, la perte absolue de la vérité. D'autre part, par les législateurs qui, avec la fondation de l'Hôpital Général, à Paris, en 1656, des Zuchthaüsern allemandes et des Workhouses anglaises dans la deuxième moitié du XVII[e] siècle, couvrirent l'Europe de centres d'internement.

Le grand renfermement

Ce qui est capital à comprendre, c'est qu'aucune idée médicale ne présida à ce « grand renfermement » (dans le seul Hôpital Général, 6.000 personnes en quelques années, soit 1 % de la population parisienne !). Les maisons d'arrêt dépendaient uniquement des autorités judiciaires et policières. On ne cherchait pas à guérir, ni même à soigner les fous, mais à les retirer purement et simplement du circuit. Tant il est vrai — nous touchons ici à l'idée conductrice de Foucault — que l'humanisme européen ne pouvait réaliser sa double ambition, l'une, philosophique, de créer une *ratio* universelle, l'autre, politique, d'instaurer un ordre bourgeois, sans procéder à la suppression, à l'annulation de tout ce qui pouvait menacer, idéalement ou concrètement, le rêve d'unité poursuivi.

Mais alors, qui était fou ? Qui enfermait-on ? Eh bien, outre les simples d'esprit, tous ceux qui en avaient trop et refusaient de suivre la « raison » ou de se conformer au nouveau code social. Les adultères, les homosexuels, les débauchés, les vénériens, les dissipateurs de patrimoine, les blasphémateurs, ceux qui n'allaient pas à la messe, ceux qui avaient tenté de se tuer, les devins, les astrologues, etc. Etonnante cour des miracles, où l'on séquestrait, sous l'hypocrite prétexte qu'ils avaient perdu le sens, les francs-tireur, les schismatiques, les déclassés du Grand Siècle.

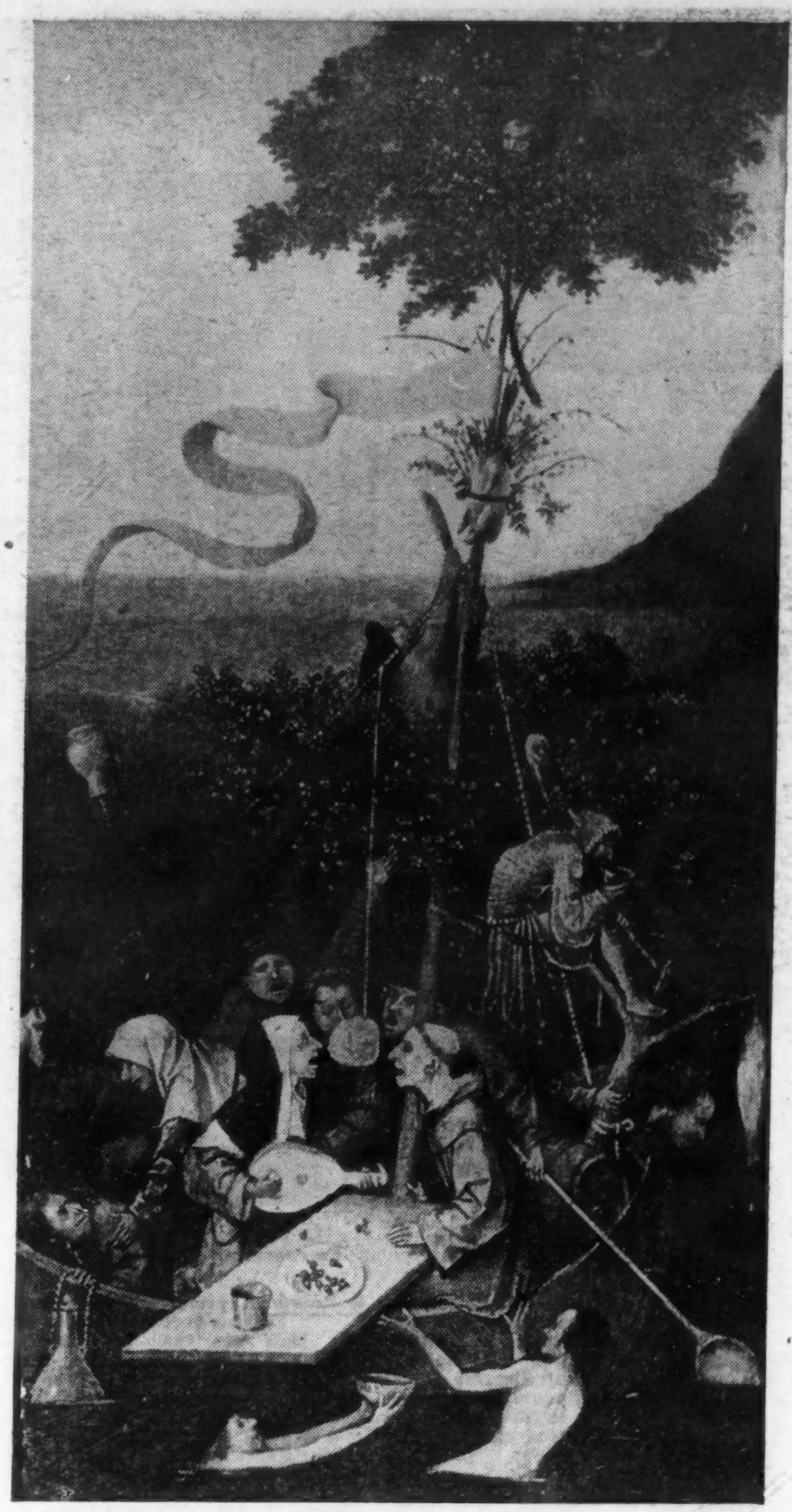
Pas de frontière

Il fallut attendre la Révolution et l'action du médecin philanthrope Pinel, qui libéra les internés de Bicêtre et créa les premiers asiles, pour arriver à une perception médicale de la démence et dissiper la confusion volontaire que l'âge classique avait établie entre folie et déraison. Il fallut surtout que des artistes, des poètes, des philosophes remettent en honneur au XIX[e] siècle des modes de sensibilité et de connaissance empruntés, hors de la *ratio*, au domaine ténébreux et génial de la déraison, pour que l'homme européen apprenne à retrouver sa dimension perdue. Goya, Van Gogh, Nerval, Hölderlin, Raymond Roussel, Nietzsche, Antonin Artaud : Michel Foucault ne fait que les nommer, sans doute, mais son livre n'est en fin de compte qu'une véhémente protestation contre toute tentative d'imposer une frontière à l'aventure intellectuelle.

On pourra critiquer plusieurs assertions de l'auteur, contester quelques aspects de sa thèse. Quoi qu'on pense des fous et des méthodes employées à leur égard, il n'est pas douteux, cependant, que cet ouvrage, en nous montrant la profonde répugnance de l'âge classique pour les pérégrinations souterraines, les voyages au bout de la nuit, non moins que son extrême pruderie dans les questions sociales et sexuelles, nous aide à mieux comprendre deux siècles décisifs de l'histoire européenne et, plus généralement, certaines caractéristiques fondamentales et durables de la civilisation occidentale.

DOMINIQUE FERNANDEZ.

(1) Michel Foucault, « Histoire de la folie », Plon. 704 p. 24 NF 65.



(Archives.)

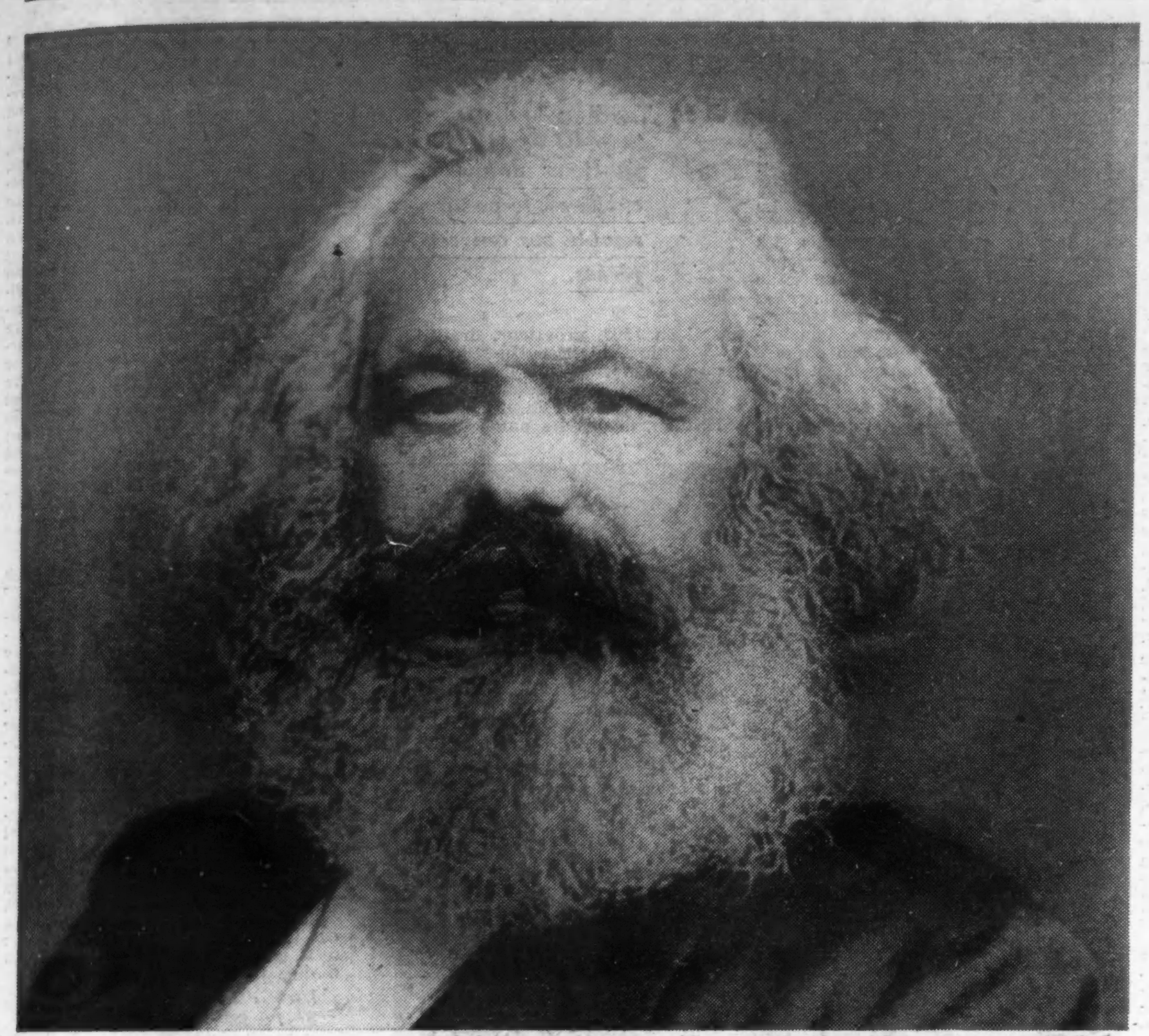
LE NAVIRE DES FOUS DE HIERONYMUS BOSCH.
Le déjà-là de la mort.

● **Dans le domaine ténébreux et génial de la déraison : Goya, Van Gogh, Nerval, Hölderlin, Nietzsche, Roussel, Artaud...**

UN EFFET DE CHOC

Au moment du procès Eichmann, son livre produit un effet de choc, écrit J.-F. Angelloz dans le « Mercure de France », du SOUPÇON, le dernier roman de Friedrich DURRENMATT.

(Editions ALBIN MICHEL)



(Viollet.)

KARL MARX.
Une colère infinie.

PHILOSOPHIE

« Marx, penseur de la technique » par Kostas Axelos

● *Marx, ennemi n° 1 de la métaphysique, était-il, aussi, un métaphysicien ?*

IL ne s'agit pas ici (1) de « dépasser » mais de comprendre, de suivre les directions multiples d'une œuvre, souvent réduite à des formules impérieuses et vides : « *Nous voulons laisser parler Marx et saisir son discours chargé de questions, comme tout grand discours* ».

Or, pour Axelos, la clé de l'univers « marxien », c'est la réflexion sur la technique. Certes, il ne s'agit point d'une plate histoire du travail à travers les âges, mais d'une vision prométhéenne qui montre la lutte engagée par l'homme contre la nature au moment où ce combat devient une défaite de l'homme devant lui-même : la culture qu'il s'est construite au cours de l'histoire n'est qu'une forme subtile d'esclavage et de mensonge.

Prisonnier de lui-même, l'homme ne peut reconquérir son authenticité perdue. L'histoire devait lui apporter la liberté absolue et la réconciliation, elle l'a enfermé dans le régime de la propriété privée et du capital, noyé dans « *les eaux glacées du calcul égoïste* ».

A l'époque où Marx écrit, qui est celle des débuts du capitalisme, c'est dans le sang et la peine que s'effectue ce que les économistes appellent « l'accumulation primitive », sans laquelle il n'existe pas de développement technique. Accumulation primitive qui est, comme on l'a dit, la « forme moderne du destin ».

Si le communisme a un sens, n'est-il pas de résoudre une question qui s'est posée depuis le jour lointain où l'homme a inventé un outil pour changer le milieu où il est né et, qui, sans cela, l'écraserait ?

L'homme souffre donc d'une souffrance infinie : parfois son malheur ne lui apparaît même plus, tant celui-ci est masqué par les institutions et les habitudes séculaires.

On s'indignera peut-être de ce que le mouvement de pensée de Marx, tel que le décrit Axelos, rappelle celui de Pascal. L'auteur ne fait point cette comparaison, mais elle s'impose.

Une promesse non tenue

L'existence humaine, chez Marx, n'est-elle point arrachée à elle-même et corrompue ? La conscience ne se trouve-t-elle pas « divertie », c'est-à-dire, au sens pascalien, détournée de la vie ? L'étude de ces diverses « aliénations », selon le terme de Marx, tel est le sujet du livre d'Axelos.

Ici, l'analyse suit la trame intérieure de la pensée marxiste — aliénation économique et sociale qui nous emprisonne dans les lois impitoyables du marché, aliénation politique qui nous rend esclave d'un Etat souverain, divinisation fantastique et monstrueuse de l'ordre établi, aliénation idéologique qui nous condamne à des visions partielles — tout cela nous prive de la plénitude d'existence à laquelle nous avons droit.

N'y a-t-il pas chez Marx, en effet, une obsession cachée qui détermine le mécanisme de sa réflexion: celle d'une promesse non tenue ? Nous avons été faits pour le bonheur, la volupté. On nous a trompés. Nous pourrissons lentement dans une histoire falsifiée.

Et cette présupposition dont le souvenir reparaît tout au long de l'œuvre, tantôt latent et tantôt explicite, est bien, selon Axelos, une attitude métaphysique.

La passion nihiliste

Il faut avoir une vision de l'absolu et une passion pour l'accomplissement total de l'homme, rêver d'un monde réconcilié, pour porter un jugement négatif sur le triste présent. Le nihilisme de Marx prend sa source dans la grandeur des rêves d'un homme qui pensait que la condition des hommes était de se rebeller contre le destin.

Sur le monde contemporain, Marx a exercé sa colère infinie. Il n'aime point cette société injuste, ni cette vie rétrécie. Il attend d'une destruction radicale, apocalyptique, la possibilité de construire une humanité libérée.

Or, c'est en évoquant l'avenir que le philosophe s'est pleinement révélé. Si la vision marxiste est tragique en ce qu'elle refuse toute composition avec le monde d'aujourd'hui, elle devient chaleureusement idyllique lorsqu'elle évoque le sort de l'homme délivré du joug de la propriété privée.

Kostas Axelos explique longuement dans des pages d'une grande pénétration cette attitude de Marx devant le futur. On s'y attache peu, d'ordinaire. Ou bien, on y cherche des indications valables pour la politique immédiate. Mais on n'examine jamais d'une manière complète la signification de la construction rationnelle du futur.

Or Marx ne pense pas du tout que la liberté viendra d'un seul coup, par l'effet magique de la catastrophe révolutionnaire. « *La suppression de l'aliénation suit le même chemin que l'aliénation* », écrit-il, comme pour indiquer que la lutte de l'homme pour conquérir son humanité durera bien longtemps après que les conditions de l' « esclavage social » auront cessé. Et ces visions de l'avenir ne font qu'accentuer la passion nihiliste de Marx : qu'il disparaisse, ce présent infâme... Qu'il se déchire, le voile de Maya qui nous dissimule les vérités essentielles...

Certes, Marx voulait expressément abolir la métaphysique. Certes, comme le dit Axelos : « *Il renverse la métaphysique traditionnelle de l'Occident, élaborée par les Grecs, les chrétiens et les modernes ; il nie le primat du supra-sensible et du spirituel, les ramenant à ce dont ils sont issus* ».

Mais, en faisant cela, il accorde à la chair, au sensible, le privilège qu'il arrache à l'esprit. Il incarne la métaphysique en faisant de tout homme le détenteur de son avenir. Le nihilisme de Marx, tel que le décrit Axelos, est donc celui d'un métaphysicien qui se sert de la science sociale et économique pour justifier sa vision du monde.

L'arc-en-ciel

On conçoit ce que cette image peut avoir d'irritant : irritant parce que Kostas Axelos ne se préoccupe point vraiment de l'économie ou de la sociologie d'un auteur qui se donnait expressément pour un savant. Irritant, parce qu'on arrache Marx à la politique pour l'attacher à la philosophie...

Tel qu'il est, pourtant, ce métaphysicien de la technique, ce nihiliste épris de plénitude, ne ressemble à aucun autre — ni à celui de Maximilien Rubel, ni à celui d'Henri Lefebvre, ni à celui de Roger Garaudy, ni à celui du R.P. Calvez. Peut-être évoquerait-il celui de Lukacs, dont l'auteur a traduit « Histoire et conscience de classe ». On trouverait parfois parenté plus grande avec Teilhard de Chardin.

Il est vrai qu'il n'existe pas un Marx en soi, projeté dans le ciel intelligible. Qu'un jeune philosophe européen cherche aujourd'hui à reconstituer *son* Marx n'est pas plus révoltant que de voir, en ce moment même, des penseurs arabes ou africains intégrer Marx à leur propre culture.

Selon les sociétés et les générations, les hommes promènent leur Marx comme ces arcs-en-ciel qui se déplacent avec l'homme qui marche dans la campagne...

JEAN DUVIGNAUD.

(1) Collection « Arguments », Aux Editions de Minuit. 324 pages, 19,50 NF.

UNE RECOMMANDATION DE LA SÉLECTION DES LIBRAIRES DE FRANCE

Il ne convient pas de prendre à la légère cette VIE AU SERIEUX : elle est de taille à forcer l'attention, sinon des détracteurs de BESUS (les œuvres fortes en ont toujours), du moins des indifférents qui n'ont plus le droit de l'ignorer.

(Editions ALBIN MICHEL)

(Archives.)

HENRI BOSCO.
Le goût des ombres.

MÉMOIRES

« Un oubli moins profond » par Henri Bosco

● *A mi-chemin entre Daudet et Virgile.*

EH ! oui, l'Ane Culotte a vraiment existé. Cet âne qui portait des pantalons d'homme, velours en hiver, en été toile bleue, héros d'un des plus jolis contes d'Henri Bosco, Henri Bosco ne l'a pas inventé. Suis-je déçu ? Il y a toujours un certain désenchantement à constater, lisant mémoires ou souvenirs d'écrivains, que la réalité a montré plus d'imagination qu'eux. Surtout lorsque l'auteur, avec une indiscrétion naïve — et, au bout du compte, une grande maladresse —

→

prend soin lui-même d'indiquer les sources de son œuvre. Telle est la première réflexion qu'inspirent les souvenirs que vient de publier Henri Bosco, « Un oubli moins profond » (1). C'est peut-être la vie, après tout, les choses, les gens, les paysages, qui ont du talent.

Les Alpilles et les Ombres

L'immense talent de la Provence, nous le connaissons bien, et de longue date. Pinède ou garrigue, mas ou bastidon, le cri de fer des cigales, les couleurs dévorées par l'invincible lumière jusqu'à devenir ce grand jour livide des après-midi de soleil-lion — voilà qui n'a plus l'attrait de l'exotisme, mais le charme en est inusable.

La Provence de Bosco s'étend entre Avignon et Lourmarin, avec une pointe vers Marseille et la masse obscure du Lubéron en arrière-plan. Provence moins vigoureuse, moins musclée, moins dramatique et même moins tragique que celle de Giono. Moins vulgairement bon enfant, pastis et pétanque, que celle de Pagnol. Gentille, tendre (d'une gentillesse qui risque de dangereusement contaminer le style) comme la Provence d'Alphonse Daudet. La fille de Madame Segou ; la chèvre d'Isabelle ; l'histoire du « rapetassou » qui se fait enlever par une jeunesse, *pécaïre ! Et cætera.*

Petit peuple résolument pittoresque (oh ! oui) de saltimbanques, de « caraques », de marchands ambulants, de comédiens pour grand-route, tous êtres-frustes-qui-en-savent-bien-plus-long-que-les-gens-des-villes : cela « fleure bon » le santon. Sur l'horizon des Alpilles se profile un certain moulin qui fait craindre des pastorales un peu mièvres où Mistral l'emporterait sur Virgile.

Mais si Henri Bosco n'échappe pas toujours au piège du « daudettisme », s'il ne résiste pas toujours victorieusement à la tentation de la bucolique folklorique, il sait donner à sa Provence la troublante dimension de la quatrième églogue. Terre alors rêveuse, alors insolite, comme si la lumière, par son excès même, suscitait le mystère. Sur les Alpilles, escamotant par bonheur le cher moulin, voici les Ombres. La lampe et la pendule.

L'oublieuse mémoire

Au contraire de Simone de Beauvoir dont les mémoires relèvent de la démarche intellectuelle : exploration scrupuleuse d'une conscience en voie de formation — d'où l'ordre impérativement chronologique, et ces bilans successifs comme autant de paliers marquant les étapes d'une évolution, Henri Bosco, uniquement soucieux de ressusciter les décors et les personnages de son passé, s'abandonne aux hasards de « l'oublieuse mémoire ».

Seule limite au caprice de ces hasards (du moins dans ce livre-ci) : les souvenirs se situent dans la première enfance, Henri Bosco a de six à dix ans. En route donc pour les inévitables verts paradis, grand-mère Louise, tante Martine et premiers cahiers. Mais là encore — comme pour le moulin — le goût des Ombres sauve tout.

Quelles ombres ? La doublure des choses, des gens. L' « autre explication ». Le petit Henri possède une mère à qui rien d'invisible n'échappe et pour qui tout est signe ; un parrain qui fait tourner les tables ; un père conteur comme un griot d'Afrique ; une nourrice, Julie, qui n'hésite jamais à se mesurer aux fantômes. Le goût de la cachette d'où l'on peut guetter les secrets des grands, les peurs indéfinissables, l'expérience tantôt craintive tantôt voluptueuse de la solitude — tout cela normal chez les enfants — vont à ce point compter pour ce gamin nerveux, imaginatif, volontiers furtif, que son enfance tout entière en est marquée (et l'œuvre à venir).

Le petit Henri épie sans cesse clowns, contrebandiers, amoureux. Ses peurs floues vacillent au bord d'un étrange plaisir. Mystères incomplètement surpris, affolements qui se confondent avec l'apprentissage d'une solitude qu'exaltent la lampe et la pendule — on comprend que la nuit soit reine. L'incomparable nuit de Provence, ses champs frémissants de grillons, l'appel des chouettes, le ciel qui pivote doucement sur les têtes, longtemps chaud mais soudain, vers onze heures, rafraîchi d'une coulée qui toujours arrive du haut de la colline, et mélancolique « à cause des âmes, à cause de l'ombre ». Nuit dont les romans les plus réussis de Bosco sont comme autant de rameaux détachés.

Alphonse Daudet saisi par « l'occulte », Henri Bosco échappe par là au régionalisme. Espion attentif des ombres, il est le conteur de la nuit.

JEAN-LOUIS BORY.

(1) Gallimard, 331 p., 11,50 NF.

POÉSIE

Jean Tardieu

● *Deux nouveaux recueils où le poète a rassemblé ses œuvres préférées.*

NÉ en 1903, prosateur, dramaturge, critique d'art, traducteur (sa version française de « L'Archipel » d'Hölderlin est tenue pour chef-d'œuvre), poète enfin et surtout, Jean Tardieu, depuis les années 30, a publié quelque onze recueils. On aura un aperçu de cette voix riche, diverse et un peu déconcertante en lisant un livret : « Histoires obscures » (1) et un « Choix de poèmes » (2) où se trouvent rassemblés des textes qui, écrits entre 1924 et 1954, ont la faveur du poète.

(Bernand.)

JEAN TARDIEU.
« Monsieur met ses chaussettes, Monsieur les lui retire. »

La Sainte réalité

Si l'on met à part les poèmes de circonstance, conçus pendant la guerre, simples et douloureux (« Histoires obscures » en contient quelques-uns), l'œuvre de Jean Tardieu tout entière est, d'une part, la production d'un visionnaire, de l'autre celle d'un rhétoricien ou joueur de mots. Les deux s'opposent absolument. Des recueils comme « Accents », « Le Témoin invisible », « Les Jours pétrifiés » s'efforcent de rendre « l'autre côté des choses » et jamais Tardieu ne montre « la sainte réalité » qu'elle ne porte trace des rêves où, un temps, il s'est cherché ou perdu. A l'affût des secrets qui se donnent par le biais des illuminations, ce poète cosmique interroge le temps, l'espace, les galaxies et tente de réduire les grandes antinomies du jour et de la nuit, de la vie et de la mort, de ce qui existe et n'existe pas, qu'il pressent. De là ces poèmes riches d'idées de fantômes, d'éclairs et qui proposent une interprétation symbolique de l'Univers. Mais il n'est au pouvoir de personne de toujours vivre dans la compagnie des nuages et chercher, au-delà des apparences, réponse à l'énigme du monde, à son propre mystère. Ici et là, Tardieu revient parmi nous, nos maisons, nos murs et, laissant ses voyages dans l'irréel et l'invisible, se prend à chanter, tout à la fois humble et fervent, la lumière d'une lampe le soir, une porte qui claque, un feu.

« Monsieur Monsieur »

Poète cosmique et intimiste, Tardieu ne l'est pas toujours. Des recueils comme « La Première personne du singulier » et « Monsieur Monsieur » illustrent sa seconde veine, celle du rhétoricien-joueur de mots. Tout à l'heure, le chant, la plainte ou le sourire, l'accent grave ; maintenant, la parodie et l'appareil du baroque. Sur des rythmes de rengaines, de comptines, de chansons populaires, il écrit des poèmes qui surprennent, « au carrefour du burlesque et du lyrique », le ridicule et même le grotesque qui se cachent au fond des sentiments éternels et vrais. Dans « Monsieur Monsieur », par exemple, deux individus parlent, identiques, car l'un n'est que l'ombre de l'autre ; c'est comme si « Personne avec Rien dialoguait ».

L'un dit : les choses viennent
Et l'autre : elles s'en vont.

Non que Tardieu ne soit pas revenu à sa première manière : la preuve en est ces « Histoires obscures ». Mais on croit deviner qu'il reprendra la seconde, quelque jour, et qu'il peut recommencer aussi bien :

Quel était votre nom, quel était mon [visage ?
Que faisions-nous ainsi l'un à l'autre [inconnus ?
Sans savoir qui je suis, sans savoir [qui je fus,
Je revois une main qui se tend sous [l'orage
Un visage qui pleure, une porte [fermée

que :

Monsieur met ses chaussettes,
Monsieur les lui retire.

L'ennemi volé

Jean Tardieu, c'est le poète-protée, celui qui, s'il a écrit : *« Je reste du coté du Visage »*, n'essaie pas moins tous les masques, toutes les voix, comme s'il cherchait son identité et comme si le frappaient d'évidence à la fois la grandeur et la petitesse de l'aventure humaine. Sa quête de l'insondable et de l'infini révèle beaucoup de confiance. Son besoin d'animer et de dénoncer marionnettes et jocrisses, une angoisse certaine. On retiendra cette confidence, qui explique « Monsieur Monsieur » et les recueils de cette veine : *« Le plus souvent, je cherche à triompher d'une peur sans nom, en m'efforçant d'imiter la voix même de l'Ennemi... C'est moi qui parle : il est volé. »*

YVES BERGER.

(1) Gallimard, 48 p., 4 NF.
(2) Gallimard, 272 p., 11,50 NF.

Institut de Chaillot
Georges-Ville

52, *avenue Victor-Hugo* - PAS. 08-87
93, *rue Lauriston* - KLE. 46-24, 24-04
Métro Etoile - Victor-Hugo
Autobus 52, 82 - PARIS (16e)

De la 6e à la Philosophie

Jeunes Gens et Jeunes Filles
Toutes séries, toutes options
toutes classes
Externat. Demi-Pension
Internat-Externé
Rentrée scolaire : lundi 25 septembre

Documentation sur demande
METHODE FIDES

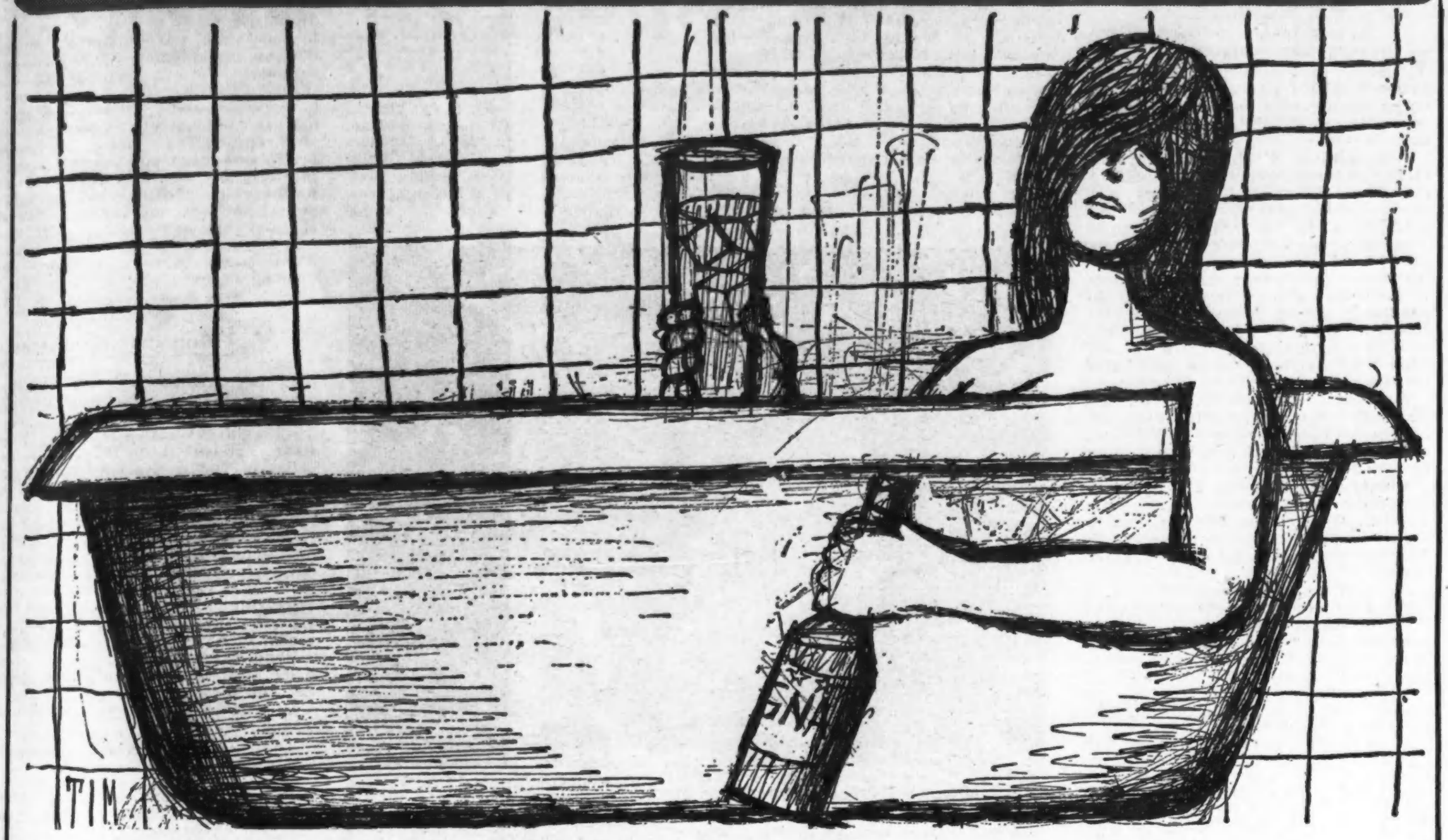
UNE VERITABLE EPOPEE DE LA VIE

« Après VIE ET MŒURS DES ABEILLES et DIX PETITS HOTES DE NOS MAISONS, voici un ouvrage encore plus riche L'HOMME et LE MONDE VIVANT, une véritable épopée de la vie que tous liront avec passion», écrit, dans le dernier numéro du « Mercure de France », J.-F. Angelloz

(Editions ALBIN MICHEL)

L'A.B.C. DU COMMERCE

Un conte de JEAN CAU



Il vint frapper à ma porte. Je lui ouvris. Il était calme, mais transpirait un peu. Il s'assit, s'épongea le front, alluma un cigare et me dit : « Je viens de tuer ma femme ». J'aime qu'on m'annonce comme ça, à l'improviste, des nouvelles énormes. Je mets à l'épreuve mon sang-froid et il n'est rien qui ne m'amuse autant que de prendre des airs de circonstance. J'ai toujours envié les prêtres qui, à confesse, reçoivent les aveux criminels. En général, lorsqu'un ami me confie qu'il a tué son épouse, je déclare d'un ton neutre : « Ben, merde ! ». Je lui servis un verre de cognac car je déteste le whisky : on en boit trop dans le roman et le cinéma modernes. Une de mes idées est de réhabiliter le cognac, boisson française. Sec ou à l'eau, c'est aussi bon que le whisky. J'en offre à tout le monde et j'espère créer un snobisme autour du cognac délaissé.

— Tu aimes le cognac ?

— Oui.

— Je suis bien content. Ne trouves-tu pas que c'est meilleur que le whisky ?

— Ça remonte...

— Je déteste les snobs qui ne boivent que du whisky. Si j'étais le gouvernement, j'interdirais l'importation en France de ce liquide écossais. Je donnerais ainsi un coup de fouet à la production de cognac en même temps que j'économiserais des devises.

— Tu as raison.

Il tétait son cigare voluptueusement et humait, le nez au ras de son verre, le parfum de mon cognac. Nous écoutâmes des disques. Sa femme, je la connaissais bien. Trente ans, des jambes longues et solides, un regard bleu, des épaules larges et une voix sèche. Pas facile à tuer. Pas bavarde non plus. Lorsqu'on lui demandait son avis, elle répondait : « Comme je n'ai rien à dire, je préfère me taire ».

— Qu'as-tu fait du cadavre ?

— Je l'ai mis dans la baignoire. Ça saignait énormément et je ne voulais pas tacher les tapis. J'ai ouvert le trou de vidange... De cette façon, elle peut saigner des litres : ça s'écoule.

— Tu l'as tuée au couteau ?

— Non, avec une hachette. Qu'allons-nous faire du cadavre ?

— Elle a crié ?

— Non... quand elle m'a vu lever la hachette, elle a simplement hurlé : « Tu es fou ! ».

— Toutes disent la même chose à cette occasion.

— Oui. Qu'allons-nous faire du cadavre ?

Je lui conseillai de le découper à la scie, de faire un paquet de chaque morceau et d'envoyer les paquets à des adresses piquées au hasard dans l'annuaire téléphonique.

— Ça va être un de ces boulots !

— Tu découpes et je t'aide à ficeler les paquets.

— On en a pour des heures.

— J'ai rarement vu un type aussi fainéant que toi.

— Ça me dégoûte un peu de découper cette viande. Je vais me salir.

— On fait ça à poil et, après, on prend une douche.

Il avala un deuxième verre de cognac et m'assura une fois de plus qu'il préférait ça au whisky. J'étais très heureux. Je suis en effet représentant pour la région parisienne d'une grande marque de cognac et j'ai tout intérêt à ce que les gens deviennent amateurs de cette boisson extrêmement saine. Le cognac subit moins de manipulations que le whisky ; en outre, c'est fabriqué non point à partir de grains mais de vin. Si la consommation augmentait, les producteurs arriveraient à baisser leurs prix et, à travers un processus extrêmement simple, le whisky serait bientôt détrôné.

— Tu crois que la découper ne nous prendra pas trop de temps ? Et les paquets, et aller à la poste ?

— En une journée, on bâcle le tout.

— C'est un foutu boulot !

— On boira du cognac pour se remonter.

On frappa à ma porte. Entrez. C'était le blanchisseur qui me livrait mon linge de la semaine. Bonjour, messieurs ! Ce blanchisseur est un brave homme, très vieux. Je l'invite à s'asseoir et à prendre un verre de cognac. Non, merci !

— Voyons, lui dis-je, mon ami vient de tuer sa femme...

— Vous ?

— Oui, répondit mon ami.

Le blanchisseur devint tout pâle et j'en profitai pour lui servir un verre de cognac qu'il avala d'un trait. Puis un deuxième verre. Un troisième...

— C'est bon ?

— Fameux. Ça remonte.

— Meilleur que le whisky ?

— Oui, lorsqu'on y goûte.

— Tenez, voici un échantillon. Si vous y prenez goût, je vous fais la caisse à dix mille francs. Huit bouteilles pour dix mille francs.

Je lui versai un quatrième verre et il me signa la commande sur-le-champ. Le cognac, je le répète, est une boisson saine fabriquée à partir du vin, qui vieillit en cuves de bois et ne subit presque pas de manipulation.

Le blanchisseur prit congé.

— Dis, on la découpe ? demanda mon ami.

— C'est que ça marche à fond... lui dis-je.

— Qu'est-ce qui marche ?

— Dès qu'on dit à quelqu'un que tu as tué ta femme, il se jette sur le cognac.

J'oubliais de dire qu'à l'annonce de la nouvelle, le facteur, après le blanchisseur, m'avait passé commande d'une caisse.

— Ça me donne une idée, dis-je à mon ami.

— Laquelle ?

— On recouvre le cadavre de chaux vive, dans la baignoire, afin qu'il ne se décompose pas. Nous laissons seulement apparaître les mains et le visage. J'ouvre un bureau chez toi où je convoque les éventuels clients. Un coup d'œil sur la baignoire et je suis sûr de passer toutes les commandes. Je te donne 20 % pour la location du bureau et de la salle de bain. D'accord ?

— D'accord.

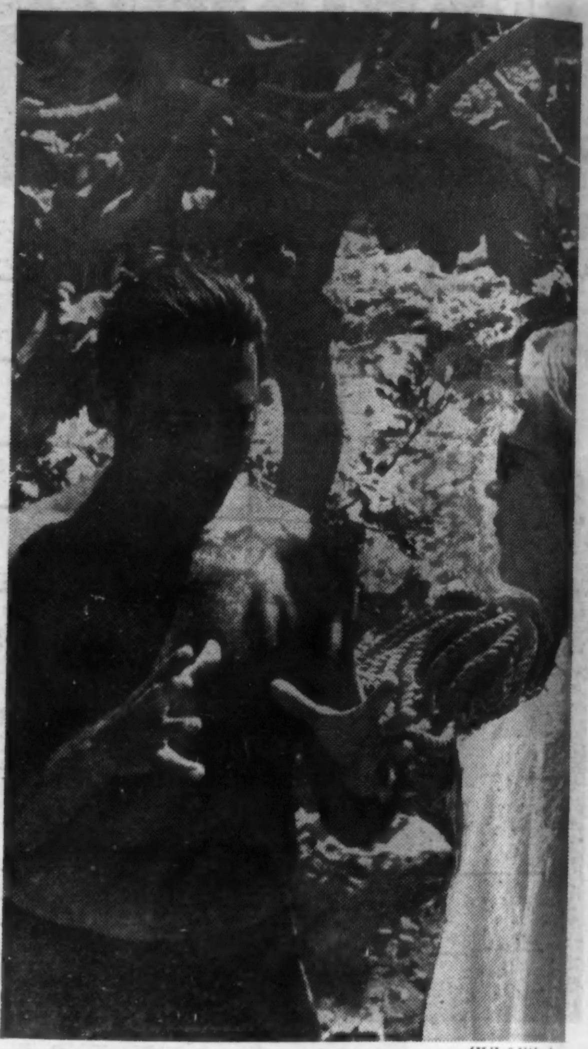
Le snobisme du whisky ne se justifie pas. On dit : « Le whisky peut être servi à n'importe quelle heure du jour et dans n'importe quelles circonstances, d'où sa vogue ». Moi, je prétends que le cognac, boisson saine, peut également être servi avant ou après les repas. A l'eau, c'est un apéritif ; sec, un digestif. Avant tout, il faut habituer les gens à la consommation régulière et abondante, ce qui nous permettra de baisser les prix. Si les prix baissent, la consommation augmente ; si la consommation augmente, les prix baissent encore d'un cran, etc. C'est le principe de la boule de neige et l'A.B.C. du commerce.

JEAN CAU.

REPORTAGE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Phèdre chez elle*



(Kélaiditès.) MICHÈLE MANCEAUX AVEC JULES DASSIN...
« Aricie, this is my son. »
...ET AVEC RAF VALLONE. (Kélaiditès.)

VUE d'avion, cette terre beige, aride, qui disparaît sous l'eau, puis reparaît sous forme d'îlot, d'atoll, de péninsule, cette terre qui n'émerge que pour se faire brûler au soleil, c'est la Grèce.

Huit millions d'habitants, quarante mille voitures privées, un salaire moyen de trente mille francs par mois, c'est un pays pauvre.

L'hôtesse de l'air est surprenante. Voyant sur ma carte d'embarquement que je suis journaliste, elle me demande : *« Vous venez chez nous pour le tourisme ou pour le travail ? »* Je réponds : *« Pour le travail ». « Ah ! bon,* dit-elle, *alors Phaedra - Mercouri - Dassin ».* Comme s'il n'y avait dans toute la Grèce qu'un seul sujet de reportage.

A Athènes, c'est pareil. Le portier de l'hôtel qui me renseigne sur les heures des bateaux pour l'île d'Hydra, m'interroge : *« C'est sans doute pour le film ? ».*

Que le cinéma ait tant d'importance sur cette terre, berceau de la civilisation, il y a là un mystère. Pas le temps d'aller consulter l'oracle de Delphes. Le bateau est pour demain matin.

Mais, la nuit, dans les tavernes, à coup de résiné, un petit résiné tout frais de l'année qui porte bien son nom de « Coquinelli », on trouve aussi la clef.

Une Madelon hellène

Je demande à un nouvel ami grec : *« Melina Mercouri, au fond, c'est votre Brigitte Bardot ? »* Son « coquinelli » lui reste en travers de la gorge. *« Pas du tout. Melina, c'est d'abord une brave fille. Tout le monde la connaît ici. Son grand-père était maire d'Athènes. Personne ne lui fait signer d'autographes. Mais, tenez, Melina demanderait cinq drachmes* (1) *à chaque citoyen grec, tout le monde les lui donnerait. Même si elle les voulait seulement pour en faire cadeau aux bouzoukias* (2) ».

Ainsi, l'héroïne de « Jamais le dimanche », la joyeuse putain du Pirée, est devenue une espèce de Madelon hellène. Pourquoi ? *« Parce que « Jamais le dimanche » a fait une telle réclame pour notre pays. Dès qu'ils arrivent, les touristes se précipitent au Pirée. Ce film a été une formidable propagande pour notre tourisme, et rien ne rapporte à la Grèce autant que le tourisme ».*

Même pas la bauxite, qu'un récent accord avec Péchiney permettra de traiter sur place au lieu de l'exporter brute, même pas les bateaux qui ne font la fortune que des armateurs. Le ministre de l'Industrie l'a bien compris, qui a fait construire près d'Athènes des hôtels somptueux et des bungalows super-luxe, auprès desquels les installations d'Eden-Roc sont des cabanes à lapins.

Depuis cinq ans, le nombre des touristes a d'ailleurs décuplé et le cinéma, contribuant à cette progression, se trouve, pour la première fois, industrie de première utilité.

On tourne dans les studios Alpha, près d'Athènes, environ soixante-dix films par an. Hélas ! leur qualité les empêchant de viser une audience internationale, on compte davantage sur les films étrangers tournés en Grèce.

L'armée et la flotte grecques furent mises à la disposition de la Columbia qui produisit « Les Canons de Navaronne » avec Gregory Peck. Des réceptions somptueuses furent offertes à Jayne Mansfield qui est venue tourner pour la Fox. Quant à Jules Dassin, il est devenu tout-puissant. (« Jamais le dimanche » en est à la 46e semaine d'exclusivité à New York). Même quand Niarchos a fait inonder ses chantiers de Scamaranga où Dassin tournait, les autorités officielles ont soutenu Dassin. Et contre Niarchos. Ici, cela veut dire quelque chose.

(1) La drachme vaut environ 16 anciens francs.
(2) Musiciens.

« Cui-cui »

A Hydra, en revanche, tout-puissant ne signifie rien. La plus grande désinvolture règne aussi bien dans le travail que dans les mœurs extrêmement confuses des habitants et des touristes. Le soir, vers sept heures, on se croirait sur le port de Saint-Tropez, qu'il est à la mode cette année de décrier. On porte aux nues les îles grecques, où il n'y a pas de plage, pas d'eau pour se laver, plein de guêpes et de popes barbus qui sonnent des cloches à toute volée dès six heures du matin. A part cela, il fait évidemment très beau et le petit port d'Hydra rappelle Cadaquès, Portofino, Capri, etc. En plus sauvage, bien entendu.

On n'y voit que Pierre Daninos, qui arbore la mine sinistre de l'humoriste, et une ex-cover girl, Ivy Nicholson, qui arpente le port, habillée en gitane. Sous prétexte qu'elle vit comme un oiseau, elle ne s'exprime qu'en disant « cui-cui ».

Dassin, lui, n'a pas choisi Hydra pour sa faune, sa flore, sa géographie, mais spécialement pour une certaine maison superbe dont il a fait la propriété de Thanos et de sa femme Phaedra.

Thanos (Raf Vallone) est un riche armateur. Son fils Alexis (Tony Perkins) tombera amoureux de sa belle-mère (Melina Mercouri). Cette histoire se terminera dans le sang (Aston-Martin) mais aujourd'hui les tragiques démêlés de Thésée, de sa femme Phèdre et du petit Hippolyte se tournent dans un hangar à bateaux, transformé en boîte de nuit.

Jules Dassin, en short, torse nu, comme tous les techniciens, donne des ordres en anglais, que le premier assistant grec, retransmet en français ou en grec aux soixante personnes de l'équipe. Généralement, ceux-ci répondent : *« Andaxi »* qui se traduit dans tous les lexiques par *« D'accord »*, mais qui, selon Noel Howard, le directeur de production, signifierait plutôt : « La barbe ! ».

Il fait une chaleur d'étuve. Des figurants recrutés sur place dansent avec beaucoup de conscience professionnelle. Thanos présente Ercy (Aricie) à Alexis, sous l'œil inquiet de Phaedra.

« Ercy, this is my son ». Le drame se noue. Les jeux sont faits. Rien ne va plus. Dassin, qui a préparé sa scène depuis vingt-quatre heures entre les « ochi » grecs qui veulent dire « non » et les « né » qui veulent dire « oui », va prendre un peu d'air sur la route de corniche, en terre, qui a été construite exprès pour le film. Exprès pour que Hippolyte-Alexis puisse s'y tuer.

Perkins a tourné la scène l'autre jour, si pénétré par son rôle, qu'il conduisait à 140 km à l'heure, en délirant, les yeux fermés. Une fois la scène terminée, l'ingénieur du son, qui était caché derrière la banquette, n'a pas osé sortir de la voiture. Il n'avait pu contrôler sa peur.

« Normalement, dit Dassin, *les spectateurs devraient avoir aussi peur que lui. »*

Le même mendiant

— Est-ce que c'est plus dur de faire rire ou de faire pleurer ?

— *C'est plus dur de faire rire. Mais là, j'ai été si loin, qu'en voulant les faire pleurer, je risque de les faire rire. Enfin, si un spectateur sur dix est touché vraiment par la tragédie, ce ne sera pas si mal. Je voudrais qu'ils y voient plus qu'une sombre histoire d'amour.*

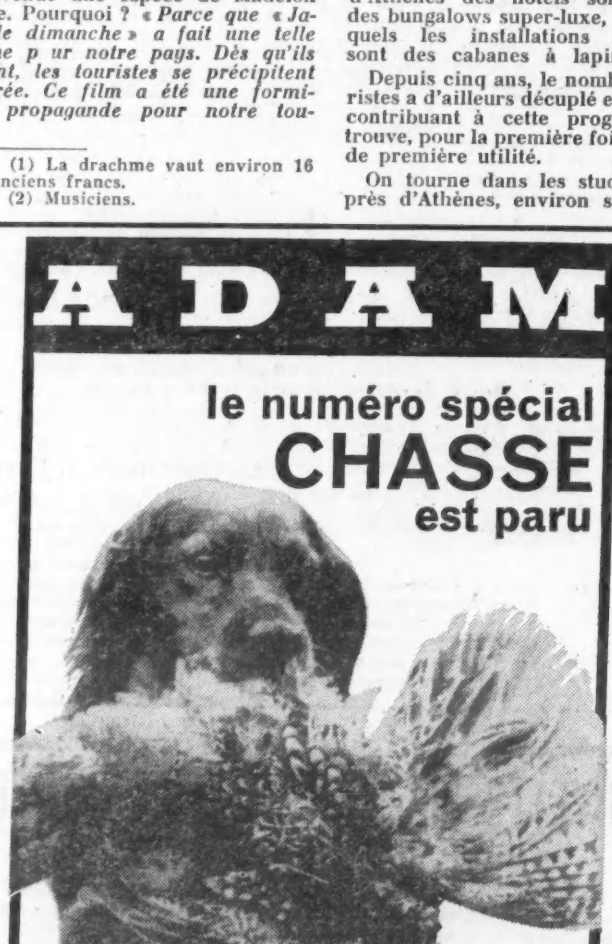
A la fin du film, quand on ramène les cadavres de Phaedra et d'Alexis, Thanos apprend le naufrage d'un de ses bateaux, et doit lire la liste des marins perdus aux veuves et aux orphelins qui sont venus chercher des nouvelles. La fatalité pèse sur lui de tous côtés.

— Quelle est la différence pour vous entre un drame et une tragédie ?

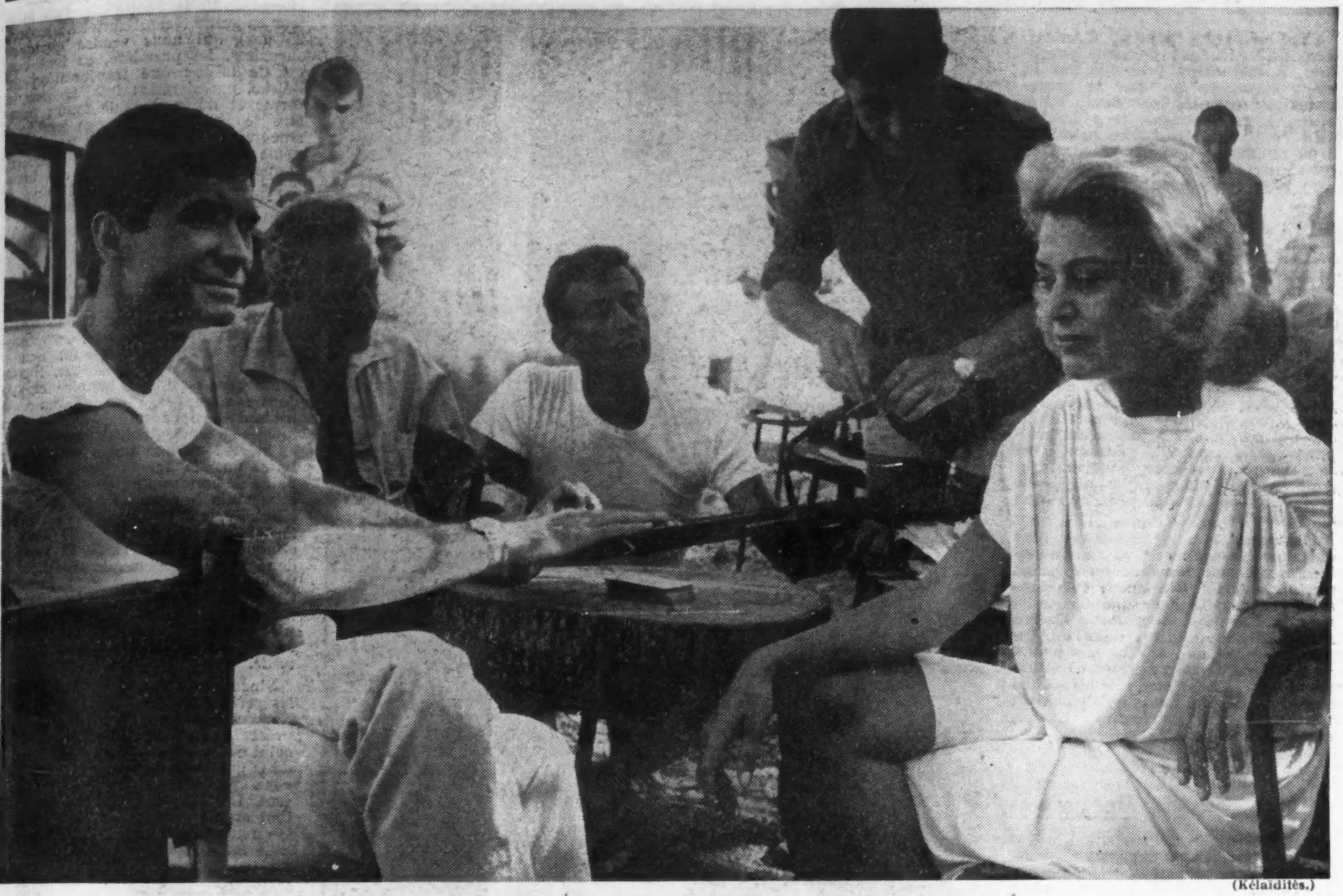
— *Je ne sais pas. Par exemple, si l'on vous montre un mendiant, vous pensez que c'est triste. C'est un drame. Si l'on vous montre ce même mendiant en vous disant : « Vous savez,*

ADAM

le numéro spécial
CHASSE
est paru



NF 4



(Kélaïditès.)

TONY PERKINS, JULES DASSIN, NOEL HOWARD ET MELINA MERCOURI A HYDRA.
Plus calme que l'on n'imagine, un dîner chez les Atrides.

Il a été milliardaire », vous êtes bien plus frappé. La fatalité intervient. C'est une tragédie. »

Très calme, avec l'œil bleu très vif, Dassin convoque son état-major pour organiser le tournage du lendemain. Il reste silencieux cinq minutes. Personne n'ose rien demander. Il dit : *« Ça, c'est juste pour que chacun ait le temps de faire son autocritique. »*

Melina Mercouri est au bord des larmes parce que son costume a été raté. On attend une tempête, mais l'orage passe. Très gentiment, elle va tourner avec sa blouse qui godaille. Les cris, les grands gestes, la Méditerranée, ce sera pour tout à l'heure, pour la partie de jacquet au bar du port, avant le dîner chez Raf Vallone.

Raf Vallone, lui, est toujours de bonne humeur. Dès qu'il a une minute, il plonge d'un rocher, et dès qu'il a une heure, il part en barque avec un pêcheur. Il est installé dans une petite maison à terrasse où l'on accède par des tas d'escaliers. De là-haut, on voit la baie. Plus jolie, la nuit, sans touristes, quoi qu'en pense le ministre de l'Industrie.

Dans une malle spéciale

Raf Vallone se prépare à jouer « Le Repos du Guerrier ». Il dit : *« Tous mes amis me déconseillent de jouer cette pièce. Mais cela fait trois ans que j'en ai envie. Alors, même si c'est raté, qu'est-ce que ça peut faire, cette idée m'aura déjà fait plaisir trois ans. »* Il a emmené sa femme, ses trois enfants. Il vit sagement.

De l'autre côté de la baie, dans une maison à colonnes, Tony Perkins boit du lait. Il porte des chemises et des pantalons ravissants et il est très coopératif. Lorsque Dassin tournait à Athènes, il a eu besoin, un jour, que la foule soit dans le champ. Mais il n'y avait pas de foule. Alors, Perkins a proposé de descendre dans la rue, pour attirer du monde. Au bout d'une heure, il y avait trois cents personnes, et Perkins étouffant au milieu.

Sur la terrasse, Melina taquine Tony qui guette, dans le ciel étoilé, le passage d'un satellite américain.

« Tu peux attendre longtemps », lui dit-elle, en roucoulant.

Tony rit à son tour, très détendu. Raf fait les spaghetti, venus de Rome avec le café, dans une malle spéciale. Tout le monde se régale et se réjouit d'être si bien sous les étoiles. Aucune friction. C'est beaucoup plus calme que l'on n'imagine, un dîner chez les Atrides.

MICHELE MANCEAUX.

VENISE

La 22e Mostra

● *50 films en 10 jours: Morvan Lebesque a enregistré beaucoup de déceptions, quelques réussites et un choc : « L'Année dernière à Marienbad ».*

JE dois avouer une très vilaine pensée. Résolu à classer par genres les quelque cinquante films présentés à la 22e « Mostra » vénitienne, j'avais l'intention de parler des navets en premier lieu. Mais y a-t-il encore des navets au cinéma ? Le mot a vieilli et la chose n'existe plus. C'est tout juste si, en cherchant bien, on découvre dans ces dix premiers jours du festival un ou deux films qui ont fait par moments rigoler la salle : le film chinois, « Education et Amour », nourri de bons sentiments lourds comme des cataplasmes, et un film américain hors programme, « Night Tide », qui raconte une histoire de sirène sympathique mais tout de même trop infantile sur les bords. A part cela, tout le monde aujourd'hui sait faire un film. Techniquement parfait, léché, impeccable et pas ridicule pour deux sous. Seulement, que ce film nous passionne ou seulement nous concerne, cela est une autre histoire...

Nous voici donc d'emblée dans la catégorie supérieure. Une catégorie encore assez basse, à vrai dire. On me permettra de la baptiser « Boulevard » car elle évoque le théâtre, et pire : le théâtre mort.

Pas de miracle

En tête vient — on s'y attendait un peu — « Eté et Fumées » de Peter Glenville. Il n'y a pas de miracle et ce long technicolor américain vaut ce que valait la pièce originale : une assommante histoire de vieille fille du Sud, déchirée entre la sexualité et l'idéalisme et finalement admise à la leçon d'amour de M. Tennessee William. Laurence Harvey et Geraldine Page ne pouvaient rien contre la convention du sujet, la fausse poésie du décor et le travail habile mais sans génie du metteur en scène. Geraldine Page n'en recevra pas moins, dit-on, le prix de la meilleure interprétation féminine. En ce cas, il ira à une excellente comédienne, mais à une comédienne de théâtre.

Dans la même catégorie, hélas ! il nous faut placer « Vanina Vanini » qui a été pour moi — et pour quelques autres, si j'en juge aux réticences de la présentation à la presse — la plus amère déception du festival. Que reste-t-il des « Chroniques Italiennes » ? Rien, ou peu de chose : Rossellini s'est essoufflé après cette écriture sublime : les mots couraient plus vite que les images. Les scènes d'amour sombrent dans les longueurs, les séquences de mouvement ou de plein air tournent court et, malgré quelques bonheurs visuels, ne dissipent pas l'ennui envahissant. Sandra Milo est belle, mais seul Laurent Terzieff parvient furtivement à nous émouvoir. Une musique insistante et sirupeuse détruit nos dernières illusions. Stendhal ? Non : « La Tosca ».

Deux écoles

Venons-en au rayon folklore. Il est — comme cela arrive souvent dans les festivals — abondamment fourni. Et d'abord, le cinéma a eu l'idée de s'explorer lui-même. Sous le titre : « Hollywood, the golden years », Venise nous a offert une excellente rétrospective de Mack Sennett et, ce qui est plus rare, des feuilletons de Pearl White en un digest d'une demi-heure. Ce fut l'un des meilleurs moments de la Mostra. Après quoi, le folklore proprement dit nous arracha à nos souvenirs et nous amena en Grèce (« La Promesse » : une histoire de brigands honnêtement contée), en Tchécoslovaquie (« Le jour où l'arbre fleurira » : sombre drame de famille et « film d'art » plein de virtuosité) et pour finir au Mexique (« Animas Trujano » : une sorte de fabliau indien assez cocasse). Et maintenant, passons à la catégorie suivante.

Salut au film-polémique. Et mieux encore, au film-vérité. Deux écoles : la première cède encore au prestige de « l'intrigue », du scénario élaboré, tourné par des acteurs professionnels ; la seconde lui préfère le document brut. Assez curieusement, un film a réuni, au Lido, ces deux méthodes : il s'appelait « Tir au Pigeon », avait pour auteur Giuliano Montaldo et passa hors compétition devant une salle houleuse partagée entre les applaudissements de la majorité du public et les sifflets d'une minorité dans laquelle on eût aisément recensé quelques journalistes néo-fascistes qui se remuent beaucoup sur la lagune.

« Tir au Pigeon » conte l'histoire d'une jeune milicien fasciste, incarné par Jacques Charrier, pendant les derniers jours de la république pseudo-sociale mussolinienne.

La Capitale de la Censure

C'est un film lourd et gauche, qui gagnerait à des coupures ; on n'admire pas moins le courage d'un pays qui ne craint pas de s'expliquer sur son passé. Et l'on est un peu honteux parce qu'un tel film — sur le pétainisme par exemple — ne serait pas réalisable à Paris, capitale de la censure.

→

THEATRE MODERNE

LA MOUETTE de Tchekov par la Cie PITOEFF

Une émouvante réussite.
G. JOLY (l'Aurore).

Ne manquez ce spectacle sous aucun prétexte, c'est un devoir.
Y. GROSRICHARD (France-soir)

Je vous engage à vous rendre au Théâtre Moderne jouir du spectacle.
J.-J. GAUTIER (Figaro)

Un triomphe.
B. POIROT-DELPECH (Le Monde).

Une soirée rare, qu'aucun amateur de théâtre ne doit manquer.
M. FAVALELLI (Paris-Presse).

La Cie Pitoeff ajoute avec « La Mouette » un fleuron à sa couronne.
G. LERMINIER (Parisien).

RÉOUVERTURE 1er SEPT.

(Archives.)

MARIE LAFORÊT DANS « LA FILLE AUX YEUX D'OR ».
Balzac ? oui, mais des surprises.

(Archives.)

SANDRA MILO DANS « VANINA VANINI ».
Stendhal ? non, mais « La Tosca ».

« Tu ne tueras point », d'Autant-Lara, présenté sous pavillon yougoslave, a été mieux accueilli par la presse étrangère que par la presse française : celle-ci, justement, lui a reproché une intrigue trop habilement construite, trop démonstrative, là où un simple témoignage sur l'objection de conscience eût été beaucoup plus convaincant.

Pareil reproche, toute proportion gardée, pourrait être adressé à Andrej Wajda pour « Samson ». Le sujet était très beau : un jeune Juif s'évade du ghetto de Varsovie et, terré dans une cave, échappe à son insu au massacre. Revenu à l'air libre, il accomplit son destin en massacrant une troupe allemande et en s'ensevelissant sous les décombres. Pourquoi éprouvons-nous quelque réticence devant ce film ? La chose est claire : parce que, en filigrane du scénario, nous lisons trop bien le thème biblique qui commande à toutes ces péripéties. Mais, cela dit, « Samson » est une œuvre ingénieuse, émouvante et belle, et qui nous révèle un jeune acteur français de tout premier rang : Serge Merlin.

Cependant, nous ne cacherons point notre préférence : elle va au « documentaire » non romancé ou à peine romancé. Aux « Illégaux », cet étonnant reportage sur l'exode des Juifs vers la Palestine, dont Anne Guérin a déjà dit les mérites dans « L'Express » (1), et qui, à Venise, a bouleversé la salle malgré une projection hasardeuse. Elle va aux « Bandits d'Orgosolo », de De Seta, qui portaient un des espoirs du festival. Espoir, certes, non démenti.

Des paysans

« Les Bandits d'Orgosolo » méritent très évidemment une récompense à Venise. On sait que ce film a été entièrement écrit, produit et réalisé par De Seta dont c'était le premier long métrage. Pendant deux ans, De Seta, aidé de sa femme et de quelques techniciens, l'a tourné au prix de mille difficultés dans les montagnes de Sardaigne. Pas d'acteurs professionnels : rien que des paysans choisis sur place, un berger, un enfant, et qu'on n'obligeait qu'à une seule « prise » pour préserver leur naturel.

Le résultat passe toute attente. Mais l'intérêt du film ne se borne évidemment pas à ce tour de force. Il est dans la rigueur du récit, la beauté des images, la justesse des dialogues et l'intelligence du prétexte qui tient lieu de scénario : un honnête homme devient voleur par nécessité, parce qu'il ne peut pas faire autrement, parce que si nous nous trouvions dans sa condition, nous deviendrions nous-mêmes voleurs et brigands comme lui. Ainsi « Les Brigands d'Orgosolo » sont beaucoup mieux qu'une « histoire » : une méditation sur la relativité du bien et du mal. Et une leçon sociale, sans didactisme, sans rhétorique, à fleur de sensibilité, à ras de terre.

Le baiser au lépreux

Changement de décor : avec « Peau d'Eté » de Léopold Torre-Nilsson, l'Argentine nous ramène au cinéma romanesque. C'est le thème du baiser au lépreux : une jeune fille joue par intérêt la comédie de l'amour à un malade. Bergman eût tiré de ce sujet une impitoyable étude de mœurs. Mais Torre-Nilsson, cruel à demi, à demi cynique, n'est pas Bergman, encore qu'il subisse son influence, et son film, intéressant mais trop sage, se dilue dans l'ambiguïté. L'auteur appartenant au jury, « Peau d'Eté » a été présenté hors compétition. Je doute, de toute manière, qu'il eût apprivoisé le Lion de Saint-Marc.

Et le cinéma franchement, bravement, superbement littéraire ? Nous y voici avec la contribution française au Festival.

« La Fille aux Yeux d'Or ». Eh bien, je le dirai tout net, c'est un film passionnant. Et la révélation d'un metteur en scène (Jean-Gabriel Albicocco, 25 ans) qui nous vaudra quelques surprises. La première, en tout cas, est de taille : une transposition de Balzac, parfaitement infidèle dans la forme et fidèle dans le fond ; peut-être le premier hommage vraiment sincère rendu en France par le cinéma à un chef-d'œuvre littéraire, et pourquoi ? Parce que cet hommage allie spontanément l'irrespect au respect, la gaminerie à la loyauté, la blague au sérieux.

Un enfant du siècle

« La Fille aux Yeux d'Or », signée Balzac, était une nouvelle somptueusement baroque, préfigurant Baudelaire, inspirée de Delacroix. Signée Albicocco, c'est une histoire cinglée de gens survoltés, à tête folle, un conte irritant à dormir debout, dont les images se bousculent, s'entrechoquent, se brisent comme verre. On ne nous laisse pas le temps de respirer, à peine de comprendre ce qui se passe : et soudain le coup de poignard de la sincérité, le drame. Mais la passion est là, et le sens du tragique sous le clinquant et la puérilité. Et aussi le dandysme, cette grande tradition de notre littérature que seul jusqu'ici Chabrol exprimait au cinéma. Œuvre incertaine, portant le meilleur et le pire ; mais œuvre d'un authentique enfant du siècle et, par là, œuvre *vraie*.

Sincérité, humanité sont également les vertus des cinéastes M. Alov et V. Naoumov, auteurs du film soviétique présenté en compétition : « Paix à celui qui vient au monde ». Chronique de la guerre et des enfants en guerre : ceux qui meurent et ceux qui naissent. Les Russes croient à ce qu'ils font et aux histoires qu'ils racontent. On peut prédire à ce film le succès de « La Ballade du Soldat ».

« L'année dernière à Marienbad ». Enfin, le monstre. Celui qui fait lever les bras au ciel à tous les sages du Lido, vénérables sénateurs de la République Française Non Sérénissime du Cinéma : « C'est un scandale ! Ça ne fera pas un sou ! On veut écœurer le public ! Ah ! on avait bien besoin de ça maintenant ! », etc.

Un palace baroque, des désœuvrés, de jolies femmes, des joueurs. Sur tout cela, la caméra se promène à pas lents. Elle seule vit, agit, choisit, propose. Elle seule ? Pas tout à fait : de temps en temps, il semble que le marbre palpite, qu'une moulure du plafond suit un dessin personnel, que les statues du parc vont enfin parler. Ce sont les *choses*, vivantes, compactes, cohérentes, durables ; et au milieu d'elles, prisonniers d'elles, les hommes, passagers provisoires, néants vaguement accrochés à des parquets ou à des pierres, vaguement tentés par d'inutiles aventures. Leur unique pouvoir ? Construire une abstraction : un amour (« Vous souvenez-vous, petite Madame, l'année dernière à Marienbad »...) ou des tours de cartes. Car nous sommes dans le monde du chiffre, du logarithme, du calcul des probabilités, de la loi des retours et coïncidences. En haut, peut-être, s'il n'y avait pas ces plafonds dorés, on verrait un Dieu mathématicien absorbé dans une interminable *patience*.

Statue de sel

On le voit : le sacrilège de « Marienbad » n'est pas seulement technique. A Robbe-Grillet, à Alain Resnais, nous devons le premier film qui oppose un « non » catégorique à l'aimable illusion de l'homme-dieu centre du monde. Film lucide comme un couperet, sec comme la pointe d'un compas, film totalement intellectuel où pas la moindre aumône n'est jetée à la tendresse humaine. L'œil est ébloui, mais on lui refuse les larmes. Le meilleur compliment qu'on puisse faire à ce film tient dans ces mots : « Aller jusqu'au bout ». Pour une fois, une équipe de cinéma est allée jusqu'au bout dans ses intentions. Ce n'est pas à prendre ou à laisser. C'est à admirer ou à fuir.

— Alors ? Vous admirez ? Vous fuyez ?

— Les deux. Rien de plus étranger à tout ce que j'aime que ce film. Et rien de plus fascinant. Dites que je fuis mais que je m'arrête et me retourne pour regarder. C'est ainsi, et Resnais le sait bien, que l'on vous change en statue de sel.

MORVAN LEBESQUE.

(1) Voir « L'Express », n° 529, du 3 août 1961.

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition FORMES ET COULEURS

(Archives.)

BURT LANCASTER DANS « LE TEMPS DU CHATIMENT ».
« Je ne pensais qu'à une chose : le tuer. »

CINÉMA

« Le Temps du Châtiment »

● ***Les jeunes sauvages des rues de New-York aux prises avec la société. Un film violent et courageux.***

ILS sont plutôt laids. Les cheveux dans le cou, les épaules maigres, la peau blafarde et un peu boutonneuse, une tenue qui copie celle des gangsters de Chicago pendant les années 30. Le regard dissimulé derrière des lunettes noires, ou alors de biais, sournois ; dans les moments d'émotion ou d'inquiétude, la bouche se tord. Ils ont dix-sept ou dix-huit ans.

Je ne les ai pas vus sur l'écran, je les ai vus sur les Champs-Elysées, à la sortie du « Temps du Châtiment » (1) (mauvaise traduction du titre américain : « Les jeunes sauvages »). Ils avaient quitté leur zone réservée, le drugstore de Publicis et ses environs, pour aller vérifier s'ils étaient bien semblables à leurs modèles new-yorkais. Ils l'étaient : de la coiffure gominée à la pointe aiguë des chaussures, ceux que je voyais et ceux que je venais de voir étaient les mêmes.

J'ai demandé à l'un d'entre eux, un tout gringalet jeune homme vêtu d'une chemise écossaise noire et blanche, si en France aussi cela se passait comme dans le film de John Frankenheimer. *« L'autre jour,* m'a-t-il dit, *je me suis fait attaquer sur le boulevard Saint-Michel. J'étais avec un garçon et deux filles. Mon copain est allé à l'hôpital. Moi, je n'aime pas la violence, je n'agresse jamais. Et puis, je ne tuerais pas, ça non, je ne tuerais pas. Mais, il y en a... Ils devraient être fusillés ».*

Pour lui, le film était « presque un chef-d'œuvre », surtout le début, lorsque les trois garçons italiens attaquent et poignardent à mort le jeune Porto-Ricain aveugle.

Il faut dire que c'est un excellent morceau. La violence, au cinéma, c'est ce qu'il y a de mieux. Le cinéma est fait pour rendre la violence (et éventuellement la sensualité) : sa logique ultra-rapide, sa perfection irréversible. Si une image, un chaînon vous a échappé, tant pis pour vous, vous ne le reverrez jamais.

Toujours peur

J'avais rencontré André Masson, le peintre, juste avant d'aller voir le film. Lui aussi pensait comme le jeune « blouson noir » : *« Le début du « Temps du Châtiment », c'est presque un chef-d'œuvre... ».*

Lui aussi avait été séduit par ce langage sans bavure, immédiatement compris, dont il ne faut rien perdre, auquel il n'y a plus rien à ajouter.

Après... Après, c'est un peu moins bien : lorsque les cinéastes américains ont une idée — même juste — ils ne laissent aucune chance à une idée contraire, ou même légèrement différente, de venir briller dans les environs. C'est du cinéma totalitaire. Ou de l'évangélisme : n'ayez crainte, on ne vous laissera pas échapper.

Hank Bell (Burt Lancaster), agent fédéral chargé de retrouver les assassins du jeune Porto-Ricain aveugle, commence son enquête. Il y a deux bandes rivales, aussi racistes l'une que l'autre : les Italiens et les Porto-ricains.

Chacune terrorise son quartier, fait payer des cotisations, obéit à ses chefs, imite en tous points — billard, filles, drogues, langage — les gangsters du temps d'Al Capone. Pourtant ils ont 15, 16, 18 ans... ce sont des gosses !

C'est du moins ce que pense Hank Bell jusqu'au moment où, attaqué à son tour par un groupe de jeunes sauvages qui cherchent à l'estropier, si ce n'est à l'assassiner, il oublie complètement qu'il a affaire à des enfants : *« J'avais les mains autour de son cou, il devait avoir* 15 *ans, et je ne pensais qu'à une chose : le tuer »*, dit-il horrifié à sa femme lorsqu'il sort de son évanouissement.

Cette découverte le met sur la bonne voie. Au lieu de conclure que les « blousons noirs » sont des bêtes sauvages dont il est important de débarrasser les rues, il cherche à les comprendre. D'abord la victime, le jeune aveugle, qui n'est pas tellement un saint que ça, mais un chef de bande qui garait les armes. Sa sœur, devenue prostituée à 14 ans par incapacité de trouver un emploi. Le chef de la bande rivale, qui se bat parce qu'il a peur, toujours peur, tout le temps peur. Celui qui a pris pour modèle le héros le plus fort des comics, qui est idiot, donc irresponsable. Et le petit Danny qui, lui, n'a pas tué, mais qui a affirmé avoir participé au crime et préfère la chaise électrique à l'aveu de son mensonge : *« Sa mentalité est tellement déformée qu'il a honte de dire qu'il n'a pas tué... »*

Les adultes embarrassés

Les assassins seront condamnés, mais ils ne seront pas électrocutés — même s'ils tuent, les « blousons noirs » ne sont pas vraiment coupables, ni leurs parents, c'est la société tout entière qui est responsable.

Le thème, on le voit, est irréprochable : réformons-nous et nous aurons une belle jeunesse. Peut-être est-ce vrai, mais ce n'est pas ce que je préfère dans ce film : moi aussi je préfère les images, celles de la violence pure, celles montrant les adultes embarrassés, et même totalement déroutés, face à ces êtres sauvages. Ils essaient, par habitude, par convention, de les traiter comme autrefois, comme on traite d'ordinaire un adolescent égaré : d'un ton bourru et protecteur. Et puis ça ne marche pas du tout, ils se font remettre en place, attaquer, blesser au besoin. Lorsque l'interlocuteur refuse de parler le langage de la morale, il n'y a plus de morale, il n'y a plus que la force...

Le cinéma américain manque peut-être de nuances lorsqu'il pose un problème social, mais alors il va jusqu'au bout.

John Frankenheimer n'a pas voulu donner un « happy ending » à son film, il a été plus honnête : le problème des « blousons noirs » ne se résoudra pas par quelques mesures prises à l'échelon municipal. Ces enfants vont être envoyés dans des maisons de redressement. Mais le pénitencier, nous le savons déjà, on nous l'a déjà montré, ce n'est pas une solution, au contraire : c'est plutôt le sujet d'un autre film à problèmes dans lequel on verra des adultes semblables à ceux du « Temps du Châtiment », aussi égarés que ces enfants qui ont échappé à leur pouvoir, aussi effrayés qu'eux.

Désormais les bonnes intentions ne suffisent plus... C'est le temps de la violence, pour John Frankenheimer c'est la société tout entière qui craque, sous le signe de la peur.

MADELEINE CHAPSAL.

(1) Ambassade.

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

AGRICULTEURS - 8, r. d'Athènes. TRI. 96-48
POUR 15 JOURS SEULEMENT
ALEXANDRE NEWSKI
VERSION INTEGRALE - V. O.
de S.M. EISENSTEIN. Mus. de S. PROKOFIEV

ART

L'abbé des grottes

● *Le premier savant qui ait su prouver que nos ancêtres de la préhistoire étaient des artistes, c'est-à-dire des hommes, vient de mourir. Que nous a-t-il appris ?*

L'ABBÉ BREUIL (A GAUCHE) AVEC DEUX DE SES COLLÈGUES, MM. WAYLAND ET ARKELL. (Rapho.)
Un berceau à roulettes.

POUR avoir été frappé par la merveilleuse ponctualité d'une éclipse, Tycho Brahé, étudiant en droit, décida d'embrasser la carrière de l'astronomie. Pour avoir aperçu dans l'herbe, au Jardin des Plantes, un beau matin de février, une prime fleur de tussilage, Auguste de Saint-Hilaire sut qu'il ne serait point auditeur au Conseil d'Etat mais botaniste. Pour s'être hardiment faufilé, mince séminariste en excursion, dans un couloir de la grotte des Combarelles, en Dordogne, et y avoir découvert, ébloui, fasciné, tout un étonnant bestiaire en images, Henri Breuil connut sa vocation dominante : il deviendrait, d'abord, le prêtre des sanctuaires souterrains...

Cet infatigable explorateur du passé vient de s'éteindre, discrètement, plus qu'octogénaire, et jusqu'à la fin — il se penchait encore, naguère, sur les squelettes mis à jour à Rouffignac — il s'est montré d'une curiosité perpétuellement en éveil. C'était l'expert des experts, que l'on appelait partout en consultation. A chaque trouvaille nouvelle, il fonçait. Et il allait ainsi d'Espagne en Irlande, d'Ethiopie en Afrique australe, pour réveiller les cavernes endormies, exhumer des trésors.

Très savant, et sans doute aussi quelque peu devin, déployant une documentation d'une richesse sans cesse accrue mais toujours combien difficile à interpréter, multipliant les relevés précis des figures énigmatiques, les recoupements, les confrontations, et ne perdant jamais de vue le côté géologique de la question (il fut ainsi, avec Milon, un des premiers à signaler en France, et il les étudia dans la Somme et à Chelles, des « solifluxions », c'est-à-dire des glissements de terrains sur les pentes, dus le plus souvent à l'action mécanique du froid, et qui peuvent fournir de précieux renseignements sur les climats anciens), l'abbé Breuil devait bien mériter que son nom fût attribué à la grande salle de préhistoire du célèbre musée des Antiquités nationales, au château de Saint-Germain. Son plus grand titre de gloire demeurera d'avoir inauguré le chapitre de la préhistoire qui a trait aux œuvres d'art d'autrefois.

Les compteurs parlent

Il fut le premier, en effet, au début de ce siècle, à affirmer que les peintures, découvertes par lui aux Combarelles, étaient dues à la main de l'homme préhistorique. Et il sut convaincre ses collègues qui, par la suite, reconnaîtraient enfin, comme l'incrédule Cartaillac, qu'il en allait de même pour les fameuses représentations pariétales d'Altamira, en Espagne, antérieurement découvertes, et dont ils avaient résolument contesté l'authenticité. (On sait comment, au siècle précédent, avaient été accueillis les silex taillés produits par Boucher de Perthes, et quel fut le tollé général lorsqu'il eut publié l'ouvrage dans lequel il proclamait l'existence de l'« homme antédiluvien », contemporain de grands animaux d'espèces disparues...) Dès lors, les révélations allèrent se succédant, avec les bisons modelés dans l'argile du Tuc d'Audoubert, avec les peintures ou gravures de Font-de-Gaume, d'Ebbou, d'Isturitz, de Ganties-Montespan, de Niaux, d'Oullins, du Portel, des Trois-Frères, de la vallée du Roc, pour ne citer que quelques noms parmi ceux des grottes ornées trouvées en France.

Quelque peu empiriques, les méthodes de l'abbé ? Eh bien, rêvons sur ceci. Il était parvenu à la conviction que la période d'occupation de la grotte de Lascaux — qu'il appelait si bellement « le Versailles de la Préhistoire » — se situait vers 16.000 ans avant notre ère. Or l'abbé Glory, un de ses collaborateurs, devait récemment confier à M. Jacques Labeyrie, à Saclay, éminent spécialiste des compteurs de radiations, pour que celui-ci procédât à une datation par la méthode du carbone 14, des échantillons de charbon de bois ramassés à Lascaux, auprès d'une lampe à huile en grès, dans le « Puits de l'Homme », au pied même des peintures qui représentent un rhinocéros, un bison éventré, et un être humain porteur d'un oiseau au bout d'un bâton. Ses compteurs ayant « parle », M. Labeyrie a pu répondre : « *Les charbons que voilà proviennent d'un bois qui a été coupé* 16.000 *ans avant notre ère.* » Admirable rencontre, par des voies si totalement différentes !

Troupes de choc

Mais l'abbé Breuil savait rester modeste. Il ne se dissimulait pas que nos connaissances en préhistoire sont encore bien lacunaires, et qu'il faut se borner à des conjectures, jusqu'à plus ample informé, quant à l'établissement de la généalogie humaine. Et en ce qui concerne l'origine de notre espèce, il disait en souriant : « *Le berceau de l'humanité, c'est un berceau à roulettes. Il est parti de Chou-Kou-Tien, où l'on a trouvé l'homme de Pékin, pour aller jusqu'en Afrique du Sud en passant par l'Angleterre. Dire que le berceau africain est celui de notre plus lointain ancêtre serait arranger la vérité. Où est né le premier homme? Un jour viendra peut-être où les savants auront le moyen de le préciser. Pour l'instant, nous sommes encore, après cent années de recherches, dans l'incertitude...* »

Il n'hésitait point, en tout cas, à célébrer l'ingéniosité, le courage, de tous ceux-là qui, si lointainement, nous précédèrent, et il exaltait ces civilisations primitives où l'homme, déjà, fabriquait, avec l'os ou le bois, des outils. En ce qui concerne son psychisme, il constatait que « *ni les chants, ni les danses, ni les rythmes ne se fossilisent* », mais qu'il nous reste, au nombre d'une centaine, ces cavernes ornées de France, d'Italie, de l'Espagne cantabrique, ces sépultures parsemées de crânes de bouquetins, ces dépôts rituels qui témoignent un culte funéraire développé, la croyance à une autre vie, ce qui l'amenait à conclure que ces hommes réunis en des lieux sacrés pour obtenir le succès de leurs chasses, la multiplication du gibier, constituaient bien une caste d'artistes se réclamant d'un idéal spirituel. « *Et quel sens ils avaient de la beauté ! De tels ancêtres nous pouvons être fiers : ils furent les troupes de choc qui, à force d'opiniâtreté, se frayèrent un chemin dans l'empire des pachydermes et des carnassiers. Ils ont ouvert la voie qui mène aux cathédrales.* »

A côté du « Zinjanthropus »

Actuellement, c'est vers l'Afrique du Sud, cependant, que continue de se tourner le regard des préhistoriens, des paléontologistes, des anthropologues, avec la découverte récente, sensationnelle, faite au Tanganyika, dans les gorges d'Oldoway, par le docteur Leakey, directeur du *Coryndon Museum* de Nairobi. Il s'agit des restes de l'australopithèque, un des plus anciens artisans de l'âge de pierre. On avait d'abord évalué à 700.000 ans l'âge de ces reliques. Mais voici que les géologues de l'Université de Californie viennent d'annoncer que l'apparition du « Zinjanthropus » du Tanganyika serait beaucoup plus ancienne qu'on ne le pensait : elle remonterait au moins à 1.750.000 ans. Ce chiffre a été obtenu grâce aux mesures que permet d'effectuer une autre « horloge radioactive », d'une précision extrême, celle que constitue le radiopotassium normalement présent, en très petite quantité, comme le carbone 14, dans tout organisme vivant, et dont la période est très longue : il perd la moitié de sa masse en un milliard trois cents millions d'années. Etant donné qu'un outillage de pierres taillées a été recueilli à côté des restes du « Zinjanthropus », celui-ci devient donc le plus lointain de nos ancêtres ayant montré cette faculté d'invention qui caractérise l'esprit humain.

Et pour en revenir au « berceau de l'humanité », nombre de paléontologistes, au premier rang desquels le professeur Camille Arambourg, découvreur de l'*Atlanthropus mauritanicus*, artisan des industries chelléennes, pensent que c'est bien en Afrique, décidément, comme s'en montrait convaincu Teilhard de Chardin, qu'on peut le placer, l'Afrique, « centre de dispersion de tous les Primates », et qui apparaît comme la seule contrée du monde où se soit manifestée la série complète des stades évolutifs de cette humanité.

FERNAND LOT.

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRAGAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

GAUMONT-PALACE

L'EXPRESS **Petites annonces** L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES

sont reçues

aux guichets

RÉGIE-PRESSE

85 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Par téléphone :

GUTenberg 50-94, 99-30 et 56-20

TOUS LES JOURS 9 à 12 h. - 14 à 18 h. sauf samedis après-midi dimanches et fêtes

Par correspondance :

Service des Petites Annonces

REGIE-PRESSE L'EXPRESS

95 bis, rue Réaumur PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de REGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 28 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes) Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

Offres d'emploi

CADRES

L'AGENCE G. THIBAUD et Cie

offre

A UN RÉDACTEUR-CONCEPTEUR PUBLICITAIRE

ayant déjà une solide expérience la possibilité d'élargir son champ d'action. Une seule condition : le candidat choisi devra faire très rapidement la preuve qu'il est un vrai rédacteur CONCEPTEUR.

Ecrire à : Agence G. Thibaud et Cie. service Rédaction 42, rue la Boétie, Paris (8e)

INGENIEURS

C. S. F.

CIE GENERALE DE TELEGRAPHIE SANS FIL recherche

INGENIEURS

GRANDES ECOLES Position I-II et III A. AGTS TECHNIQUES RADIO pour Laboratoire matériel radars prototypes Ecr. ou tél. pr. rendez-vous M. DECARLI, 66, av. Pierre-Brossolette Malakoff ALE 69-60

INGENIEURS

IMPORTANT GROUPE INDUSTRIEL

recherche dans le cadre de son expansion

INGENIEURS DIPLOMES

Débutants ou expérimentés pr. création nouveaux postes EN FABRICATION dont certains à haute responsabilité

Matériel Electro-mécanique et ensembles électroniques

PARIS-BLEFORT-ANGERS

Ecrire en indiq. Prétentions à N° 8.270 COMTESSE Publ. 20, av. Opéra. PARIS q. tr.

Logement prévu en Province DISCRETION ASSUREE

SECRETAIRES

SECRETAIRE EXCEPTIONNELLE

Agence de Publicité recherche pr. son Pdt. Collaboratrice 40 a. max. rompue au secrét. de don, connaissant parfaitement L'ANGLAIS Ecrire en Anglais avec C.V. photo et prétentions à :

PSYCHOTEC service 17 E

118, rue Réaumur - Paris-2e

Pour très grande firme internationale exc. secrét. dir. formation publicitaire sténo fr. angl. rap. expér. b. présent. célib. préf. - libre rapid. sal. élevé-lieu trav. Boulogne-S. Env. C.V. & photo M. TERRAMORSI 1, rue Lord-Byron - PARIS-8e

Emplois intérimaires

A VOTRE DISPOSITION A TOUT INSTANT un personnel de bureau Sélectionné et Expérimenté Sténo-dacty., Aide Compt. Mécanog. Stand. Empl. Ecr. Il vous suffira d'appeler OPE. 73-14 et 50-77

DACTYL-HAUSSMANN

6, rue d'Antin, PARIS-2e

EUREKA SERVICE

15, rue de Paradis, PARIS-10e

PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Demandes d'emploi

DIVERS

CADRE MECANOGRAPH BULL Forte technicité - Sérieux Dynam. exc. réf. cherch. dir. nouvel ensemble. Sud-Est. Midi ou PARIS. Ec. N° 91119 JI

DEMANDES D'EMPLOI

Dame 50 ans excel. présentat. références morales 1er ordre gde habitude commerciale et contacts humains, cherche situation commerce luxe, représentation ou autres, mi-temps ou temps compl. Ec. JI n° G. 8626

J. femme 28 ans lic. Droit, Ang., Esp., notions Ital. sténodact. 3 ans expér. cons. jur. secrét. Direct. cherche enmploi équivalent région Montpellier, Marseille en octobre. Ecrire HAVAS n° 73548 Montpellier.

Travaux à façon

DEMANDES

Agencement d'appts par les ATELIERS- REUNIS. Travx. menuis., ébén., plomb., élect. peint., lit., tapiss., carrel. Devis sur dem., 79, rue Bellevue, Boulogne. MOL. 20.96

ARTISAN TAPISSIER

exécute tous travaux neufs, réparations, styles, moderne. Jacques ROLLAND. Nat. 87-90 43, rue de Montreuil, Paris-11e

Constructions

NEUVES

CREDIT POSSIBLE 60 %

PARIS-5e 25, RUE HENRI-BARBUSSE (à 150 m. Jardins Luxembourg) Studios et Appts 2 et 3 pces grand stand., 6e ét. en cours livraison hiver 61

Renseignements :

G.E.C. 31, rue Bassano **BAL. 99-19**

Appartements

ACHATS

Urgent ch. appart. 4-5 pces ss. conf. ou à instal. LOUIS 3, allée Poque - BONDY

VENTES

HENRI MARTIN (Près) bel. appt 6, 7 P. Tt. cft. Gd. Stand. Impecc, calme, sol. ét. élev. poss. profes. libér. OPE. 42-07

ARENES LUTECE

Magnif. 2 pces grd cft. 3e ét. asc. soleil, calme. RIC. 57-12

77 RUE SADI - CARNOT VANVES à 600 m. du Mo, proxim. lycée et écoles en const. Liv. fin 61 3 p. gd conft 850 NF le m2 Prime. Crédit. LEVET, 9, Bd des Italiens PARIS. RIC. 36-75

Propriétés

ACHATS

ETUDE DEFONTAINE

Spécialiste Immobilier

22, rue Bergère, Paris-9e

PAIE COMPTANT

MAISONS RURALES

PAVILLONS, TERR., LOGEMENTS MEME SS. CONFORT. APPARTEMENTS, IMMEUBLES ET VIAGERS

Expertise gratuite sur demande

PRO. 76-95

PAVILLONS

ACHATS

URGT. paie cpt. petit pavil. libre banlieue proche. Mme RANCILLAC, 21, rue Louis-Rolland, MONTROUGE.

VENTES

TALLOIRES Annecy vds châlets maç. neufs, r.-de-c., séj., cuis., sal. eau, wc, 96 m2 + gar., jard. 1er ét. à aménag. vue sur lac PADULA Perroix TALLOIRES (Haute-Savoie)

MAISON DE REPOS

A VENDRE DANS STATION SPORTS D'HIVER CONNUE HAUTE SAVOIE Maison de repos pour enfants neuve. Parfait équipée. Sit. except. Conviendrait parf. pour classe de neige, centre de jeunes, etc. Peut loger 50 adolescents + 10personnes encad. Ec. Mme SEGRET, 3, r. Cavalloti, Paris, qui transmettra

Fonds de commerce

VENTES

CANTON LOIRET, fonds élec. radio-ménager, boutique, appartement, dépendances, bonne clientèle. Prix à débattre, cause décès. Ecrire N° 91008. JI q.tr

TARIFS

DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF

OFFRES D'EMPLOIS : La ligne 7 NF

CAPITAUX, SITUATIONS : La ligne 15 NF

AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF

TAXES 8,52 % en plus

MAISON D'ENFANTS

A VENDRE MURS ET FONDS MAGNIFIQUE MAISON ENF. ECOLE DE PLEIN AIR. AGREE S.S. dans station région Mt-Blanc. 40 enf. Tout à neuf. Lux. équipem. Sit. unique gestion facile et agréable. Gros rapports car très blle clientèle assurée TOUTE L'ANNEE. Ec. Mme MAZZA 93, r. Parmentier Montreuil, qui transmettra

Autos

VENTES

PORÉ

110, rue des Rosiers SAINT OUEN - MON 22-37 concessionnaire SIMCA-FIAT-NSU

OUVERT LE DIMANCHE

MONTHLERY 61 ..	6.500 NF
CHATELAINE 55 ..	2.500 NF
ELYSEE 57	2.900 NF
ARONDE 53	1.150 NF
ARIANE 60	6.000 NF
ARIANE 59	5.500 NF
BEAULIEU 58	5.600 NF
VERSAILLES 57 ..	3.500 NF
DAUPHINE 58	3.400 NF
2 CV - 59	3.600 NF
PANHARD 59 gd. st.	4.300 NF

80 VOITURES EN MAGASIN

VENDUES AVEC GARANTIE

PIECES ET MAIN-D'ŒUVRE DANS TOUTE LA FRANCE

CREDIT 18 MOIS AVEC 1/4 COMPTANT

REPRISE DE VOTRE ANCIENNE VOITURE

LOCATION

SANS CHAUFFEUR

GROUP'MARELLO

CONCESSIONNAIRE SIMCA - FIAT - NSU

61-63 rue Rochechouart (9e) 12, rue Turgot (9e)

LAM. 87-89

100

VOITURES TOUTES MARQUES

OUVERT DE 8 H. A 20 H. ET DIMANCHE MATIN

ARONDES 54-55 av	300 NF
ARONDE 55 m. nf av	400 NF
ELYSEE 56	2.500 NF
ELYSEE 57	3.200 NF
MONTLHERY 58 ..	3.500 NF
CHATELAINE 57 ..	3.300 NF
P 60 - ELYSEE 59 mot. neuf	
MONACO 59 mot. Super Rush	
MONTHLERY 61 radio	4.000 k
ARIANE 61 -	5.500 kms
CHAMBORD 59 ..av	1.200 NF
RENAULT 4 CV - 54 et 55	
BREAK JUVA 50..	600 NF
DAUPHINE 58 ..av	700 NF
DAUPHINE 59 ..av	800 NF
CITROEN 11 BL. 50	600 NF
ID 19 confort 59	
VESPA 400 - 60 av	400 NF

GARANTIE TOTALE POSSIBILITES CREDIT TOTAL MEILLEURES REPRISES

SIMCA CARDINET

23-25, r. Cardinet (17e) CAR 45-00 - WAG 32-35

DES OCCASIONS... ! DES PRIX... ! DU CREDIT... !

CITROEN 2 CV.	1960
PANHARD Z 12	1957
PEUGEOT 403 Cle ..	1958
PEUGEOT 203	1957
RENAULT DAUPHINE.	1957
RENAULT ONDINE ..	1961
SIMCA ELYSEE	57-58
SIMCA SUP. DE LUXE.	1959
SIMCA ELYSEE	59-60
SIMCA MONTLHERY ..	1960
SIMCA BEAULIEU	1958
SIMCA OCEANE	1958
SIMCA ARIANE	1959

CARTES GRISES ET VIGNETTES INCLUSES

REPRISES

GARANTIE - ASSURANCE

AUTOMOBILES CARDINET 23-25, rue Cardinet (17e)

CAR. 45-00 WAG. 32-35

SACAM-SIMCA

OCCASIONS DU JOUR

2 CV	57-58
BREAK JUVA	1957
FIAT Jardinière 61.	4000 kms
ELYSEE 56-57	et 61
ETOILE 6	60-61
MONTLHERY	1958
REGENCE	1957
VERSAILLES	1955
ARIANE	58-60
BEAULIEU-CHAMBORD	58-59

CARTE GRISE ET VIGNETTE GRATUITES

62, boulevard de Reims (17e)

MG Oct. 1960. Radio. Roues Rayons, ts access. noire décapot. état parf. 13.000 kms. Ecr. N° G 8579 Jal.

203 Peugeot 1953. Bon état Px arg. Tél. Mme GUERCHON h. de bur. ELY. 23-89 Pte 97

Occasions

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art. LES BELLES EPOQUES 88, boulevard de Courcelles WAG. 04-89

Allo !

Allo !

ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »

Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant

GUT. 50-94

GUT. 56-20

GUT. 99-30

VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION

De 9 h. à 12 h. et de 14 à 18 h.

sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

700.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

SECONDE SESSION 1961

PROPEDEUTIQUE - LETTRES
PROPEDEUTIQUE - SCIENCES (M.G.P., M.P.C., S.P.C.N.)
Examen d'entrée à l'INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES

Préparation sur place
Quatre semaines de travail intensif du 28 août au 23 septembre

COURS FIDÈS

6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
WAG. 28-33 CAR. 22-05

Inscription par correspondance ou au COURS FIDES tous les jours de 16 heures à 18 heures

2.200 m² D'EXPOSITION

1000 MODÈLES

Dans un cadre rénové

AIGLE EAGLE

AIGLE vous présente ses ensembles de bureau rationnels MÉTAL ou BOIS

Et ses dernières créations les meubles de bureau fonctionnels **AIGLON** BOIS et MÉTAL

51, rue Vivienne, Paris-2e • Tél. GUTenberg 44-26
Parking facile - Ouvert sans interruption de 8 h. 30 à 18 h. 30

LE CRIME DE M. QUADROS

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

PAS une voix pour la France à l'O.N.U. ; les deux tiers du monde contre nous. Le modéré, pro-français Ferhat Abbas remplacé brusquement par le « crypto-communiste » Youssef Ben Khedda, à la tête de la révolution algérienne. Lourde semaine.

Et pourtant ce qui nous frappe le plus, ce qui nous concerne plus profondément encore c'est l'affaire Quadros.

« Je me sens écrasé. Des forces obscures se dressent contre moi », **a dit Janio Quadros dans un laconique message à son pays. Ces forces obscures, nous éprouvons le sentiment d'avoir affaire à elles, nous aussi — les mêmes.** « Si je restais à la tête du gouvernement, je crois que je ne réussirais pas à maintenir la paix publique. » **Tiens, donc !**

« C'est en pensant aux étudiants, aux ouvriers, et à toute l'immense famille du peuple brésilien que je tourne cette page de ma vie personnelle et de ma vie publique. J'ai le courage de renoncer. »

Ce courage-là, ce souci de l'unité de la nation, ça ne vous dit rien ? Des noms, des faits, des dates, nous viennent irrésistiblement à l'esprit, et qui n'ont rien de brésilien.

FORCES obscures, a dit Quadros. Pas si obscures que cela. Dès le lendemain de son abdication, les chefs des forces armées brésiliennes déclaraient publiquement qu'ils « maintiendraient l'ordre public » **(nous connaissons ce langage) et, un peu plus tard, qu'ils s'opposaient à l'application de la Constitution du pays, selon laquelle le vice-président Goulart — plus à gauche — devait légitimement prendre le pouvoir. Une de ces forces obscures est donc sortie de l'ombre : l'Armée.**

L'Armée, comme on sait, n'agit jamais seule. Par elle-même, elle est peu de chose. Elle n'est que l'instrument, elle n'est que le bras des vraies puissances.

En Amérique du Sud, et au Brésil en particulier, notre envoyé spécial K.S. Karol explique (1) comment les forces obscures ont partie liée avec celles qui apparaissent à la surface. Et il y a bien entendu dans chaque cas, dans chaque pays, des circonstances particulières. Mais ce qui n'est pas particulier, le dénominateur commun qui se retrouve dans toutes les affaires Quadros, sur tous les continents — voilà ce qui nous intéresse davantage.

Notons au passage que le militaire qui a pris officiellement la tête de l'opération de barrage à Joao Goulart, successeur légitime de Quadros, et qui a sans doute joué un rôle déterminant dans le départ du Président, est un bon vieux maréchal sans lustre et sans caractère qui s'appelle Odilio Denys. Un homme quelconque. Un Salan. Ce qui contribue à démontrer que la force armée, dans une histoire de cette nature n'est presque jamais motrice — au départ du moins.

Bien sûr, une fois que l'évolution politique a mis l'Armée en situation d'être protectrice et garante d'un coup d'Etat voulu et réussi contre les tentatives de réformes, elle prend peu à peu conscience de sa force et, par certains de ses éléments, elle devient ouvertement « politisée », comme on dit. Mais ce phénomène vient en second.

Le Front Populaire en 1936, le Front Républicain en 1958, ont échoué. Ce n'est que dans le dernier cas — et encore : timidement — que les militaires ont eu à venir sur le devant de la scène.

Quadros se situe à mi-chemin entre Léon Blum et Guy Mollet. Tous les trois cependant ont parcouru le même itinéraire. Volonté initiale de changements profonds dans l'organisation sociale, prise du pouvoir légitime par les méthodes démocratiques et le suffrage universel, abdication devant les « forces obscures » au nom de la paix civile et de l'unité de la nation.

JE viens de relire l'histoire du coup d'Etat de mai 58, jour par jour. C'est fascinant. On dit : pourquoi Quadros, ayant tous les pouvoirs, est-il parti ? Disons : pourquoi René Coty, Président de la République, Pierre Pflimlin, Président du Conseil, et Guy Mollet, Vice-président du Conseil, ayant jusqu'au bout, pour eux, non seulement l'écrasante majorité de l'Assemblée nationale mais à leur disposition le soutien de la nation, sont-ils partis ? Et nous comprendrons mieux.

Huit jours avant le 13 Mai, de Gaulle n'avait aucun moyen. Huit jours après, toujours pas. Salan, n'en parlons pas. Quant à M. Michel Debré, comme ce Carlos Lacerda de Rio, il n'était qu'un violent pamphlétaire. Tout cela ne fait pas une force irrésistible. Et qui viendra prétendre que l'opinion tenait à l'Algérie française comme à un patrimoine sacré ?

Les « forces obscures » ont bon dos. Les étrangleurs sont les réformistes, les libéraux, les sociaux-démocrates, les tout-ce-qu'on-voudra qui prétendent modeler l'avenir d'une nation sans que personne en souffre et qui, à la première difficulté, courent se cacher derrière l'union sacrée. Rien d'obscur.

Si M. Quadros a lâché (lâcher, comme lâche), c'est très clair : tout sauf la guerre civile. Tout sauf l'appel au peuple.

LE 30 mai 1958, le Président de la République française, légitime, dont le devoir strict, le seul, était de préserver à tout prix la Constitution, fit tenir aux deux Assemblées un triste message. Vous vous souvenez de ces phrases tremblotantes : « Nous voici au bord de la guerre civile... L'union sacrée est le devoir suprême. Elle nous commande à tous de sacrifier s'il le faut une part de nos préférences et même de nos convictions. »

Sur quoi, M. Vincent Auriol écrit au Général pour le supplier de mettre une peau de mouton, de sauver la face à ces bons socialistes morts de peur. Sur quoi, M. Guy Mollet monte à la tribune de l'Assemblée nationale pour justifier son patriotisme aux yeux de MM. Salan et Massu. Et le chef du gouvernement, avec 410 voix, trahit son mandat en négociant en cachette avec le chef des mutins (le général de Gaulle) puis abdique en déclarant que « le risque de guerre civile serait mortel pour nos libertés ».

Répondant à M. Mendès France qui le suppliait de ne pas lâcher la République, de suivre l'exemple des Conventionnels, le Président du Conseil répondit : « Les Conventionnels se souciaient autant de l'unité de la nation que de défendre la République. »

UNITE de la nation. Union sacrée. Nobles mots au nom desquels la gauche — sauf Clemenceau — préféra d'abord camoufler l'affaire Dreyfus. Au nom desquels Léon Blum laissa étrangler la République espagnole puis le socialisme français. Au nom desquels enfin les consuls de 1958 abandonnèrent leurs charges et les clés de la cité à une pauvre bande de militaires qui n'en demandaient pas tant au début mais qui, après trois ans de « légitimité » gaulliste, sont maintenant tout à fait résolus.

Le grand fait historique qui conditionne les réflexes politiques en Occident ce n'est pas, comme on serait tenté de le croire, le souvenir des atrocités nazies, mais celui des hécatombes de la guerre d'Espagne. La guerre civile — que dis-je : la simple menace de guerre civile — fait reculer d'horreur tous nos braves révolutionnaires. Tout mais pas ça !

Hier encore, après l'affaire Quadros, le ministre des Affaires étrangères d'Argentine, un brave homme sans aucun doute, M. Adolfo Mugica, a démissionné spontanément parce qu'après une conversation entre lui et le Cubain « Che » Guevara, la presse conservatrice et l'Armée s'étaient déchaînées contre lui. « J'estime que si mon attitude peut provoquer la moindre difficulté, il est de mon devoir de m'effacer. » **Devoir. Il faut qu'ils aient bonne conscience, en plus, ces messieurs, et les mains propres. Comme Léon Blum devant le tribunal de Riom expliquant, avec son immense talent, qu'il avait toujours fait passer son « patriotisme » avant sa conviction socialiste.**

Et demain, lorsque, après de Gaulle, les militaires, avec comme couvre-chef un M. Pinay, prendront les leviers de commande, nous entendrons les Guy Mollet, les Pflimlin, les Gaillard, et toute la bonne presse, se lamenter noblement mais conclure que cela vaut mieux qu'une « guerre civile ».

C'EST ainsi qu'on enterre une jeunesse, et que s'affaissent les civilisations. Le cœur cesse de battre à partir du moment où l'on craint « l'aventure » par-dessus tout. La marche en avant des sociétés ne s'est jamais faite que dans l'effort, la douleur, et le sang. On peut s'y refuser, et mourir délicieusement.

M. Quadros, qui part en douceur, avec sa femme et ses enfants, pour éviter des heurts, que venait-il faire en politique, ce salaud ?

Si la politique n'est pas le génie de donner aux hommes le goût et le courage de vivre et de mourir pour un avenir qui dépasse leur confort individuel, alors la politique n'est qu'une supercherie, un fromage — rien.

J.-J. S.-S.

(1) Voir pages 12, 13.

LE JEU Signal EST TERMINÉ

Après avoir mis à l'épreuve sa culture littéraire, le Jury du Jeu des Pastiches SIGNAL a examiné, d'un œil statistique, les œuvres des lecteurs de « L'Express ».

Une vaste bibliothèque.

D'Eustorg de Beaulieu à Minou Drouet, 125 « bons auteurs » ont gracieusement accepté que SIGNAL empruntât et leur nom et leur style pour narrer son succès et ses qualités.

Quand nos contemporains parlent de Signal.

2 pastiches sur 5 ont été inspirés par des écrivains français du XXe siècle, 1 sur 4 par ceux du XIXe, 1 sur 6 par ceux du XVIIe et 1 sur 8 par ceux du XVIe ou du XVIIIe siècle.

Réactions conformes à leur génie de nos gloires contemporaines devant le phénomène Signal.

Le Nouveau Roman (Robbe-Grillet, Sarraute, L. Butor) l'a objectivement pesé, Malraux l'a replacé dans son double contexte historique et esthétique, tandis qu'il mettait un peu de lumière sur les lavabos sordides de Sartre.

Le parfum de Signal a marqué l'adolescence de Proust, ses rayures étrangement intéressé Nathanaël. Mauriac vieillissant et scrupuleux sinquiète de son pouvoir, Céline s'en félicite, et c'est pour Françoise Sagan, à l'aube, la fraîcheur. Bien entendu, le général de Gaulle dans une série de discours comme lui seul sait les écrire en a ordonné l'usage à ses concitoyens.

Contre Peter Cheyney, Gœthe ne fait pas le poids.

Sur 100 pastiches, 6 sont des pastiches d'auteurs étrangers, la plupart d'auteurs de policiers célèbres : Conan Doyle, Simenon et Peter Cheyney.

La recette du pastiche : brume ou solitude + un certain stakhanovisme + la discipline des mots.

On a plus pastiché en Bretagne que sur la Côte d'Azur, et assez fortement à Paris pendant ces semaines d'été.

Un lecteur sur 10 a envoyé 2 pastiches et plus. C'est souvent parmi eux que le jury a remarqué les meilleures œuvres.

Plus de pastiches courts que de pastiches longs, mais le jury s'est montré assez libéral car La Bruyère ne s'y prête mieux aux 200 mots que Rostand.

Poésie pas morte.

On a beaucoup écrit en vers et plus de Valéry que de Boileau, autant de Mallarmé que de La Fontaine, autant de Péguy que de Ronsard.

La popularité du père Hugo demeure entière malgré la concurrence de Prévert. (La fidélité à l'alexandrin a beaucoup étonné le jury.)

Grâce à Zazie, Queneau enfonce La Bruyère.

Le jury s'est finalement amusé à établir un classement des dix auteurs les plus pastichés :

Queneau qui gagnerait un ouvrage de la Pléiade s'il ne les avait déjà tous lus, et partiellement écrits.

La Bruyère.
Rabelais et Gide (ex æquo).
Voltaire.
Céline.
Proust.
Prévert.
Victor Hugo.
Colette.